

843R265
Om.b

Macette

Régnier

Return this book on or before the
Latest Date stamped below. A
charge is made on all overdue
books.

University of Illinois Library

FEB -7 1951

OCT 20 1953

APR 11 1955

APR -2 1958

NOV 11 1955

DEC 26 1961

APR -5 1962

OCT -3 1962

NOV -3 1962

DEC 10 1962

MACETTE

(Satire XIII)

MATHURIN RÉGNIER

MACETTE

(Satire XIII)

PUBLIÉE ET COMMENTÉE

par

FERDINAND BRUNOT

et

P. BLOUME, L. FOURNIOLS, G. PEYRÉ & ARMAND WEIL

Maître de Conférences

et Élèves à l'École Normale supérieure

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PARIS

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE & D'ÉDITION

(*Librairie Georges Bellais*)

17, Rue Cujas

1900

Tous droits réservés

843 R 265

O m. b

AVERTISSEMENT

« Ceste exclamation est seure, dit Montaigne quelque part, Voilà qui est beau! ayant ouy une entiere page de Virgile. Par là se sauvent les fins. Mais d'entreprendre à le suivre par espaulettes et de jugement exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon autheur se surmonte : poisant les mots, les phrases, les inventions et ses diverses vertus, l'une apres l'autre, ostez-vous de là! » La première méthode, l'exclamative, celle des « fins » étant heureusement un peu usée, il en faut bien venir à l'autre, fût-ce pour expliquer Montaigne lui-même et ses contemporains. Mes élèves s'étant sentis attirés, au lieu d'être rebutés par les grosses difficultés du texte de *Macette*, nous avons étendu à toute la satire l'étude que nous avions d'abord bornée à quelques morceaux détachés.

Point n'est besoin de justifier longuement notre choix. Si l'établissement du texte ne prête pas à une étude critique, puisqu'il n'y a qu'une édition qui ait sûrement été donnée du vivant de Régnier, celle de 1612, et que force est par conséquent de la suivre, en revanche on s'accorde depuis le ^{xvii}e siècle à considérer *Macette* comme le chef-d'œuvre de l'ancienne satire française.

L'idée de rédiger et de publier le commentaire que nous faisons dans nos conférences devait venir tout naturellement aux élèves de l'Ecole Normale, désireux de mettre à la disposition de leurs camarades du dehors, candidats comme eux à l'agrégation, une étude qui pouvait les aider à préparer leur programme. Même si la présente édition devait arriver trop

tard pour satisfaire ce sentiment de bonne camaraderie, nous espérons qu'elle garderait quelque intérêt. Non que nous prétendions y avoir fait de grandes découvertes, ni même que nous nous flattions d'être arrivés au but que nous nous étions proposé.

Ce but était celui auquel on devrait toujours tendre : savoir de mettre par une annotation aussi sobre que possible, aussi large que cela est nécessaire, le lecteur du texte en état de le comprendre et de le juger.

Comprendre ! Dès qu'on aura lu quelques vers avec attention, on se rendra compte que c'est souvent bien difficile, et cela par la faute de tous, par la nôtre, par celle des savants, par celle de Régnier lui-même. De Régnier d'abord, car il écrit souvent à la diable, sans grand soin, incapable peut-être, peu soucieux en tout cas de donner à son style, à défaut de la netteté qui sera l'élégance de l'âge suivant, cette clarté dont certains de ses contemporains commençaient à faire la première des vertus cardinales. Des savants aussi, puisque, comme tout le monde le sait et le regrette, l'érudition contemporaine n'a pas produit encore ce *Dictionnaire de la langue du xvi^e siècle*, qui serait un indispensable instrument de travail. Notre faute enfin, car sans parler de la pénétration d'esprit que l'interprétation de certaines difficultés eût demandée, nous ne possédions pas en quantité suffisante, malgré la moisson faite pendant de longues années de lectures, la provision de textes dont le rapprochement eût pu parfois éclaircir le nôtre.

Nous avons essayé toutefois de tirer parti de tous les recueils anciens, qui pouvaient suppléer à nos propres recherches. A cet égard, notre essai pourra peut-être avoir quelque portée, en rappelant l'attention sur des dictionnaires trop oubliés, tels que ceux du P. Monet, en fournissant d'autre part sur ceux qui sont plus connus quelques indices, qui, en attendant un classement méthodique, peuvent servir à faire apprécier la valeur et l'utilité relatives des anciens Lexiques. Il est certain, par exemple, que le Cotgrave, fondé sur des dépouille-

ments de textes, est pour la lecture des auteurs un secours plus précieux que Nicot, généralement plus connu et plus recherché. Les *Curiosités françoises* d'Antoine Oudin, négligées, quoiqu'elles soient réimprimées à la suite du *Dictionnaire de l'ancienne langue françoise* de La Curne de Sainte-Palaye, sont infiniment plus riches en expressions triviales ou populaires que le *Dictionnaire comique* de Leroux, dont une tradition a maintenu chez les bibliophiles la vogue et le prix.

Juger, ce serait déterminer exactement quel usage un auteur a fait de l'expression et de la pensée. Là encore on ne saurait être complet. Pour les idées, M. Vianey nous a beaucoup aidé à en démêler les sources. Quoique notre manière de voir diffère souvent de celles qu'on trouvera dans son excellente thèse, nos conclusions s'accordent avec les siennes à marquer combien l'emprunt tient de place dans les productions de Régnier. Restait la forme. Nous espérons, par des rapprochements multipliés et précis, avoir montré quelle était la grammaire et la syntaxe de notre poète, et combien avec ses habitudes de liberté elle s'opposait, quoi qu'on en ait dit, à celle de Malherbe. Pour le choix des mots et des expressions, il est relativement facile d'apercevoir quelle indépendance Régnier y montre à l'égard des nouvelles règles qu'on prétendait introduire. Mais autre chose est de mesurer son originalité. Nombre de remarques que nous avons faites tendent à faire croire qu'elle est beaucoup moindre qu'on ne l'a dit et cru. Des dépouillements comparatifs plus étendus pourraient seuls permettre d'assurer une conclusion plus générale.

Nous remercions M. Courbet d'avoir bien voulu mettre à notre disposition l'exemplaire qu'il possède de l'édition de Régnier de 1612. C'est sur la photographie de cet exemplaire presque unique que nous avons pu établir notre texte.

FERDINAND BRUNOT.

Il eût été à peu près impossible d'indiquer quelle a été la part personnelle de chacun des collaborateurs dans ce travail collectif. Nous citerons cependant que M. Armand Weil s'est chargé de rédiger l'Introduction.

INTRODUCTION

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

I

LES SOURCES

En 1612 paraissaient chez Toussaincts du Bray, rue Saint-Jacques, les *Satires* de Régnier « *revues et augmentées de nouveau* ». Cette édition, la troisième donnée du vivant de Régnier, ajoutait *Macette* aux douze satires déjà publiées (1).

Portrait d'une vieille entremetteuse et discours qu'elle tient à la maîtresse du poète pour la corrompre, tel est l'ensemble de la satire. Était-ce un sujet nouveau pour les contemporains de Régnier? Ne se trouvait-il pas au contraire esquissé ou traité par des écrivains antérieurs? Répondre à

(1) « Les Satyres du Sieur Régnier, reveües et augmentées de nouveau; dediees au Roy. A Paris chez Toussaincts du Bray, rue Saint-Jacques, aux Espics Meurs et en sa boutique au Palais, en la Galerie des Prisonniers. MDCXII. Avec privilège du Roy. » Cette édition fut vraisemblablement la dernière qui parut du vivant de l'auteur.

M. Cherrier, dans sa *Bibliographie de Régnier*, pense que Régnier prépara et revit lui-même celle de 1613. Celle-ci nous paraît au contraire faite hâtivement et sans critique : les parties en sont agencées sans ordre et l'on y trouve d'innombrables fautes et des lacunes considérables : ainsi, quatorze vers de *Macette* à partir de « Fille qui scait son monde... » sont omis sans raison. Nous considérons donc, après M. Courbet, l'édition de 1613 comme posthume.

De 1614 à 1681, M. Cherrier compte trente-neuf éditions, la plupart sans intérêt. Citons seulement les célèbres éditions de 1642 et surtout de 1652 parues à Leyde chez les Elzéviros, qui ont pourtant le défaut de substituer parfois au texte de Régnier des tours plus modernes.

Au XVIII^e siècle, quinze éditions. Les deux plus importantes furent

cette première question, c'est sinon faire l'histoire du type de l'entremetteuse avant Régnier, du moins déterminer, par l'étude des œuvres que Régnier et son temps pouvaient connaître, les sources de Macette (1).

a) SOURCES DIRECTES

1° L'ÉLÉGIE LATINE : PROPERCE ET OVIDE

Le type apparaît chez les élégiaques latins, qui étaient en vogue dès le moyen-âge et que Régnier a constamment pratiqués. — Déjà Properce esquisse le personnage dans son imprécation contre la vieille Acanthis qui a tenté de séduire Cynthia (2). Sorcière, elle dirige la lune à son gré et rôde la nuit sous forme de loup; intrigante, elle promet à Cynthia la pourpre de Tyr et les tissus de Cos, si elle renonce à une sotte constance et sait, en acceptant de toutes mains, mettre à profit sa jeunesse. — Mais c'est Ovide qui, après Properce et à sa suite, a fixé au premier livre de ses *Amours* les traits du type de l'entremetteuse (3). Comme l'Acanthis de Properce, la Dipsas d'Ovide

publiées à Londres (1729 chez Lyon et Woodman — 1733 chez Jacob Tonson); elles sont dues à Brossette qui, le premier, tenta un classement méthodique des Œuvres de Régnier et joignit au texte un commentaire utile encore aujourd'hui.

Au xix^e siècle, vingt et une éditions. Signalons celle de Viollot-le-Duc (Paris, Desoer, 1822, souvent réimprimée), qui ne fait guère que reproduire les notes de Brossette; celle de la Bibliothèque Gauloise, publiée sous la direction du bibliophile Jacob (Paris, Poittevin, 1822); enfin et surtout celle de M. Courbet (Paris, Lemerre, 1869; réimprimée en 1875).

Pour plus amples renseignements bibliographiques, consulter le diligent opuscule de M. H. Cherrier, *Bibliographie de Mathurin Régnier* (Paris, 1884), auquel d'ailleurs nous avons, pour cette note, emprunté plusieurs détails.

(1) On consultera avec fruit, pour l'étude de Macette, la thèse si approfondie de M. Vianey sur *Mathurin Régnier*. (Paris, Hachette, 1896.) Nous indiquerons les emprunts que nous lui avons faits et les points sur lesquels nous différons. — Joindre les utiles indications de M. Courbet dans son introduction à *la Macette du Sieur de Lespine* (Paris, Lemerre, 1875.)

(2) Properce, *Elégies*, IV, 5.

(3) Ovide, *Amours*, I, 8.

se connaît aux pratiques de la magie : elle fait remonter les fleuves vers leur source, sait la vertu de l'hippomanes, et, la nuit, vole parmi les ombres. Comme Acanthis, elle prodigue à la maîtresse du poète ses promesses et ses conseils. Elle la flatte, la tente, l'endocctrine. Ne regarder un homme qu'à proportion de son offre, mépriser le poète dont les vers ne rapportent rien et se ménager plusieurs amants pour assurer le profit, accueillir le riche affranchi et repousser le noble qui ne paie pas, telle est la règle de conduite. Feindre l'amour, savoir pleurer, employer sœur, nourrice, mère à dépouiller l'amant, tel est l'art nécessaire. Dipsas insiste sur ces avis, « fruits d'une longue expérience » ; elle parle encore : mais le poète, caché derrière une double porte, a tout entendu : brusquement il apparaît, et la vieille se sauve sous ses imprécations.

2° LA POÉSIE FRANÇAISE DU MOYEN AGE ET DU XVI^e SIÈCLE

Régnier put connaître aussi quelques œuvres françaises inspirées de l'élegie d'Ovide : au moyen âge, le Roman de la Rose ; au xvi^e siècle, une satire de du Bellay et une pièce attribuée à Ronsard, une élégie de Jean Doublet et un discours de Lespine.

Le Roman de la Rose, qui fut édité au xv^e siècle par Villon et qui garda sa vogue jusqu'au xvii^e, contient un curieux *Discours de la Vieille à Bel-Accueil* (1). L'exhortation a près de deux mille vers. Assise à côté de celui qu'elle a mission de garder, la vieille le conseille et l'instruit de son expérience. Jadis, « elle a déçu maint vaillant homme ». C'est aux hommes maintenant de se moquer d'elle et de l'abandonner. Mais elle se venge en enseignant à Bel-Accueil « sa doctrine », en lui montrant les « chemins et les sentiers » par où elle a passé, et en l'armant ainsi contre les ruses de femmes. Point de « largesse » en amour : le cœur ne doit point se donner, mais se vendre :

A doner aiës clos les poins
Et a prendre les mains ouvertes.

Que sert de craindre le parjure en amour ?

(1) *Le Roman de la Rose*, P. Marteau, t. III v. 13328-15142 (Bib. Elzévirienne, Paris, 1878).

Diex se rit de tel serement
Et le pardonne liement.

Une femme n'est point tenue d'être fidèle,

Ains doit avoir plusors amis
Et faire, s'el puet, que tant plaise
Que tous les mete a grant mesaise.

Comment s'y prendre? Il faut être habile, soigner sa toilette, surveiller ses attitudes, composer jusqu'à son rire. Sur-tout, pas de retard : à trop attendre, on risque de n'avoir plus personne :

Le fruit d'amors, se fame est sage,
Coille en la flor de son aage.

Pas d'amour non plus : l'argent, voilà la grande affaire.

Folle est qui son ami ne plume
Jusqu'a la derreniere plume,
Car qui miex plumer le saura,
C'iert cele qui mieldre l'aura.

De « petits cadeaux » à l'amant : mais « rien qui trop chervaille » : vouloir séduire ainsi les hommes, c'est pécher contre nature. — L'étude du détail montrerait l'imitation directe d'Ovide : on voit assez, sans elle, le rapport de ces préceptes de la vieille aux conseils de Dipsas.

Au xvi^e siècle, chez les poètes de la Pléiade, même imitation de l'élégie d'Ovide. — M. Vianey paraît avoir exagéré l'importance de *la Vieille courtisane romaine* de du Bellay (1) : cette antique pécheresse qui raconte sa vie et pleure les plaisirs d'autrefois ne ressemble à Macette que d'un peu loin, et le rapprochement de dates que fait M. Vianey perd par-là de son intérêt (2). — Mais une autre poésie de du Bellay a plus de valeur pour nous : la pièce *Contre une Vieille* (3), inspirée des deux élégies de Properce et d'Ovide.

Tu n'as honte, vieille prestresse,
De t'accoster de ma maîtresse.

Comme ses ancêtres latines, elle cherche à détacher la belle de son amant jeune et pauvre. Déjà elle propose

Quelque moyne
Ou quelque monsieur le chanoyne
Qui a force ducats en bourse
Ou il y a plus de ressource

(1) Du Bellay, éd. Marty-Laveaux, II, 382.

(2) En 1610, deux ans avant *Macette*, nouvelle édition de *la Vieille Courtisane romaine*. Cf. Vianey, p. 142.

(3) Du Bellay, II, 369.

Qu'en ces prodigues de gambades
Qui ne donnent que des aubades.

Elle est « hypocrite » et « bigotte » : elle abuse la simplicité des pauvres filles par ses « dévotes remontrances ». — Surtout une pièce attribuée à Ronsard et publiée pour la première fois dans *les Muses gaillardes* en 1609 (1) a par son sujet et par sa date une importance singulière (2). C'est l'histoire de Catin. Jeune, elle fut « si naïve de simplesse » que le pauvre lui plaisait autant que le riche. Plus tard, se voyant « décolorée » « comme une image dédorée », elle a changé de dessein et « couvert d'une hypocrisie son premier train effronté ». Maintenant, elle se fait ouvrir dès le matin le petit guichet de l'Eglise : on l'y voit « marmotant, rebarbotant, rebigotant » jusqu'à l'heure du couvre-feu. Elle a « banni de sa pensée »

Le souvenir d'avoir esté
L'exemple de meschanceté.

Mais ne s'avise-t-elle pas de vouloir convertir la maîtresse du poète

A mille bigotations
Dont elle a mille inventions.

Non contente de lui reprocher d'aimer les jeunes gens, ne veut-elle pas lui persuader qu'« amour est un gouffre de maux » ? Elle réussit, et le pauvre poète, désespéré, n'a d'autre consolation que d'envoyer à tous les diables

la prêtresse
Qui a bigotté sa maîtresse.

Nous retrouvons donc chez Ronsard et du Bellay la tradition du type. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher l'imitation la plus directe d'Ovide avant la satire de Régnier. Dès 1559 le poète dieppois Jean Doublet (3) trace le portrait d'une étrange « courtière d'amours » qui toutes les nuits « gresse son cors ridé »

Et passe par la cheminée
Sur le dos d'un balai bridé,

rôle la nuit dans les cimetières et converse avec les morts.

(1) *Les Muses gaillardes, recueillies des plus beaux esprits de ce temps*, par A. D. B. (Antoine du Bréuil) Parisien. Seconde édition, Paris, 1609, p. 22-25.

(2) Cf. Vianey, p. 142.

(3) *Les Elegies de Jean Doublet, Dieppois*, reproduites 'après l'édition de 1559 par Prosper Blanchemain (Société des Bibliophiles normands, 1869); élégie XVIII. — Cf. Courbet, *op. cit.*, p. xxii-xxv.

Elle a une entrevue avec une jeune veuve : le poète, derrière une porte, entend son discours. D'abord gémissante et pleurante, par convenance, elle en vient vite aux consolations : quel profit tire-t-on des pleurs ? Les larmes ne servent point aux morts. Dieu, qui a privé la jeune femme d'un mari, saura lui en donner un autre

Et desja plus d'une personne
De votre beauté s'est espris ;

gens d'épée ou financiers, elle n'a qu'à choisir :

Je vous baille au choix cent maris.

En tout cas, point de ces « muguets », de ces « jolis » qui « sur eux portent tout » : il faut prendre un homme riche, pourvu, s'il se peut, d'un haut état. Après sa mort, les douaires augmentent : lui vivant, on le trompe.

...Tant qu'aués la claire matinée
De vos beautés, n'en épargnés l'ébat.

La vieille a confiance : elle ne veut pas croire une « langue puante »

Qui contoit hier — et je soutins que non, —
Que ja de votre foi se vante
Ne sai quel jeune homme sans nom.

Un poète ! Quand ce serait Marot lui-même, ou Ronsard, qu'aurait-elle autre chose qu'une ballade ou un rondeau ?

Mais mieux vaut un écu en prose
Que mille rimes sans un sout...

Tout se termine, comme chez Ovide, par la brusque apparition du poète qui, furieux, se montre et chasse la vieille.

Enfin avait paru en 1609 le *Discours du sieur de Lespine* (1), dont l'influence sur Macette n'est pas douteuse (2). Lui aussi il se souvient d'Ovide. Pour combattre « l'envieux démon » qui le tient éloigné de sa dame, il a recours à une « vieillotte » dont les « subtils moyens » lui ont plusieurs fois

(1) *Discours du sieur de Lespine* dans le *Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*, publié en 1609 par Toussaint du Breuil. Réimpression moderne de ce discours : *la Macette du sieur de Lespine*, par E. Courbet, (Paris, Lemerre, 1875). Cf. l'Introduction, p. xxvi-xxxii.

(2) Sur les relations de Régnier et de Lespine, cf. Vianey, p. 143-144. Deux points paraissent acquis : 1° Lespine faisait partie de la bande qui se réunissait à la *Pomme de Pin* et collaborait au *Cabinet Satyrique* ; 2° Régnier, secrétaire du cardinal de Joyeuse, et Lespine, secrétaire du cardinal du Perron, ont pu se rencontrer à Rome.

servi, mais, cette fois, le trahissent. Il nous présente la vieille, « lèvre barbuë », menton « maigre et bossu », gorge « en replis estressie », et nous fait entendre avec lui, derrière une porte, la « détestable voix » de sa « vieille Sibille ». Offre « d'un nouveau serviteur », jeune et gaillard, et qui a des écus, voilà l'entrée en matière. Bientôt viennent les maximes générales :

Te garder que l'Amour ne dompte ta raison,
Estre toujours geoliere et jamais en prison ;
... Feindre une passion, jamais ne la sentir ;
... Contrefaire la chaste, et la modeste encore ;

vraie théorie de l'amour vénal et manuel de la parfaite courtisane ; premières provocations, intimités de l'alcôve, tout est prévu, calculé, réfléchi : tout se ramène impitoyablement à l'intérêt et au profit. Entre les hommes, pas de différence de beauté, d'esprit ou de noblesse :

L'espreuve la meilleure est la touche de l'or.

Quiconque possède le « métal déifiqué » a toutes les qualités. Eût-il le teint hâve, le nez « en pied de marmite », les « yeux de chat-huant », il aurait toujours l'âme mieux faite que ces « jeunes fraizés », qui non contents « de ne pas frayer au cours de la dépense » veulent qu'on leur fournisse de quoi faire les beaux. Le poète, on le dédaigne

Pour gagner un amant, deux ou trois, voire plus
Qui jamais a donner ne se montrent perclus.

Et ce choix raisonné, qui rendra la fortune de la belle égale à son mérite, lui permettra aussi de récompenser sa vieille amie.

On voit quelle avait été dans la poésie du moyen âge et du xvi^e siècle la fortune de la *Dipsas* d'Ovide et combien elle fut imitée avant Régnier. Ajoutons que deux des sources indiquées, la *Catin* de Ronsard et le *Discours* de Lespine, sont éditées chacune en 1609 : nous serons en droit de conclure qu'à l'époque où parut *Macette*, le sujet était à la mode et qu'en l'abordant à son tour Régnier se préoccupait moins de faire œuvre nouvelle que de reprendre un thème connu de ses prédécesseurs et de ses amis.

b) SOURCES INDIRECTES

1° LA COMÉDIE DU XVI^e SIÈCLE : LA CÉLESTINE ESPAGNOLE ET SA DESCENDANCE.

Si la poésie latine et ses imitations françaises fournissaient à Régnier le sujet de sa satire, d'autres influences, moins immédiates, devaient agir sur la conception de Macette. Parmi les personnages de la vieille comédie (1), la « *maquerelle* » est au xvi^e siècle un type traditionnel (2) qui, dans ses traits essentiels, dérive de la *Célestine* espagnole.

On sait quelle fut pendant tout le xvi^e siècle l'universelle diffusion de la tragi-comédie de Fernando de Rojas. Parue à Burgos en 1499 (3), elle eut en Espagne, jusqu'à l'époque de Régnier, plus de trente éditions (4), et se répandit en Italie, aux Pays-Bas, en Allemagne, en France (5). Quatre traductions françaises parurent en 1527, 1529, 1542, 1572 : plus tard, en 1578, nouvelle traduction par Jacques de Lavardin (6). Dans les vingt et un actes de cette œuvre originale et touffue se détache avec un relief singulier le personnage de la vieille Célestine. Lingère, elle ne voit dans cet emploi qu'un moyen de cacher ses autres métiers ; parfumeuse, elle fabrique des fards, compose des teintures pour les cheveux, et tient en réserve des philtres d'amour ; entremetteuse, elle a, au bout de la ville, une maison où se réunissent étudiants et prêtres, filles de famille et servantes. Mais « malgré tant d'affaires » elle ne néglige ni messes ni vêpres ; elle fréquente monastères et

(1) Cf. E. Chasles : *La Comédie en France au XVI^e siècle*, 1862 — et surtout Rigal : *Le Théâtre de la Renaissance* dans Petit de Julleville (*Hist. de la Litt. franç.*, III, p. 308-310).

(2) Rigal : *Les personnages conventionnels de la Comédie au XVI^e siècle* ; (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897).

(3) *Celestina*, tragi-comedia de Calixto y Melibea. Burgos, 1499. Edition moderne à Barcelone, 1840. Traduction française par A. Germond de Lavigne (Collection Jannet-Picard).

(4) On trouvera la liste de ces éditions dans la préface de M. Germond de Lavigne, p. xxviii, note 1.

(5) Sur le succès et la célébrité européenne de la *Célestine*, cf. Germond de Lavigne, *op. cit.*, p. xxviii-xxxii. Cf. aussi Martinenche : *Quatenus Tragicomœdia de Calisto y Melibœa vulgo Celestina dicta ad informandum hispaniense theatrum valuerit*, 1900.

(6) *La Celestine, fidelement repurgée et mise en meilleure forme par J. de Lavardin*, Paris, 1578. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, 8° Y 2956.)

couvents; elle parle de Dieu et se traite de « pauvre pécheresse ». Son hypocrisie la fait accueillir partout : son habileté ne s'effraie d'aucun obstacle. — La voici autour de Mélibée : pour la circonvenir, elle met en œuvre toutes les roueries de sa fausse dévotion : elle la salue de la « paix de Dieu », se plaint de la vieillesse, vante surtout le dévouement à autrui : justement, elle quitte un malade qu'une seule parole de Mélibée peut guérir. Au nom de Calixte, Mélibée s'est révoltée. « Vous verrez, dit la vieille, que tout ce que j'ai fait était pour le service de Dieu plutôt que pour une démarche deshonnête, plutôt pour donner la santé au malade que pour perdre la réputation du médecin. » Mélibée se calme : « La parole qu'il faut dire est une prière à sainte Apolline, fort efficace pour le mal de dents et qu'on lui a dit que vous saviez; le secours que j'implore de vous, c'est votre ceinture qui a touché, dit-on, les reliques qui sont à Rome et à Jérusalem. » Mélibée est radoucie : « Et un tel malade, Madame ! Sur Dieu et sur mon âme... il a bien deux mille qualités, généreux comme Alexandre, brave comme Hector, majestueux comme un roi... Aucune femme ne le voit qu'elle ne loue Dieu de l'avoir fait ainsi; et s'il lui parle, elle n'est plus maîtresse d'elle-même, c'est lui qui ordonne » (1). Mélibée, vaincue, donne sa ceinture et promet la prière.

Directement connue ou vulgarisée par les traductions, la Célestine passe dans notre théâtre et devient populaire. On reconnaît sa descendance dans *les Esbahis* de Grévin, *la Veuve* de Larrivey et *les Contents* d'Odet de Turnèbe.

Les Esbahis de Grévin (1560) (2) présentent déjà le type de *Marion lavandière* dont les manœuvres habiles empêchent l'union du vieux Josse avec Magdalène, au profit d'un jeune avocat.

Dans *la Veuve* de Larrivey (1579) (3) se détache en pleine lumière le personnage de *Guillemette*, « la plus solennelle messagère d'amours qui soit dedans Paris ». Elle a « servi de sa personne » tandis qu'elle était jeune. Maintenant qu'elle est « cassée », elle « aide un chacun de son conseil ». Elle sait, « par la grâce de Dieu », faire beaucoup de choses ». Comme Célestine, elle connaît l'art de composer les fards, d'effacer les taches de rousseur et de teindre les cheveux; elle aussi fré-

(1) Trad. Germond de Lavigne.

(2) *Ancien Théâtre français*, Bibl. elzévirienne, 1855-56, IV.

(3) *Ancien Th. français*, Bibl. Elzév., 1855-56, V.

quente les églises, va tous les matins à confesse, dit son cha-pelet dans la rue, et donne ses rendez-vous à Notre-Dame, pour achever son Pater. Volontiers elle cumule œuvres charitables et entremises profanes : elle propose le vieil Ambroise à M^{me} Clémence en assurant qu'« une maison sans homme est pire qu'une paroisse sans prêtre » ; elle déclare qu'« il faut que jeunesse se passe » et qu'« on ne se doit épargner tandis que le sang est chaud » : elle avoue que, si elle était jeune et belle, elle « arracherait le cœur de qui la caresserait » et « changerait tous les jours d'amoureux ».

Mais l'expression dramatique la plus vigoureuse du type dérivé de la Célestine, c'est la vieille *Françoise* dans la fameuse comédie des *Contents* d'Odet de Turnèbe (1584) (1). Entremetteuse active, elle est aussi dévote pratiquante. Elle jure « de par Dieu et sa mère », donne ses rendez-vous « en la chapelle de M. Saint-Roc » et accepte les commissions « pourvu que Dieu n'y soit en rien offensé ». Dans une scène capitale, elle démontre à Geneviève que la religion chrétienne lui fait un devoir d'accueillir Basile : « Geneviève, m'amie, je vous aime comme ma propre fille, et je serais bien marrié que Basile, que j'aime aussi comme mon propre fils, eust fait a votre endroit chose qui ne fust a faire : mais asseurez vous aussi que je le cognois tel et si bien complexionné qu'il ne voudroit pour mourir faire rien qui soit contre votre volonté... M'amie, en ma conscience, je ne vous conseille rien qui ne soit bon, et pouvez bien penser qu'estant sur le bord de ma fosse, preste de rendre compte a Dieu de ce que j'ay fait en ce monde, ne vous voudrois induire a faire chose qui peust tant soit peu souiller mon âme ou la vostre... Vous avez ouï dire souvent a votre confesseur qu'il faut aymer son prochain comme soy mesme et qu'il se faut bien garder de tomber en ce vilain vice d'ingratitude, qui est l'une des branches d'orgueil, lequel a fait tresbucher au plus creux abisme d'Enfer les anges qui estoient les plus belles et les plus heu-reuses creatures que Dieu eust faites. Ne seriez-vous pas une ingrate, une glorieuse, une outrecuidée si vous ne faisiez conte des justes prières de celui qui ne voit par autres yeux que par les vostres? » Langage doucereux, franchise affectée, appels constants à l'Écriture et au confesseur, ce sont les procédés

(1) *Ancien Th. français*, Bibl. Elzév., 1855-56, VII. M. Rigal y voit « le chef-d'œuvre de la comédie au xvi^e siècle ». Rappelons qu'en 1626, Charles Maupas fils, maître de français à Blois, en donnait, sous le titre *les Déguisez*, une édition pour ses classes, avec glossaire.

ordinaires de la vieille Française : hypocrite et malfaisante, elle feint de voir dans la réserve une ingratitude et dans la vertu un péché d'orgueil.

2° LES ITALIENS : L'ARÉTIN

Régnier, qui put connaître directement *la Célestine* si souvent traduite et imitée en France, put la retrouver encore à travers les œuvres de l'Arétin (1). — On sait que Régnier était familiarisé de longue date avec les écrivains italiens du xvi^e siècle (2). Plus spécialement, Lespine, dont le *Discours* est imité des *Dialogues plaisants* de l'Arétin, montrait la voie au poète de Macette. L'influence de l'Arétin sur Régnier, déjà indiquée par M. Rathery (3), a été étudiée par M. Vianey (4). Deux personnages sont surtout à retenir : l'Alvigia dans la comédie de *la Courtisane*, et la Commère, dans le dernier des *Dialogues plaisants* (5).

La comédie de *la Courtisane* (6) met en scène la vieille

(1) Cf. Menendez y Pelayo, *Estudios de Critica literaria*, Madrid, 1895, p. 85 : « Pour ce qui touche à la comédie italienne de la Renaissance, les dates disent bien clairement qu'elle ne put pas influencer sur *la Célestine*. C'est *la Célestine* qui, étant donnée son universelle diffusion dans tous les pays civilisés de l'Europe influa ou put influencer sur le théâtre italien. » De fait, entre *la Célestine* et les comédies et *Dialogues plaisants* de l'Arétin, on trouve des ressemblances que le rapprochement des dates permet d'appeler imitations. Les *Dialogues plaisants* sont de 1534, *la Courtisane*, de 1535, et l'Arétin réside à Venise. Or il y eut des éditions vénitiennes de *la Célestine* en 1515, 1525, 1531, 1534, 1535 et des traductions en 1505, 1515, 1519, 1525, 1531, 1535 (cf. Martinenche, *op. cit.*, Appendices).

(2) Brossette avait noté l'imitation des poètes bernésques dans la 6^e et la 10^e satire. Cette question des imitations italiennes dans l'œuvre de Régnier a été reprise et précisée par M. Vianey, *op. cit.*, p. 119, 134.

(3) « Peut-être l'Arétin a-t-il autant de part qu'Ovide et Jean de Meun au portrait de la fameuse Macette. » (Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le XIII^e siècle jusqu'au règne de Louis XIV*. Paris, 1853, p. 126.)

(4) *Op. cit.*, p. 145, 153.

(5) M. Vianey analyse en outre et rapproche de Macette l'*Hypocrite* de la comédie du même nom et *la Nanna* qui dans les *Dialogues plaisants* (2^e partie, 1^{re} journée) enseigne à la Pippa, sa fille, le métier de courtisane. Mais l'*Hypocrite* est une caricature de dévot assez éloigné de Macette. Et les propos édifiants de la Nanna inspirent plus le *Discours* de Lespine que la satire de Régnier.

(6) *La Cortigiana*, dans les *Opere di Pietro Aretino*, Milano, 1863. On en trouvera une traduction, peu exacte, dans les *Œuvres choisies de P. Arétin*, par P.-L. Jacob. Paris, 1845. Pour le portrait d'Alvigia, nous citons, revue sur le texte italien, la traduction de M. Vianey (*op. cit.*, p. 146-148).

Alvigia. Jadis, elle fut belle et courtisée. « Ni Lorenzina, ni Beatrice, ni Angioletta de Naples, ni Béatrice, ni Mademoiselle « Je ne veux pas », ni cette grande Imperia n'étaient dignes de me déchausser en mon temps. Les modes, les masques, les belles maisons, les combats de taureaux, les cavalcades, les zibelines à tête d'or, les perroquets, les singes, des dizaines de chambrières et de servantes, c'était bagatelle pour moi. Et les seigneurs, et les messeigneurs, et les ambassadeurs à foison ! » (III, 6). Aujourd'hui, les temps sont changés : la dévotion a remplacé l'amour, et Alvigia se consacre au salut de son âme (III, 6). Mais elle ne renonce pas à ses talents. Une sorcière dont elle était l'élève vient de lui laisser en mourant ses alambics, ses herbes et ses onguents. Fidèle à son pieux exemple, Alvigia concilie Dieu et le monde et sait habilement mêler à ses pratiques religieuses « l'art de conseiller les jeunes filles » (III, 6). La voici devant Togna (IV, 8) :

Alvigia. — Tic, toc.

Togna. — Qui est-ce ?

Alvigia. — C'est moi.

Togna. — Qui êtes-vous ?

Alvigia. — Alvigia, ma fille.

Togna. — Attendez, je viens.

Alvigia. — Je suis heureux de vous trouver ma chère fille... *Ave Maria*.

Togna. — Par quel miracle venez-vous me voir ?

Alvigia. — Cet Avent et ces Quatre-Temps m'ont tellement réduite avec leurs jeûnes maudits que je ne suis plus la même... *Gratia plena, dominus tecum*.

Togna. — Vous dites toujours des prières. Et moi, je ne vais plus à l'église, ni ne fais plus rien de bon.

Alvigia. — *Benedicta tu*. Je suis pécheresse plus que les autres... *in mulieribus*.

Toujours à des bribes de prières Alvigia mêle ses mauvais conseils : elle récite le *Pater Noster* en négociant une entrevue d'amour ; et — nous en pouvons croire le ruffian Rosso — « elle corromprait la chasteté » (II, 4).

De la même famille est enfin la Commère qui, dans les *Dialogues plaisants*, fait à la Nanna et à la Pippa l'apologie du métier d'entremetteuse (1). « Hypocrisies et dévotions, dit-elle, sont les

(1) *Dialogues plaisants*, 2^e partie, 3^e journée. Les *Ragionamenti* ou *Dialogues du divin Pietro Aretino*, texte et traduction, Paris, Liseux, 1882, 6 volumes in-8°. Cet ouvrage, imprimé seulement à 100 exemplaires pour Liseux et ses amis, se trouve à la Bibliothèque Nationale. Enfer 67. Il donne du texte de l'Arétin une traduction lourde, mais très fidèle, que nous reproduisons pour le portrait de la Commère.

dorures de notre méchante vie. » Elle a pour habitude « d'aller flairer vingt-cinq églises chaque matin, attrapant par-ci une bribe d'Evangile, par-là un morceau d'*Orate fratres*, par l'autre une goutte de *Sanctus, Sanctus*, de ce côté un tout petit peu de *Non sum dignus*, et ailleurs une bouchée d'*Erat verbum*. » Elle a lu la Bible, elle salue les religieux, elle sait la date de toutes les fêtes. Ce ne sont là que moyens commodes de s'introduire partout et d'être partout considérée. Elle se présente chez les femmes mariées le chapelet à la main « mâchonnant des *Pater Noster* et des soupirs », un billet doux dans le corsage. S'introduit-elle auprès d'une jeune veuve ? seule avec elle, ce ne sont que compliments sur sa grâce et sa beauté : « Quels yeux vifs ! quelles joues fraîches ! quels sourcils noirs ! quel front large ! quelles lèvres de rose ! Et j'ajoutais : quelle douce haleine ! quelle gorge ! quelles mains ! » Devant la mère, autre langage : elle se dit pauvre et mal chanceuse : mais « pourvu que son âme soit sauvée », elle n'a nul souci du corps. S'avise-t-elle enfin de corrompre une religieuse ? ses scrupules durent peu. Vêtue d'une robe de bure, elle entre dans l'église du couvent, prend de l'eau bénite, se jette à genoux, marmotte un instant, se donne quelques *maxima culpa* dans la poitrine, allonge les bras en joignant les mains, courbe la tête, baise le sol, et va proposer aux sœurs « un petit livre de la Vierge écrit tout entier à la plume, avec des miniatures enluminées d'ors, d'azurs, de verts et de violets ». Tandis que les religieuses font cercle autour du livre, la Commère parle à loisir avec celle qu'elle convertit à sa façon. « Je sais bien ce que m'a dit le gentilhomme. Il se pâme, il meurt, il se ronge pour l'amour de vous. Vous êtes avisée, je crois que vous pensez à ce que vous êtes faite de chair et d'os et que la jeunesse n'a qu'un temps. » On ne saurait agir de façon plus habile et plus conforme au précepte même de la Commère : « Feignez la dévotion, vous qui voulez duper les autres. »

Telles sont, brièvement énumérées, les œuvres que Régnier pouvait connaître en 1612. Ses devanciers, on le voit, étaient nombreux et divers. Latins et Français, Espagnols et Italiens avaient conté une histoire d'entremetteuse ou dépeint un personnage devenu traditionnel. Quel parti Régnier a-t-il tiré de ces éléments ?

II

LA CONCEPTION

La source principale est l'élégie d'Ovide. — Régnier y trouve le sujet de sa satire : une vieille entremetteuse vient conseiller à la maîtresse du poète d'abandonner son amant pauvre et d'accepter de riches hommages. Le cadre même lui est fourni par Ovide : portrait de la vieille, discours entendu derrière une porte, brusque apparition et invective du poète. Enfin les ressemblances de détail achèvent de montrer l'imitation directe de l'élégie latine (1). — Mais sur le même sujet, dans le même cadre et malgré les analogies d'expression apparaît chez Régnier une conception nouvelle du personnage (2). La *lena* d'Ovide n'est qu'une entremetteuse quelconque : des cheveux blancs et rares, des yeux larmoyants, des joues ridées, c'est tout son extérieur ; l'ivrognerie, c'est toute sa nature. Macette, au contraire, a une individualité : ses pleurs, sa contenance simple, son teint « mortifié » feraient reconnaître entre mille la vieille qui jadis servit de « quintaine » au peuple, et consacre maintenant son ardeur à de pieux objets. — Tel portrait, tel discours. Tandis que les paroles de Dipsas sont abstraites et que leur élégance froide est celle d'Ovide même, Macette a le bavardage et le style qui conviennent à son âge et à son rôle. Pour proposer un nouvel amant, elle ne se contente pas de dire comme Dipsas : « Sais-tu qu'hier, ma belle, tu as plu à un jeune homme riche ? » Moins brutale et plus habile, elle énumère les qualités du prétendant :

(1) Pour ces imitations de détail, cf. p. xxxvii-xxxviii.

(2) M. Vianey compare Macette et Dipsas aux pages 216-218 de sa thèse.

... Un homme grand, adroit,

Riche,

et le dernier mérite ne passe qu'à la faveur des deux autres. Mais il faut flatter la jeune femme. Trop simple, le compliment de Dipsas : « Et à qui ne plairais-tu pas ? ta beauté est sans égale. » Macette a le secret des mots qui caressent :

Il vous aime si fort ! Aussi, pourquoi, ma fille,
Ne vous aymeroit-il ? Vous êtes si gentille,
Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.

Et les atours ? « Malheur ! s'écrie Dipsas, pas de toilette digne de ton corps ! Je voudrais que tu fusses aussi heureuse que tu es belle. » La différence est sensible entre ce langage et l'œuvre de séduction savante qu'entreprend Macette. L'entremetteuse de Régnier ne se borne pas à remarquer, après celle d'Ovide :

Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits.

Elle déploie cette toilette, elle fait étinceler satin, perles, rubis, elle montre du doigt la pauvre jupe d'étamine, qui devrait être de soie. Il s'agit enfin de forcer les sentiments mêmes de la belle et de discréditer celui qu'elle aime : Macette ne songera-t-elle, comme Dipsas, qu'à reprocher au poète sa pauvreté ? Elle sait trop bien qu'un seul défaut — et surtout le défaut d'être pauvre — ne pourrait faire rejeter un amant : elle accumule sur lui tous les ridicules et tous les vices, le montre « croté », plaisante sa mine austère, son air mélancolique, ses yeux « abaissés », l'accuse de hanter en mauvais lieux, le traite d'« homme à satire », qui ne songe qu'à la médisance et ne donne que des chansons. Partout, dans le discours comme dans le portrait, même contraste entre la Macette de Régnier et la Dipsas d'Ovide (1).

Plus vivante et plus vraie que son ancêtre latine, telle apparaît donc Macette. Un autre trait complète sa physiologie : cette entremetteuse est aussi une *bigote*. D'où vient ce nouveau caractère ?

La fausse dévotion de Macette peut d'abord s'expliquer

(1) Derrière l'élégie d'Ovide, Régnier retrouvait l'élégie de Propertius, qui traitait le même sujet, sur un plan semblable et en des termes parfois identiques. Mais si des analogies s'aperçoivent entre les conseils de Macette et ceux d'Acanthis (cf. p. 38, v. 197 note), ce n'est point de Propertius même, mais de l'imitation de Propertius par Ovide que Régnier s'est directement inspiré. La huitième élégie du premier livre des *Amours* reste le texte essentiel.

par le souvenir du *Roman de la Rose*. Plusieurs passages montrent à l'évidence que Régnier a connu et imité l'œuvre de Jean de Meung. Mais on se heurte aussitôt à une difficulté : le discours de la Vieille à Bel-Accueil, que nous avons étudié (1) et qui contient l'essentiel des doctrines de Macette ne sent guère l'hypocrisie religieuse : il faut donc rattacher Macette à un autre personnage : Faux-Semblant. En fait, le triste sire de la baronnie de Dieu d'Amours qui « affuble sa renardie du mantel de papelardie », et pense que « la meilleure cachette est sous la plus simple vesteure », le rusé compère qui semble « un saint ermite » et n'est en réalité qu'un « hypocrite » se montre comme un type accompli du faux dévot (2) : mais c'est un haut personnage, qui a conscience de son rang et ne s'abaisse point au rôle d'entremetteur. Est-ce là une raison pour diminuer ici, avec M. Vianey, l'influence du *Roman de la Rose* et recourir immédiatement à d'autres sources (3) ? Que la vieille gardienne de Bel-Accueil ait les pires théories sans être dévote et que Faux-Semblant soit dévot sans être entremetteur, nous l'accordons (4) : mais Régnier devait-il s'en tenir à l'imitation d'un seul type littéraire ? ou plutôt ne peut-on supposer, dans sa création de Macette, une sorte de fusion entre les deux personnages de la Vieille et de Faux-Semblant ? Les doctrines de l'une, l'hypocrisie de l'autre, se mêlant aux souvenirs de la poésie latine, suffisaient déjà à lui faire concevoir nettement une figure d'entremetteuse dévote.

Tel n'est point l'avis de M. Vianey. Attiré surtout par les sources italiennes, il se demande « dans quelle œuvre Régnier a puisé l'idée de métamorphoser en dévote la lèna traditionnelle de la poésie latine », explique cette transformation par une influence directe de l'Arétin, et conclut hardiment « que Macette ne fût jamais venue au monde si la Nanna, la Pippa, la Commère, l'Alvigia n'avaient pas existé » (5).

On ne peut sans doute méconnaître un air de ressemblance entre Macette et les entremetteuses de l'Arétin : les portraits

(1) Cf. p. xi.

(2) *Roman de la Rose*, éd. cit. III, 11392 sqq.

(3) Vianey, Thèse, p. 153.

(4) Encore cette distinction n'est-elle pas absolue. La Vieille dit quelque part que Dieu se rit des serments d'amour et les pardonne « liement ». De son côté, Faux-Semblant déclare s'introduire partout, chez les chevalières et les bourgeoises, chez les nonnains et les damoiselles, — on devine pourquoi.

(5) Vianey, Thèse, p. 153.

que nous avons esquissés de l'Alvigia et de la Commère suffiraient à le montrer (1). Mais immédiatement des réserves sont à faire. M. Vianey reconnaît lui-même que, comparées à *Macette*, les héroïnes de l'Arétin sont trop exclusivement de leur pays et de leur temps (2). Alvigia possède de la corde de pendu, de la poudre à tuer les jaloux et des recettes pour rajeunir; dans les moments critiques, elle invoque le bienheureux ange Raphaël par ses ailes et messire Saint-Tobie par son poisson; elle fait vœu de « laver les draps à l'hôpital de la Consolation pendant huit jours pour rien ». La Commère a toujours en main de petits cierges et des *Agnus Dei*; elle sait quelles vertus possèdent les croisements de routes; pendant la Semaine sainte, au moment de baiser la croix, « des larmes longtemps comprimées lui ruissellent le long des joues suavement, suavement. » Rien de cette dévotion ardente et superstitieuse dans les pratiques tout extérieures et simulées de *Macette*. — Trouvons-nous du moins dans la satire de Régnier des imitations précises de l'Arétin qui permettraient de conclure à une influence directe, malgré la différence des temps et des pays? et ne pourrait-on dire que Régnier, d'après le procédé classique, a, tout en imitant, négligé la couleur locale? Mais ces imitations sont rares. A vrai dire, nous n'en avons reconnu qu'une seule : l'entrevue de l'Alvigia et de la Togna (3); rapprochons-la du passage correspondant de Régnier (4) : loin de penser avec M. Vianey que « le poète français a simplement mis en récit ce que l'auteur italien avait mis en action » (5), nous verrons que toute la ressemblance se réduit à l'emploi d'une même formule banale : *Ave Maria*. — Dirons-nous enfin que c'est à l'Arétin que Régnier doit l'idée d'avoir « métamorphosé » en dévote son entremetteuse? — Cette métamorphose était depuis longtemps un fait accompli.

Croire en effet que cette transformation est l'œuvre de Régnier imitant l'Arétin, c'est oublier la *Célestine* espagnole (6) où le personnage de l'entremetteuse dévote est définitivement constitué; c'est négliger le succès européen de ce drame, l'influence qu'il put exercer sur l'Arétin même, les traductions françaises qui s'en multiplièrent (7); c'est surtout passer sous

(1) Cf. p. xix-xxi.

(2) Vianey, Thèse, p. 216.

(3) Cf. p. xx.

(4) *Macette*, vers 47-51.

(5) Vianey, Thèse, p. 152.

(6) Cf. p. xvi.

(7) Cf. p. xvi et xix, note 1.

silence le théâtre français du xvi^e siècle où des rôles comme la Guillemette de Larrivey et la Françoise d'Odet de Turnèbe ne font que reproduire la Célestine de Fernando de Rojas (1). Si le type de l'entremetteuse se détache parmi « les personnages conventionnels de la comédie au xvi^e siècle » (2), s'il est même considéré comme « le plus vrai et le plus vivant de tout ce théâtre » (3), c'est qu'il n'est point une image affaiblie de la *lena* antique, mais répond au contraire à une conception nouvelle : issu de la Célestine espagnole, œuvre autochtone (4), il apparaît, bien avant la Macette de Régnier, comme une synthèse qui unit l'hypocrisie de la bigote à la rouerie de l'entremetteuse.

Qu'en pouvons-nous conclure ? C'est que la soi-disant « métamorphose » de l'entremetteuse en bigote, où M. Vianey nous montre l'œuvre d'un auteur et une sorte de travail livresque, est en réalité une transformation sociale. L'entremetteuse, sorcière dans la société antique, devient naturellement dévote dans la société chrétienne. « Hypocrite » et « bigote », tel est bien le reproche qu'adressent, d'une commune voix, du Bellay et Ronsard aux deux vieilles qu'ils invectivent : Régnier ne pouvait-il, à leur exemple, ouvrir les yeux sur la réalité ? Il ne faut point en effet que l'*Elégie* de Jean Doublet et surtout le *Discours* de Lespine fassent illusion : si leurs entremetteuses ne sont pas bigotes et gardent la physionomie de l'antique *lena*, si elles se livrent aux pratiques de la magie et se font traiter de sibylles (5), on n'en peut tirer aucun argument, sinon que Jean Doublet et Lespine, au lieu d'observer par eux-mêmes, ont travaillé d'après Ovide, et négligé la réalité pour l'imitation pure et simple d'un modèle littéraire (6). En donnant à Macette un caractère de fausse dévote, Régnier faisait précisément le contraire : il peignait l'entremetteuse telle qu'il la voyait autour de lui, subordon-

(1) M. Vianey cite en passant la Françoise d'Odet de Turnèbe (Thèse, p. 141), mais pour la rattacher au Faux-Semblant du *Roman de la Rose* et l'assimiler aux « hypocrites des deux sexes qui pullulent dans la littérature italienne et dans la nôtre ». — Or qu'est précisément ce personnage, sinon une entremetteuse dévote ?

(2) Rigal, article cité.

(3) Rigal, article cité.

(4) Aucune influence antique ou italiennè. La source de la *Célestine* est une comédie latine d'un moine espagnol du xii^e siècle (Ménendez y Pelayo, *Estudios de Critica*).

(5) Le mot est de Lespine, *op. cit.*, p. 8.

(6) Il suffit de lire l'*Elégie* de Jean Doublet et le *Discours* de Lespine pour être immédiatement frappé de cette imitation de l'antique.

nait à cette exacte peinture les souvenirs de ses modèles latins, français, étrangers, et substituait du même coup aux pâles copies des Doublet et des Lespine la forte originalité d'une création vivante.

L'hypocrisie de la religion n'existait-elle vraiment pas à l'époque de Régnier? M. Petit de Julleville a soutenu qu'il n'y fallait guère chercher qu'un thème traditionnel de la satire (1) : M. Vianey pense le contraire (2). Où est la vérité?

L'hypocrisie religieuse semble, à première vue, avoir été peu répandue à la date de 1612; le *Journal de l'Estoile* (3), document précieux pour l'histoire des mœurs de 1606 à 1610, nous apprend que « le jeu, le blasphème, la sodomie » s'étaient impudemment à la cour d'Henri IV et qu'il ne se trouvait ni cardinal, ni évêque, ni aumônier « qui seulement ouvrît la bouche pour en dire et remontrer quelque chose au roi, de peur d'encourir la mauvaise grâce des grands » (4).

Mais le même l'Estoile, en signalant « les débauches et les jeux qui continuent à la cour comme de coutume » (5) parle aussi des sermons, des prédications, de toutes les formes extérieures de piété qui vont se multipliant (6) : il en arrive à déclarer son temps « plus *hypocrite* que *religieux* » (7). Rien d'étonnant si après la mort d'Henri IV cette contagion de fausse piété devint générale, par réaction contre l'excès du libertinage et de l'impudeur (8). Régnier, du reste, ne nous indique-t-il pas lui-même que Macette, par sa dévotion, est de son temps? Elle lit saint Bernard, récemment traduit par Hubert Lescot, Jean Coigneu et Jean Guytot, *la Guide des Pécheurs* du Père Louis de Grenade, parue en 1570 et si goûtée qu'on la comparaît à l'*Imitation*, les *Méditations de la Mère*

(1) Petit de Julleville, article sur Régnier (*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. IV).

(2) Vianey, Thèse, p. 205, 209.

(3) *Journal de l'Estoile* (1606-1610). Edition de la Librairie des Bibliophiles. Tomes IX et X.

(4) *Journal de l'Estoile*, décembre 1608, t. IX, p. 187.

(5) *Journal de l'Estoile*, mars 1609, t. IX, p. 241.

(6) *Journal de l'Estoile*, décembre 1608, t. IX, p. 180, et mars 1609, t. X, p. 243.

(7) *Journal de l'Estoile*, mars 1610, t. X, p. 10.

(8) Cf. Vianey, Thèse, p. 206. M. Vianey cite le *Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir et à s'habiller à la mode* (Paris, 1622), paru dix ans après *Macette*, où l'auteur conseille « d'apprendre à bien parler de Dieu, porter le cordon de saint François, communier chaque mois, aller à vespre à l'Oratoire, savoir où sont les stations, que c'est que méditations, amasser force grains de Rome, parler des cas de conscience. »

Thérèse, qui au dire de l'Estoile excitaient l'enthousiasme des bigotes (1). Si elle sait « toutes les indulgences du nom de Jésus » (2) et connaît la valeur des « chapelets » et des « grains bénits enflez », c'est que quatre ans auparavant le cardinal du Perron les a rapportés de Rome et que les dévotes en font bon usage (3). Sa dévotion est à la dernière mode. Sa morale aussi. Elle était sinon courante de son temps, du moins facilement acceptée : Brantôme, dans ses *Dames galantes* reprochait sérieusement à Zénobie de n'avoir pas su se faire entretenir de l'empereur, et déclarait qu'il eût mieux valu « traiter cette vie en bombances » que « tomber en la nécessité » : car « c'est un grand mal que la pauvreté, et qui la peut éviter, en quelque forme qu'on se puisse transmuier, fait bien ». Et il ne s'agit point là d'un conte à rire, mais d'une réflexion fort sérieuse.

Toutefois Macette appartient aussi à tous les temps : et la vérité profonde de son caractère dépasse le cadre restreint d'une époque. On le vit dès l'apparition et longtemps encore après. Le *Cabinet satirique* est plein de ses « louanges » ; les « tiercelets de poètes » pillent à l'envi la satire de Régnier : d'Esternod, qui prenant à rebours le sujet de Macette, suppose que la vieille favorise ses desseins et substitue à l'invective traditionnelle une comique bénédiction (4) ; d'Auvray, qui se souvient de Macette dans ses *Yambes contre une médicante* (5), De la Croix, qui combine *Macette* avec la onzième satire de Régnier et place dans la chambre du mauvais gîte

La Guide des Pécheurs, les Amours de Nervèze,
La Canonization de la Mère Thérèse (6) ;

du Laurens encore, qui, dans sa vingt-cinquième satire, se contente de parodier le vers célèbre :

L'honneur est un vieux saint qu'on chomme tous les jours (7).

Mais ce sont là des imitations tout extérieures, qui défigurent le modèle au lieu de s'en inspirer : l'influence

(1) *Journal de l'Estoile*, t. VIII, p. 227 et t. IX, p. 122.

(2) Cf. *Macette*, v. 26, note.

(3) Cf. *Macette*, v. 27, note.

(4) Cf. *l'Espadon satirique*, par le sieur d'Esternod, à Rouen, chez Jacques Besoingne, 1619.

(5) *Le Banquet des Muses ou les divers Satyres du sieur Auvray*, Rouen, David Ferraud, 1628.

(6) De la Croix, *la Climène*, tragi-comédie pastorale, avec plusieurs œuvres du même auteur, Paris, Corrozet, 1637.

(7) *Les Satyres*, de M. du Laurens, président de Chasteauneuf, Paris, Anthoine de Sommaville, 1646.

féconde de Macette est ailleurs. Elle agit jusque sur le théâtre de Molière. On retrouve la vieille entremetteuse dans *l'Avare*, sous les traits de Frosine, qui « sait se rendre serviable aux gens et profiter du mieux possible des petits talents qu'elle peut avoir » : le « ciel » ne lui a donné « d'autres rentes que l'intrigue et l'industrie » : et si elle s'occupe de mariages, on sent que pour « tirer bonne récompense » elle accepterait au besoin d'autres missions (1). Dans *l'Ecole des Femmes*, Agnès raconte la visite que lui fit une vieille : le portrait et le discours de l'entremetteuse, la dévotion du langage et l'adresse des insinuations, rappellent encore la satire de Régnier (2). Enfin dans *Tartufe*, qui incarne cette union de l'hypocrisie religieuse et de la perversité morale, le souvenir de Macette est présent : nulle part il ne se manifeste mieux que dans la grande scène de Tartufe et d'Elmire : ici tout concorde, mise en scène, sentiments, langage : mais si grande est l'originalité de la conception de Régnier, que, même reprise et approfondie par Molière, elle ne perd à la comparaison rien de sa vigueur et de son éclat (3).

(1) Molière, *L'Avare*, acte II, scènes 5 et 6.

(2) Molière, *L'Ecole des Femmes*, acte II, scène 5. Cf. *Macette*, v. 51, note.

(3) Molière, *Tartufe*, acte III, scène 3. Cf. *Macette*, v. 124, note.

III

L'EXÉCUTION

Comment Régnier a-t-il réalisé sa conception ? Quelle est la valeur de la treizième satire comme œuvre d'art ?

Comparée à ses modèles immédiats, *Macette* offre, d'abord, un mérite de simplicité : Régnier abandonne tous les développements inutiles qu'il trouve, chez Ovide et ses imitateurs, greffés sur l'action principale. L'élégie d'Ovide contient des passages entiers qu'on dirait empruntés à *l'Art d'aimer* : on entend avec quelque surprise Dipsas recommander sans retard à sa jeune amie « de refuser souvent ses nuits, de feindre tantôt un mal de tête et tantôt le culte d'Isis, puis de recevoir l'amant, de peur qu'il ne prenne l'habitude de la patience et que l'amour souvent rebuté ne se ralentisse » (1), ou bien « de se fâcher contre l'amant qu'elle aura blessé, comme s'il l'avait blessée la première, et de réduire à néant sa propre faute en lui reprochant la sienne » (2). Régnier néglige ces détails qui se retrouvent tout au long dans le *Roman de la Rose* (3) et qui tournent à l'obscénité dans le *Discours* de Lespine (4). Son œuvre y gagne à la fois en vraisemblance et en honnêteté. — Même parti pris de Régnier à l'égard des allusions mythologiques ou littéraires qui depuis l'*Elégie* de Propertius jusqu'au *Discours* de Lespine ornent les conseils de l'entremetteuse. Régnier laisse à Lespine le soin de conter, en

(1) Ovide, *Amours*, liv. I, élég. 8, v. 73-76.

(2) Ovide, *Amours*, liv. I, élég. 8, v. 79-80.

(3) *Roman de la Rose*.

(4) Lespine, *Discours*, éd. cit., p. 16-18.

pareille matière, les amours malheureuses d'Apollon pour la nymphe, pour Cassandre ou pour Coronis (1) : il se garde surtout de faire, en parlant du poète, tout un éloge de Ronsard ou de Desportes (2). Dégagée des développements superflus et des ornements factices, l'action de *Macette* est réduite à l'essentiel.

Ainsi simplifiée, la satire est composée. Bien différente en cela des autres satires de Régnier, *Macette* présente un plan déjà classique. Trois parties la divisent nettement : portrait de Macette (v. 1-50); son discours (v. 51-268); invective du poète (v. 269-277). — Chacune de ces parties est habilement ordonnée. L'invective même, qui dans la satire représente l'élément traditionnel, est amenée par toute une mise en scène où nous voyons le poète s'impatienter, surgir brusquement et chasser la vieille. Considère-t-on le portrait de Macette? Rappel de sa vie passée, conversion, effet produit sur le peuple et sur Régnier, tout achemine au discours. Un exorde pieux, des protestations de désintéressement, l'offre d'un mari, mille flatteries et mille promesses ne font que préparer les doctrines de la vieille. Elle n'a garde de les affirmer brusquement; elle glisse, invoque l'habitude de Paris, propose son propre exemple : peu à peu les principes s'affirment, la théorie de la débauche discrète et de l'amour vénal remplace les sous-entendus; les maximes deviennent pressantes et impératives; sans nulle retenue, la vieille raille maintenant le poète et au lieu d'un mari propose plusieurs amants. D'un bout à l'autre de la satire, unité de composition et progression d'intérêt. Si des trois personnages en présence un seul est réellement vivant et si l'action se réduit, en somme, à un monologue, la conduite supérieure de la scène ne permet pas moins de voir en *Macette* une véritable « satire dramatique » (3).

Au sens de la composition dramatique Régnier joint le sens du pittoresque : le portrait de Macette et son discours s'éclairent de détails précis et concrets. Sans doute, on ne saurait reconnaître avec M. Lenient le costume de Macette dans le *long habit de cendre* « qui n'est ni blanc ni noir, mais d'un gris indécis, tenant à la fois de la ville et du couvent » (4) : nous croyons que ce *long habit de cendre* n'enveloppe que la « flamme » de Macette et se réduit à une simple

(1) Lespine, *Discours*, p. 19-21.

(2) Lespine, *Discours*, p. 21-22.

(3) Faguet, *Revue des Cours et Conférences*, 28 février 1895.

(4) Lenient, *La Satire en France*, Paris, 1866, p. 142.

image (1). Mais le pittoresque de Macette porte moins sur les couleurs que sur les formes : Régnier dessine plutôt qu'il ne peint : il saisit des attitudes et des gestes ; il fixe des mouvements, soit qu'il décrive l'arrivée de l'entremetteuse « à pas lents et posés, la parole modeste et les yeux composés », « entrant par révérence et resserrant la bouche » ou qu'il esquisse le départ de la vieille « tournant deçà delà », s'apercevant « en sursaut » qu'on l'écoute, et « troussant bagage ». — Grâce au même don de rendre avec puissance les mouvements de la vie, Régnier anime non seulement Macette, mais les détails de sa physionomie : tout en elle devient pieux et dévot : son teint « mortifié » qui « presche la continence », ou son œil tout « pénitent » qui ne « pleure qu'eau bénite ». Le poète dépasse ainsi l'aspect extérieur des choses et donne aux détails physiques une sorte de signification morale. Enfin le pittoresque pénètre et vivifie le discours : Macette a la parole colorée et persuasive : l'image se tourne chez elle en argument. Sa peinture du poète qui « va mélancolique et les yeux abaissés » (2) a la valeur d'une preuve. Le tableau est utilisé en démonstration, tout comme dans le discours célèbre d'Andromaque l'évocation pittoresque du sac de Troie.

Quelle est enfin, dans cette satire dramatique et pittoresque, l'expression des sentiments personnels de Régnier ? Rien ne nous permet de croire qu'une aventure réelle se cacherait sous la fiction poétique. On ne sent guère ici qu'une colère assez générale contre un vice détesté. Parfois cependant semble se manifester comme une sourde rancune du poète ; derrière Macette on entend Régnier :

C'est entre les dévots un étrange commerce,
Un trafic par lequel au joly temps qui court
Toute affaire fascheuse est facile à la cour (3).

Il y a là peut-être quelque chose d'analogue à la tirade sur l'hypocrisie que Molière fait par la bouche de Don Juan (4). Mais le plus souvent chez Régnier la violence fait place à la raillerie. Son esprit moqueur se traduit par une image amusante, un jeu de mots, une alliance comique d'expressions ; il traite Macette de vieille « chouette » ; il ne lui reconnaît « d'autre ciel pour objet que le ciel de son lit » ; il la félicite

(1) Cf. la note au vers 126.

(2) *Macette*, v. 221 et suiv.

(3) *Macette*, v. 138-140.

(4) Molière, *Don Juan*, acte V, sc. 2.

d'avoir mis son amour « à la dévotion ». Dans le discours de Macette comme dans son portrait on devine ce sourire railleur de Régnier. Quand elle dit :

Et apres maint essay enfin j'ay reconnu
Qu'un homme comme un autre est un moyne tout nu (1),

les mots « apres maint essay » ne sont qu'un trait d'esprit léger contre un monde qui depuis des siècles prêtait à rire. — A tout moment s'aperçoit ainsi comme une fugitive apparition de l'auteur qui s'amuse de sa comédie.

(1) *Macette*, v. 119-120.

IV

VOCABULAIRE, SYNTAXE, STYLE
VERSIFICATION ⁽¹⁾

La liberté du vocabulaire est ce qui frappe d'abord dans l'étude de la langue de *Macette*. Il faut sans doute faire la part de l'usage du temps : des mots comme *prescheurs* (19), *bouillons* (125), *fille* (46) n'étaient point encore tenus pour termes « bas » ; des épithètes comme *chiche* (53) et *sacûle* (9), ou des participes comme *déconfit* (8) n'entraînaient aucune idée péjorative ; l'emploi de *discrète* (105) au sens de « réservée » et d'*adroit* (59) au sens de « bien tourné » était conforme aux habitudes de l'époque. Mais ce qui est spécial à Régnier, c'est l'indépendance absolue à l'égard de toute règle. Il emploie les mots que condamne Malherbe dans son *Commentaire sur Desportes* : *jà* (19), « mauvais mot qui ne s'use qu'entre les paysans », et le redoublement *jà des-jà* (43) ; *ains* (106), « vieil mot qui ne vaut rien » ; *ores* (116), « qui ne se dit point » ; il conserve le substantif *confort* (276) que Malherbe déclare « hors d'usage et fâcheux », et le verbe *attiraire* (181), « mauvais mot » : et malgré les moqueries de Malherbe sur les nombres vagues si chers à Desportes, il parle de *cent mille douleurs* (168). Au xvi^e siècle il reprend encore *triacleurs* (214), *matelineurs* (234), *deshabitez* (268). Parfois enfin il renouvelle un vieux mot en le rapprochant de son étymologie : *clergesse* (19). — Mais son invention verbale est limitée. Indépendance

(1) Les chiffres entre parenthèses renvoient aux vers.

n'est pas abondance. Les répétitions de mots abondent dans *Macette* : *objet* (10, 12), *temps* (113, 114), *dessein* (265, 267) se répètent à deux ou trois vers d'intervalle; le mot *bien* (53, 55), répété, est encore repris par *ou bien* (56); l'épithète *bell e* alterne avec le masculin *beau* et le substantif *beauté* :

Vous estes si gentille,
Si mignonne et si *belle* et d'un regard si doux
Que la *beauté* plus grande est laide aupres de vous.
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage
Plus vermeil qu'une rose et plus *beau* qu'un image.
Vous devriez estant *belle* avoir de *beaux* habits (62-67).

Les expressions, comme les mots, reviennent plusieurs fois : *en donnant* (158, 200), *Dieu sçait* (60, 225, 269). Des tours de phrase sont également repris :

Vous diriez à le voir que c'est un secrétaire (222)...
Mais Dieu sçait, *c'est un homme* aussi bien que les autres (225)...
Mais au reste, apres tout, *c'est un homme* à satyre.
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer (230-231).

Enfin il arrive que les termes restent semblables alors que l'idée change : la locution *faire des coups* (247, 250) se retrouve à trois vers de distance avec un sens tout différent.

Cette liberté d'allure se retrouve dans la syntaxe. Indépendamment pour la construction de la phrase comme pour le vocabulaire, Régnier viole à tout instant les règles de Malherbe. Il omet l'article devant un superlatif :

Que la *beauté plus grande* est laide aupres de vous (64).

Il supprime le partitif dans une phrase négative :

Et n'a plus *autre objet* que la voûte etheree (10).

Il emploie *des* au lieu de *de* quand le substantif est accompagné d'un adjectif :

Donnant *des* saintes lois à son affection (15).

Il fait disparaître le déterminatif devant le relatif :

Sait *que* c'est qu'hypostase avecque syndereze (22).

Il omet le pronom sujet :

Et *disois* à par moy : Mal vit qui ne s'amende (42).

Il accorde le verbe au singulier là où Malherbe demande le pluriel :

Le scandale et l'opprobre *est* cause de l'offense (30).

Il fait l'ellipse de *pas* :

Car n'étant plus du monde au bien je *ne* pretens (55).
Pourveu qu'on *ne* le sçache, il n'importe comment (131).

Il néglige de répéter *ny* :

N'estant passe-volant, soldat *ny* capitaine (6).
Ne faites s'il se peut jamais present *ny* don (179).

Il use enfin de transpositions blâmées par Malherbe :

La voyant aymer Dieu et *la chair maîtriser* (35).
D'autre chose icy bas *le bon Dieu je ne prie* (57).
Puis la bonté du ciel *nos offenses surpasse* (133).

Et s'il en use aussi librement à l'intérieur de la phrase, il ne se soucie pas plus d'enchaîner rigoureusement entre elles les diverses propositions. On trouve dans *Macette* de véritables anacoluthes (1) qui tiennent sans doute à l'usage du temps, mais aussi à la fantaisie de Régnier : il construit absolument le participe présent :

L'ayant, je n'en serois plus pauvre *ny* plus riche (54).

Il écrit, d'une manière plus libre encore :

Et *simple en contenance*
Son teint mortifié presche la continence (17-18).

Même en dehors de ces irrégularités, la phrase poétique, dans *Macette*, est mal construite : Régnier ignore l'art de la période qui groupe autour d'une idée principale les propositions secondaires : dès que sa phrase s'allonge, elle traîne ; les parties successives se juxtaposent au lieu de s'organiser entre elles : chaque incidente éloigne du point de départ le lecteur, et parfois l'écrivain, qui se raccroche par une transition pénible. Tout le début de *Macette* en est un exemple frappant :

Lasse enfin de servir au peuple de quintaine.
N'estant passe volant, soldat *ny* capitaine
Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait desconfit et mis dessus les dents,
Lasse, di-je (5-9).

C'est seulement dans la période courte, et surtout, comme on l'a justement remarqué (2), dans la phrase poétique de quatre vers que Régnier semble maître de la construction :

(1) Cf. Benoist, *Des anacoluthes et de la phrase poétique dans Régnier*, Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1879, p. 325-336.

(2) Benoist, *op. cit.*, p. 331.

Prenez-moi ces Abbez, ces fils de financiers
Dont depuis cinquante ans les peres usuriers,
Volant à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille (243-246).

Ici, plus d'embarras ni d'obscurité, mais unité complète de l'ensemble. C'est que la période se compose pour ainsi dire d'elle-même : elle est « un produit naturel de la loi de l'alternance des rimes » (1) ; la pensée se traduit spontanément dans une forme nette et sobre. Inhabile, par insuffisance technique, à construire de longues périodes, Régnier, par instinct poétique, traite le système de quatre vers en disciple de Malherbe.

Par toutes ses libertés, Régnier suit donc dans *Macette* l'usage du xvi^e siècle : mais à examiner l'emploi qu'il en fait, on voit qu'il n'est point éloigné d'aller vers la règle. En supprimant dans la phrase les mots que Malherbe y juge nécessaires, il la rend plus concise, et tend, suivant le mot de Musset, à dire « court et net » (2) : en se dégageant des entraves où Malherbe veut enfermer la période, il veut, à sa manière, la rendre plus aisée à construire. Moins habile dans l'exécution qu'heureux dans le dessein, il a conçu, et réalisé en partie, une œuvre déjà classique.

Le style de *Macette* participe à la fois de ces qualités et de ces défauts. L'indécision du vocabulaire et de la syntaxe en rend l'intelligence parfois pénible : nombreux sont les passages obscurs et souvent intraduisibles : mais dès que la pensée s'éclaircit, l'expression, imitée ou originale, se détache en pleine lumière.

Il est difficile de déterminer dans le style de *Macette* la part de l'imitation et ce qui appartient en propre à Régnier. Pourtant, à rapprocher cette satire de ses sources ou d'autres œuvres, on voit l'imitation directe. Ovide fournit le plus grand nombre d'expressions. Dans la mise en scène du début :

La vieille me rendit tesmoin de ses discours (48).

Fors me sermoni testem dedit... (21)

J'entendy son propos qui fut de ceste sorte (50).

... *Illa monebat*

Talia (22).

... et couvert d'une porte (49).

... *Me duplices occuluere fores* (22).

Dans le discours de la vieille :

(1) Benoist, *op. cit.*, p. 332.

(2) A. de Musset, *Sur la Paresse*.

L'ayant, je n'en seroy plus pauvre ny plus riche (54).

Non ego, te facta divite, pauper ero (28).

Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point prieë (102)

...*Casta est quam nemo rogavit* (43)

Dans l'invective du poète :

Une pauvre vieillesse... (282)

...*Inopemque senectam* (113).

Régnier traduit un vers de Juvénal :

Lasse, di-je, et non soule en fin s'est retirée (9).

Et lassata viris sed non satiata recessit (VI, 130).

Chez les modernes, Régnier imite surtout le *Roman de la Rose* :

A prendre sagement ayez les mains ouvertes (178).

A doner aiës clos les poins

Et a prendre les mains overtes (1398⁹ sqq.).

Parfois on peut donner pour les galands attraire (181).

Doner est grant folie certes

Se n'est un poi por gens attraire.

A Jean Doublet il emprunte les termes mêmes de son invective :

Dieu te doint pour guerdon... (277)

Lieu pour loyer te doint...

... et sans feu tout l'hyver... (279)

Sans feu...

Rien qu'hyver par toute l'année...

... Et toujours alterée (282)

... *et gosier altéré toujours.*

Surtout, il copie Desportes :

Elle n'est pas plus chaste, ains elle est plus secrette (106).

Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrette (El., II, 3).

Qui peut dire que non ne peche nullement (132).

Celle ne peche point qui peut dire que non (El., II, 3).

Des acquets de son lit accroistre son domaine (162).

Du revenu du lict accroistre son domaine (El., I, 9).

Mais à côté de ces imitations se manifeste l'art personnel de Régnier. Le portrait qu'il fait de l'entremetteuse vaut avant tout par le choix de l'expression, qui, tour à tour religieuse et triviale, traduit le contraste entre la vie libertine et les pratiques dévotes de Macette. Régnier veut-il montrer en Macette l'hypocrite de la religion ? Les termes d'église abondent : *hypostase* et *syndérèse* (22), *indulgences* (26) et *grains bénits* (27), *cas reservez* (25). Les épithètes ont un caractère religieux : Macette est *clergesse* (19), *confitte en destresse* (13),

beate (33), et à son exemple Régnier devient *dévo*t, *contrit* et *pénitent* (43). Les images même ont cette couleur de dévotion : Macette n'a plus d'autre objet que *la voûte éthérée* (10); son teint *mortifié* *prêche* la continence (17); elle donne *des saintes loix* à son affection (15). S'agit-il au contraire de peindre sa nature d'entremetteuse vulgaire? L'expression devient familière et commune : Macette a servi de *quintaine* au peuple (5); point de soldat qu'elle n'ait desconfit et *mis dessus les dents* (8).

Même contraste dans le discours. L'hypocrisie religieuse en est le caractère le plus apparent; *Dieu* s'y trouve partout; les fautes humaines y sont dévotement qualifiées de *scandales*, *d'opprobres* ou *d'offenses* (130); et Macette emprunte ses images à son langage de bigote :

L'honneur est un vieux saintet que l'on ne chomme plus (84).

Mais le style de la dévotion fait souvent place au style de la galanterie. Macette, parlant amour met en œuvre pour séduire la jeune femme toute la phraséologie galante du temps : le *mal véhément* (255) y alterne avec les *beautés parfaites* (249) et *la douce peine* (161); des tirades entières montrent *les traicts des yeux haut et bas esclancez* (251), l'innocence *donnant vie et trépas* (259) et l'amour sachant *blessier et garir* (263). Enfin, la vraie nature de Macette se fait jour à tout instant : les expressions communes et crues dominant : toutes les façons de parler que Malherbe condamne comme basses, faibles, « plébées » donnent à son caquet sa couleur et sa vérité : elle conseille de *n'espargner ni Gaultier ni Garguille* (189); il faut *estriller* l'amant (190); *avoir fort bien de quoy* (144), c'est l'unique but. Proverbes et adages se mêlent naturellement à ces expressions. Tantôt ce sont des vers isolés :

Riche vilain vaut mieux que pauvre gentil-homme (198).

tantôt les proverbes vont deux par deux :

Il faut faire vertu de la nécessité.

Qui sait vivre ici-bas n'a jamais pauvreté (147-148).

tantôt cinq proverbes à la suite forment tout un développement :

Nos biens comme nos maux sont en nostre pouvoir.

Fille qui sçait son monde a saison oportune.

Chacun est artisan de sa bonne fortune.

Le mal-heur, par conduite, au bon-heur cedera.

Aydez-vous seulement et Dieu vous aydera (92-96).

En cela Régnier suivait sans doute l'usage de son temps, qui avait encore le goût des formules ; il obéissait peut-être aussi à une mode littéraire qui se plaisait à enchâsser les proverbes dans le style poétique (1) : mais surtout, il conformait ainsi le discours de Macette à son caractère, et prêtait à la vieille entremetteuse un langage vraiment populaire.

De même enfin que l'expression, l'allure de la phrase et le mouvement général du style traduisent les divers aspects du caractère de Macette. Son discours n'a rien d'un sermon. Il prend les formes les plus variées. Maximes générales et confidences personnelles, Macette fait tout servir à son dessein. Elle procède par maximes :

Ne faites s'il se peut jamais present ny don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon (179-180).

Elle oppose les termes :

Fuyez ce qui vous nuist, aimez ce qui vous sert... (176).
La sage le sçait vendre ou la sotte le donne... (90).

Elle interroge :

A propos, sçavez-vous ? on dit qu'on vous marie (58).

Elle s'exclame, comme le peuple : « Mais Dieu sçait ! » (225), « Au diantre le teston ! » (216). Surtout, elle a la parole habile. Un mélange savant de conseils et de réticences donne à son langage l'audace qui risque et la prudence qui sauve. Elle se hasarde, mais, aussitôt qu'elle croit effaroucher, se dérobe :

Le grand regret que j'ay ! non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en ay de vous voir belle et bien à votre aise,
Mais pour moy je voudrois que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins (69-72).

De ces premières insinuations, elle en arrivera aux pires déclarations :

Non, non, faites l'amour et vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers et vos embrassemens (159-160),

mais insensiblement. Dans l'intervalle elle a mis en œuvre tout un art de persuader fait de phrases caressantes, de flatteries, d'exemples, d'adages, d'aveux personnels, art infâme et subtil, mélange de verve criminelle et de rouerie consciente.

(1) Cf. *Cabinet satyrique*, p. 25, le *Proverbe d'amour à la fameuse Macette*, où un proverbe revient à la fin de chaque quatrain.

La versification de *Macette* présente comme le style un double caractère : dans le détail, Régnier s'affranchit des règles de Malherbe (1); dans l'ensemble, il suit sa technique et se montre pour lui moins un adversaire qu'un auxiliaire.

Régnier traite encore avec liberté l'*e* muet dans le corps ou à la fin d'un mot : *soient* (273) à l'intérieur d'un vers est noté par Malherbe chez Desportes et entraîne la condamnation de *croient* (218) et de *voyent* (252). Pareillement l'apostrophe qui remplace l'*e* muet dans *grand'sagesse* (153), *je vous pri'* (190), *ay* (70), est interdite par Malherbe.

Régnier écrit de même, sans craindre l'hiatus :

Quand on est bien *paré* on en est toujours mieux (76).

Et après maint *essay* enfin j'ai reconnu (119).

Et ce poète *croté* avec sa mine austère (221).

Il n'évite pas plus la répétition des mêmes consonnes :

Dont depuis cinquante ans les *peres usuriers* (244).

Plus d'argent que le roi *n'en a* dans la Bastille (246).

Pourvu que *ce ne* soit une *innocence* austère (258).

Macette offre aussi des rimes du simple et du composé : *satisfaire* et *faire* (169-170), *revenu* et *venu* (195-196), *parfaites* et *faites* (249-250). On voit rimer entre eux les mots de même nature : substantifs : *affection* et *dévotion* (15-16), *âme* et *flamme* (125-126), *nécessité* et *pauvreté* (147-148), *malheurs* et *douleurs* (167-168); — adjectifs et participes : *criminelle* et *naturelle* (261-262), *discrète* et *secrète* (105-106), *altérée* et *désespérée* (276-277), *connue* et *maintenue* (1-2); — verbes : *maîtriser* et *canoniser* (35-36), *bénir* et *advenir* (51-52), *cédera* et *aidera* (94-95); — adverbes : *comment* et *nullement* (131-132). — Régnier se préoccupe assez peu de la rime pour l'œil, qu'exige Malherbe : *fendants* et *dents* (7-8), *cour* et *court* (139-140), *peine* et *domaine* (161-162). Il fait bon marché de la rime pour l'oreille : *dame* et *âme* (173-174), et ne recule pas devant la rime normande : *estriver* et *hyver* (274-275). — Enfin, malgré la règle qui interdit les consonances inutiles, il n'évite point la rime de deux hémistiches : Il ne sert plus de *rien*... Et de sot *entretien* (85-86).

Malherbe veut que la césure placée à l'hémistiche ne

(1) On trouvera l'exposé méthodique de ces règles dans le livre de M. Souriau : *Evolution du vers français au XVIII^e siècle*, Paris, 1893. C'est cet ordre que nous adoptons ici.

sépare pas deux mots réunis par le sens et la grammaire. Il eût désapprouvé les coupes de *Macette* :

Clergesse, | elle fait ja la leçon aux prescheurs (19).

Jour et nuit, | elle va de convent en convent (23).

et condamné l'enjambement :

Riche... (59-60).

Un homme grand, adroit.

Mais si par certaines libertés de prosodie, par de hardies rencontres de voyelles ou de consonnes, par l'insouciance de la rime, par la variété de ses coupes et l'emploi de l'enjambement, Régnier se montre moins exclusif que Malherbe, il n'est pourtant guère éloigné de la règle. D'une manière générale, la prosodie de *Macette* est la même que celle de Malherbe. Les hiatus à la césure sont les seuls que Régnier se permette ici, ce sont aussi les seuls qui n'aient rien de trop choquant à l'oreille, et la répétition des mêmes consonnes se trouverait jusque dans Malherbe. A côté des rimes trop faciles ou trop faibles abondent dans *Macette* les rimes riches : *lendemain* et *main* (207-208), *don* et *gardon* (179-180), *estamine* et *mine* (73-74). Enfin la liberté des coupes, loin d'être négligence, produit toujours un effet voulu et fait valoir la césure ordinaire. On trouve dans *Macette* nombre de vers bien frappés, sonores et scindés en deux parties égales : ce sont les proverbes populaires. Enfermer une pensée complète dans les limites d'un vers plein, c'était pour Régnier aller au delà même de ce que demandait Malherbe, jusqu'à détacher les vers les uns des autres, comme Maynard en donnait l'exemple. En tout cas, s'efforcer de condenser un dicton sous la forme la plus brève et la plus saisissante, c'était travailler à l'œuvre de Malherbe et contribuer pour une large mesure à former l'alexandrin classique.

On conçoit dès lors la vogue immédiate et le long succès de la satire de Régnier. Les contemporains furent séduits par tout ce que *Macette* avait d'original et d'imprévu pour eux ; les générations suivantes goûtèrent plus profondément encore les mérites durables de l'œuvre ; et Brossette exprimait le sentiment général en écrivant (1) : « De toutes les satires

(1) Brossette, *Edition des Œuvres de Régnier*, Londres, 1730, p. 212.

de Régnier, celle-ci est la mieux versifiée, celle dont les vers sont les plus soutenus, les plus nombreux, les plus détachez les uns des autres, enfin les plus naturels et les plus beaux... En un mot, si l'on juge de cette pièce indépendamment de son sujet qui n'est ni fort noble, ni fort édifiant, elle doit passer pour la plus belle satire de Régnier. Aussi quand elle parut, elle fut reçue avec des applaudissements qui allaient à l'admiration : et peut-être eût-elle été capable toute seule de donner à Régnier la grande réputation qu'il conserve encore aujourd'hui parmi nous et qu'il portera sans doute à la postérité. »

MACETTE

La fameuse Macette, à la Cour si connuë,
Qui s'est aux lieux d'honneur en credit maintenue,
Et qui depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,

Le texte est celui de l'édition de 1612 (A); nous avons seulement changé en partie la ponctuation, qu'il serait impossible de conserver telle quelle, et distingué *i* de *j*, *u* de *v*. Les corrections, même destinées à faire disparaître des fautes d'impression grossières et sans intérêt, sont signalées. Nous donnons en outre en variantes les leçons de l'édition de 1613 (B).

1-2. — B : *connue, maintenue*.

2. *Aux*. « *Aux* vaut bien autant que *ès*... mais il est plus universel, pouvant servir à tout; *ès* infère seulement un dedans, et toutefois appliqué bien et à point, il apporte grâce au propos. » (Maupas, *Gram*, 1607, 68; cf. 308-369.) *Aux* est donc bien la préposition qui convenait ici, on ne saurait inférer du passage que Régnier veuille éviter *ès*, qui est condamné par Malherbe en dehors de certaines locutions (Malh. IV, 462).

— *Lieux d'honneur*, maisons de débauche. Cf. *Cab. Sat.*, 385, et Sév. II, 176 : « Il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur; il y fut. » On sait où est Régnier dans la *Sat.* XI. Il appelle l'endroit *un logis d'honneur* (v. 19).

3. *Depuis dix ans*, expression elliptique qui signifie *depuis l'âge de dix ans*.

— *Jusqu'en*, jusque dans. Le sens est bien différent de celui que donnerait *jusqu'à*. Celui-ci exclurait le moment présent; *jusqu'en* fait tout le contraire : la chose dure encore.

A soustenu le prix en l'escrime d'amours
Lasse en fin de servir au peuple de quintaine,
N'estant passe-volant, soldat ny capitaine

5

4. *Soutenir le prix*. L'expression, qu'on ne trouve pas dans les Lexiques, paraît peu juste. Régnier veut dire sans doute que Macette n'a pas cessé de conserver le prix. On dit en ce sens : « *Soutenir sa noblesse, son honneur*. » Racine a même dit : « *Soutenir le bruit de ses exploits*. » (*Baj.*, I, 1.)

— *En l'*. Les formes contractes *ou* (en le) et *ès*, étant l'une morte, l'autre sur le point de disparaître, on n'emploie plus *en* devant l'article pluriel *les*, ni devant le singulier *le*, quand il n'est pas éliidé. Mais il faudra encore un siècle pour que l'analogie du masculin amène l'abandon de *en la*, qui reste pendant tout le *xvii^e* siècle en pleine vigueur.

— *Escrime d'amours*. Il n'y a aucune raison grammaticale pour que *amours* soit ici au pluriel. C'est peut-être la raison pour laquelle l'édition de 1645 corrigeait : « *aux escrimes d'amours*. »

Quant à l'expression, elle paraît plutôt rare. Littré ne connaît que l'exemple de Régnier, le seul aussi que donne Leroux, qui l'a sans doute pris à Richelet. Comparez cependant Regnard (*Lég.*, II, 11) :

Votre corps cachochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.

En latin *prælium* et surtout *pugna* (Mart. X, 38). Régnier a plusieurs fois parlé de la *guerre d'amour* (XVI, 8), du *combat amoureux* (ib., 63). (Cf. *Cab. Sat.*, 170, *amoureux duel*.) Il y a dans cette même satire XVI un long passage où la métaphore est suivie dix vers durant. Le mot *escrime* y revient (34) :

Où si parfois encor j'entre en la vieille escrime.

5. *Peuple* : gens, mais avec une idée de quantité ; en anglais : *people*. Cf. Malh., II, 599 : « Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple après vous ? » et II, 200 : « Tous ces milliers de peuple s'arrêteront devant trois cents hommes. »

— *Servir de quintaine*. Sur *quintaine* v. P. Paris dans Godefroy. Originellement assemblage de cinq pièces que le cavalier essaie d'abattre en courant. De là un certain nombre de locutions qui vivent encore au *xvii^e* siècle : *courir la quintaine*, *mazette à quintaine*. Le sens a été étendu ; *servir de quintaine*, c'est servir de point de mire, de but aux coups. On voit assez la métaphore. Elle est aussi dans le *Cab. Sat.*, p. 349 :

Seroit l'ordinaire quintaine
De nos seigneurs les crocheteurs.

6. *N'estant*, alors qu'il n'y avait. Malherbe (Brunot, *Doct.*, 450) blâme les constructions trop hardies du participe. Mais celle-ci, où le sujet est impersonnel, est de celles qui se sont maintenues jusque dans la langue des purs classiques.

— *Passe-volant*. Soldat fictif qu'un officier fait paraître dans une revue comme faisant partie de sa compagnie, alors qu'en réalité ou il appartient à une autre ou il n'est pas soldat du tout. Il y a contre ces

Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait desconfit et mis dessus les dents,
Lasse, di-je, et non soule en fin s'est retiree

8. — A : *n'est* ; B : *n'ait*.

pratiques une ordonnance de 1668. Le mot est venu au xvi^e siècle de l'italien ou de l'espagnol. Régnier l'affectionne.

— *Ny*. *Ni* se substitue à *et* parce que la phrase est négative. Malherbe commence déjà à demander que *ni* soit exprimé devant chaque terme (IV, 370). Vaugelas reprendra cette théorie.

— *Soldat ny capitaine*. Cf. *Sat.* XI :

Mais je scay bien qu'il n'est soldat ny capitaine.

Deux mots italiens, mais alors complètement naturalisés. H. Estienne lui-même les reconnaît (Clément, *H. Est.*, 333-334). Desportes écrit encore plusieurs fois *soldart*, Régnier aussi (*Ep.* I, 126). Malherbe le biffe. (Brunot, *o. c.*, 281.) C'était un archaïsme dont on faisait une licence poétique. Estienne préférerait déjà *soldat*.

7. Le sens précis des deux adjectifs est incertain. On peut entendre en effet : depuis les plus minces, les plus pauvres hères, jusqu'aux plus grands rodomonts. Mais aussi au sens propre : depuis les plus faibles jusqu'aux plus redoutables. Il est certain qu'avec ce second sens l'antithèse serait mieux marquée, et qu'on serait mieux en rapport avec l'idée générale.

Un certain nombre d'exemples autoriseraient peut-être à traduire de la seconde façon, quoique le sens ordinaire de *fendant* soit *rodomont*. Cotgrave traduit *a cutter*. Oudin *un homme bravo*. Monet (*Invant.*) : « *Guerrier non pareil, à son compte ne tenant rien à soy impossible au fait d'armes. Alter Hercules. Secundus Hector. Martis filius. Fulmineus bellator. Bellorum mera procella.* » On trouve encore ce sens de *brave* dans Scarron (*Virg. trav.*, Paris, David, 1705, II, 40).

8. *Desconfit*. C'est plus tard seulement que le mot deviendra bas et burlesque (V. Richelet). Malherbe l'emploie comme noble aussi bien que Régnier.

— *Mis dessus les dents*. La substitution de *sur* à *dessus* est bien postérieure à Régnier. Oudin se contredit (*Gram.*, 1645, 262 et 311), toutefois, dans le passage le plus explicite (p. 262), il marque que les simples conviennent mieux comme préposition que les composés. Vaugelas en fera une règle (I, 217).

— L'expression *mettre sur les dents* est encore usitée. Elle a été originellement appliquée au cheval qui, fatigué, s'appuie sur le mors. Elle est déjà usuelle au figuré, au xvr^e siècle : « J'ay veu une vieille veufve dame grande, qui *mit sur les dents*, en moins de quatre ans, et son troisième mari et un jeune gentilhomme. » (Brant., *D. Gal.*, éd. Vigneau, 316).

9. *Lasse, di-je, et non soule*. Juvénal VI, v. 100 : « *Et lassata viris, sed non satiata recessit.* » *Saoule* signifie encore *rassasiée*. Il reste noble pendant tout le xvii^e siècle. Cf. Malh., II, 320. L'Estoile l'emploie des centaines de fois.

Et n'a plus autre objet que la voute Etheree, 10
Elle qui n'eust avant que plorer son delit
Autre ciel pour objet que le ciel de son lict
A changé de courage, et confitte en destresse

11. — B : *delict*.

10. *Et n'a plus*. Ellipse du pronom sujet. Malherbe n'a pas fait de règle formelle pour ce cas, du moins si on considère uniquement que la première proposition est positive, et la seconde négative. C'est sur le cas inverse qu'il s'est prononcé (IV, 396). Il est vrai que le temps du second verbe n'est plus le même que celui du premier; il semblerait donc que l'ellipse de *elle* fût impossible. Cependant Malherbe la fait jusque dans son Tite-Live (I, 416) : « Il met ce qu'il avoit... et s'en alla chercher les ennemis. » La raison de cette liberté est que les propositions sont unies par *et*.

— *Autre objet*. Malherbe blâme cette suppression de l'article partitif *de* dans une proposition négative. Desportes ayant écrit : « A qui plus désormais pourrai-je avoir de foi, » Malherbe ajoute : « J'eusse dit : *avoir foi*; négativement, je dirais : je ne puis plus avoir de foi à ses paroles. »

— *Voûte éthérée*. Le mot *éthéré* se rencontre assez communément au xvi^e siècle chez les poètes. *Voûte éthérée* est signalé par Marty-Laveaux dans Jodelle, II, 290. Mais l'expression est poétique, et, si Régnier l'emploie, c'est à dessein, pour reproduire le langage de Macette ou se mettre à son ton.

11. *Avant que plorer*. Construction encore très usuelle au xvi^e siècle. On pourrait également supprimer *que*. Ce dernier tour est déclaré barbare par Vaugelas. Il demande du reste l'intercalation de *de* : *avant que de mourir* (I, 435). C'est à son époque aussi que *avant que* supprime définitivement *devant que*. Toutefois il est déjà très fréquent à l'époque de Régnier.

— *Plorer*. Cette vieille forme est encore en lutte au xvi^e siècle avec la forme analogique *pleurer*. Depuis le milieu du xvii^e siècle, *pleurer* est prescrit par tous les théoriciens. Vaugelas en avait d'abord fait une remarque qu'il n'a pas publiée (II, 476). La prononciation était celle de *ou*, si discutée.

— *Delit*. Cotgrave : *a fault, offence, misdeed, omission of duty*. C'est un des sens théologiques de *delictum* (κατάπτωμα). On a le singulier comme on l'aurait avec *péché*. Il est collectif.

12. *Autre ciel*, cf. v. 10. Le jeu de mots est déjà tout à fait usuel. Oudin dans ses *Dialogues espagnols*, Bruxelles, 1625, p. 165, le met dans la bouche des soldats.

— *Objet*. Le mot revient deux fois en trois vers. Il n'y a pas tout à fait le même sens, mais il est déjà le mot vague, bon à tout, dont le xvii^e siècle a tant abusé.

13. *Changé de courage*. Nicot donne l'expression et la traduit : *mutare animum et opinionem*. Le sens est : *disposition, état d'âme*. Il s'emploie

Imite avec ses pleurs la sainte pecheresse,
Donnant des saintes loix à son affection,
Elle a mis son amour à la devotion.

15

Sans art elle s'habille et simple en contenance
Son teint mortifié presche la continence.
Clergesse, elle fait jà la leçon aux prescheurs.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF

en mauvaise part comme en bonne : Monet (*Invant.*) : *mauvais courage, disposition au mal, malignus animus.*

— *Confitte en détresse.* Confit est très usuel chez Régnier, pour dire plein de, tout enfoncé dans : *confits en science* (*Sat.* II), *confits en delices* (*El.* II). Cf. l'Estoile, *Journ.*, 29 juin 1609 : « Les Jésuites, qui sont *confits en cérémonies*, » et *Hist. mac.* de Merlin-Coccaie, éd. Jacob, 1875, 41 : « La ville de Mantoue estoit toute *confite en joye.* »

— *Détresse* a le sens général de *tristesse, affliction*; il est fréquemment employé ainsi au xvi^e siècle. V. dans Littré des exemples, en particulier d'Amyot. Le Richelet de 1719 le traduit encore par *mæror*.

15. *Des.* Au xvi^e siècle *des* est commun en pareil cas. Malherbe hésite, mais conseille *de*, quand le substantif est précédé d'un adjectif (IV, 302). La règle s'établit très vite. Vaugelas ne fait que la confirmer. Dès 1642 ce vers avait paru incorrect et *de* avait été substitué à *des* par l'éditeur.

16. *Elle a mis son amour à la dévotion.* Mettre son amour à une chose ne doit pas sans doute s'entendre comme dans : *mettre son espoir au travail, son corps au régime*, etc., mais bien plutôt comme dans *mettre son espérance, sa confiance en* ou autrefois à telle chose, la placer en tel ou tel lieu, la tourner vers; ce serait donc ici : *réglant saintement son affection, elle l'a tournée vers les choses de la religion*. On peut se demander si l'on ne doit pas entendre encore un peu autrement. On dit : *mettre la vertu à bien dissimuler* (Corn., *Veuve*, III, 3); *mettre l'honneur à souffrir* (Pasc., *Prov.*, XIV.) Il ne serait pas impossible que Régnier eût voulu dire de même : « *Elle fait désormais consister son amour en attachement aux pratiques religieuses.* » Toutefois le régime de *à* en pareil cas est généralement un infinitif.

17. L'adjectif se construit aussi librement que le participe (v. p. 2, v. 6). On voit qu'il peut se rapporter à un pronom implicitement contenu dans un adjectif possessif :

Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre (IX, 82).

18. On n'a jamais dit : *mortifier son teint*, mais *son corps, sa chair*. Cf. l'Est., *Journ.*, 26 sept. 1609 : « *Tempérer les ardeurs de sa chair non mortifiée.* » Régnier a voulu dire sans doute : *son teint qui sent les mortifications*. Molière dit aussi hardiment *soupir mortifié* (*D. Juan*, V, 2).

19. *Clergesse.* Le mot est ancien dans la langue. Il signifie d'une façon générale *savant*. Ici le sens est rapproché de celui de *clerc*. C'est : *savant particulièrement en religion*.

— *Jà.* Le mot est sur ses fins. On le trouve à chaque page dans l'Estoile. Mais Malherbe le condamne. « C'est un mauvais mot, parce

Elle lit saint Bernard, la Guide des Pecheurs, Les Meditations de la mere Therese,

20

qu'il est vieil et ne s'use qu'entre les paysans. » (Brunot, *o. c.*, 265.) Au xvii^e siècle, on ne le retrouve guère que chez les burlesques, ou chez La Fontaine.

— *Prescheurs*. Il n'est pas facile de fixer quel est ici le sens précis de ce mot. Est-ce aux dominicains, jacobins ou frères prêcheurs que Macette pourrait faire la leçon ? L'interprétation est tentante, puisque le sens en est renforcé. Elle ferait alors la leçon aux spécialistes. Mais c'est peu vraisemblable. Nous sommes à une époque où *prêcheur* se dit encore, en général, sans aucune idée péjorative, pour *prédicateur*. Nicot, Monet, A. Oudin (1642) sont d'accord là-dessus. Cf. le *Cab. Sat.*, p. 3. C'est dans la deuxième moitié du xvii^e siècle que le mot commence à être toujours employé avec une nuance de dénigrement, sauf dans le nom propre *Frères Prêcheurs*.

20. Hubert Lescot, Jean Coigneu et Jean Guytot avaient traduit dans la deuxième moitié du xvi^e siècle les *Sermons*, les *Méditations* et divers traités de saint Bernard.

— *La Guide* est l'ouvrage de Louis de Grenade, qui avait paru en 1570, et avait obtenu un tel succès qu'on le comparait à l'*Imitation*. La première traduction française est de 1574. Il y en a une autre de 1577. On connaît encore l'ouvrage grâce au vers de Molière (*Sgan.*, sc. I) :

La Guide des Pecheurs est encore un bon livre.

Le mot *guide* est ici au féminin. Malherbe a blâmé ce genre dans un vers de Desportes. Néanmoins pendant la première partie du xvii^e siècle on trouve *guide* aux deux genres, et Maupas (1618, f^o 49, 2^o), Oudin (*Gr.* 1645, 73) le donnent comme douteux (v. Brunot, *o. c.*, 358, et Littré, *Rem.*). Longtemps après que le mot fut devenu en général masculin, il continua, dans les titres de livres, à s'employer au féminin. Ce n'est qu'en 1835 que l'Académie abandonna ce vieil usage.

21. Ce sont les *Méditations sur le Pater*. L'Estoile parle plusieurs fois de l'enthousiasme que soulevèrent les œuvres de la mère Thérèse chez les bigotes : « J'ai porté à mon cousin Edouard Molé la vie de la mère Thérèse, alias la Bible des Bigottes. » (2 juillet 1606). « J'ai donné à une femme dévote de libraire... un petit livret de dévotion de mon cabinet, le *Cloistre de l'âme religieuse*, avec le pourtraict de la mère Térèze, vraie relique pour une bigotte. » « Nous avons vous et moy (disoit un jour le président Jambeville au président Séguier) fait fouëtter cinquante m... à Paris qui ne l'avoient pas si bien gagné que cette mère Terèze dont on parle tant. » (30 août 1608).

— Elle n'est encore que la mère Thérèse. C'est en 1622 seulement qu'elle sera canonisée. De la Croix, dans la *Clymène* (1637), donne une satire où, fondant la satire du mauvais gîte et *Macette* dans une imitation commune, il décrit la chambre du mauvais gîte. Il y place parmi les meubles : La Guide des Pecheurs, les Amours de Nervèze, la Canonisation de la mere Térèse.

Sçait que c'est qu'hypostase, avecque synderese,
Jour et nuict elle va de convent en convent,
Visite les saints lieux, se confesse souvent,
A des cas reservez grandes intelligences, 25
Sçait du nom de Jesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enflez,

22. — B : *ypostase*.

22. Malherbe considère comme populaire l'ellipse du déterminatif devant un relatif, qui était autrefois la règle (IV, 311). Toutefois il la fait lui-même, et Vaugelas (I, 287) le blâme d'avoir écrit : « Il n'y a point de loi qui nous apprenne *que c'est que* l'ingratitude. » On retrouve de nombreux exemples analogues au XVII^e siècle, mais la règle de Vaugelas fut acceptée.

— *Hypostase* s'emploie en théologie pour exprimer la nature de l'union du Verbe à l'humanité : Une nature en Dieu et trois *hypostases*. *Syndérèse*, sentiment de la conscience qui incline à faire le bien et à éviter le mal. Ce mot est encore dans Chateaubriand (*Mém. O. T.*, I, 98). Il a été aussi employé de nos jours.

Les deux mots semblent être cités ici moins pour leur sens qu'en raison de leur forme scolastique. Cependant *syndérèse* se rencontre assez souvent au XVII^e siècle. Voyez encore Regnard, *Leg.*, IV, 8, qui le met dans la bouche de Crispin.

23. *Convent*. Au XVII^e siècle, la prononciation *couvent* est reconnue par tout le monde. Mais l'orthographe *convent* se maintient encore longtemps (Thurot, *Pr. fr.*, II, 514).

25. *Cas reservez*. Les cas réservés sont « certains péchés considérables dont les supérieurs ecclésiastiques se réservent l'absolution » (Trévoux).

— On emploie encore *intelligences* au pluriel dans l'expression *avoir des intelligences avec quelqu'un*. Le mot peut au XVII^e siècle se mettre au pluriel très facilement. Le pluriel est souvent alors augmentatif, comme dans la vieille langue. Il renforce le sens du singulier. Ménage l'a déjà remarqué (*Obs. s. l. l. fr.*, I, 146). Voyez de nombreux exemples de ces pluriels dans Godefroy, *Lex. comp. de la l. de Corneille*, au mot *honte*.

26. Il y avait une confrérie « du cordon » et une autre du « nom de Jésus ». Cette dernière se tenait en l'église Saint-Gervais. Elles avaient beaucoup fait parler d'elles sous la Ligue et il en est question dans la *Ménippée*; voir la harangue de M. le Lieutenant et celle de l'Archevêque de Lyon : « Continuez les confréries du nom de Jésus et du cordon : car ce sont de bons colliers pour menues gens. » (Ed. Labitte, 91).

27. M. Vianey a rappelé fort à propos un passage du *Journal de l'Estoile* (sept. 1595) : « Estant de retour de Rome, il (du Perron) apporta à Paris des indulgences singulières, qu'il fit imprimer en une feuille de papier, chez M. Patisson, desquelles les plus grands catholiques se moquaient. Elles portaient ce titre : « *Indulgences octroyées par N. S. P. le pape Clement VIII aux chapelets, grains, croisettes, rosaires, croix, crucifix,*

Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait sa demeure et son giste.
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste. 30
En fin c'est un exemple en ce siecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ja dit à Rome

medailles et images benistes, à l'instance de R. P. en Dieu messire Jacques Davi, evesque d'Evreux, conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé et son premier aumonier. » Les grains bénits sont seulement pour le royaume de France. »

Outre ce que dit ici l'Estoile de la risée que causèrent ces inventions, on peut voir par la *Confession de Sancy* (liv. II, ch. VII) à quel usage peu décent les protestants prétendaient qu'on employait ces grains benits qui n'étaient « que pour le royaume de France ».

28. Voir Richelet, *Dict. fr.*, 1719, v^e cordon : « On a institué une confrérie du cordon de saint François en mémoire du lien dont Jésus-Christ fut attaché. Cette confrérie s'appelle la Confrérie du Cordon de saint François et est composée de plusieurs particuliers qui ne sont pas religieux. Ces gens, pour gagner les indulgences, sont seulement obligés de dire tous les jours cinq *Pater*, cinq *Ave* et un *Gloria Patri*, et de porter le cordon que tout religieux de l'ordre peut donner, mais qui ne saurait être béni que par les seuls supérieurs de l'ordre de Saint François. » Le cordon des Récollets était blanc.

29. *Faire sa demeure* se retrouve dans Malherbe, I, 250 :

Cet absinthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.

Faire son gîte est cité par Littré au x^v siècle et encore dans Regnard. Les deux mots : *demeure* et *gîte* paraissent à peu près synonymes, sauf que le second emporte une idée de retraite (Monet : receptus).

30. *Tout penitent*. Parce que son œil est *tout penitence*, tout entier à ce pieux devoir.

31. *Tortu* : pravus (Nicot). Le mot est encore en plein usage au x^{vii} siècle, mais rarement en ce sens.

33. *Beate*. Plus tard le mot se prendra en plaisanterie, mais ici il est dans son sens propre : on attribue à Macette une sorte de sainteté. La béatification est le premier degré vers la canonisation. Le mot avait fini par se dire de personnages vivants, qui semblaient assurés de ce succès après leur mort. C'était même un titre qu'on donnait couramment aux moines : mon béat père.

— *Renommer pour*. On trouve de même dans Desportes : *accuser pour*, qui a été blâmé par Malherbe (IV, 466).

34. *Gazette*. Mot venu de Venise à la fin du x^{vi} siècle. M. Hatin l'a trouvé pour la première fois dans *La Flandre conservée* (Arras, 1600). En 1604 la *Gazette françoise* de Marcellin Allard en donne indirectement

La voyant aymer Dieu et la chair maistriser 35
 Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
 Moy mesme qui ne croy de leger aux merveilles,
 Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,
 La voyant si changee en un temps si subit
 Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit, 40
 Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
 Et disois à par moy : mal vit qui ne s'amende.

la définition : « Que doit attendre celui qui ayant vu à l'ouverture de ce livre le mot *gazette*, qui n'est autre chose que nouvelles et advis sans suyte ny ordre, selon que le temps les produit... c'est une sorte de saugrenée et pot pourri. » Le mot moderne qui semblerait le mieux traduire est : la *chronique*.

— *Rome*. Semble devoir s'entendre comme si *que* précédait ces deux mots : « La chronique a déjà dit qu'à Rome, en la voyant... on n'attend que sa mort. »

Ou bien, puisque Macette est universellement renommée, est-ce qu'on en a déjà parlé à Rome?

35. Suivant Malherbe, ces transpositions sont mauvaises (v. Brunot, *Doctr.*, 498).

37. *De leger* : à la légère. Cf. *Sat. V* : « *De leger* il n'espère ». L'expression est citée par Nicot. Elle est encore très classique (v. Littré).

38. *Reprocher* est un terme technique de droit : on reproche les témoins. Voir toute la question dans la *Bibl. du droit françois*, III, 244.

39. *Si subit*. Nous ne savons si Régnier n'abuse pas du mot *subit*. On attend ici ou bien *si subitement* ou bien *en un temps si court*. Il ne semble pas que jamais on ait dit : *un temps subit*. Régnier a dû croiser les deux expressions.

41. *Retiroit*. Le verbe est alors communément employé au sens de détourner ou bien faire sortir quelqu'un, l'esprit de quelqu'un d'une disposition, d'une habitude. Voir dans la *Ménippée* vers la fin de la harangue de d'Aubray : « Il (saint Paul) ne dit pas qu'il leur faille oster leurs biens pour leur faire peur et les faire retirer de leurs vices. » Cf. Malh., I, 300 : « Retirez votre humeur de l'infidélité. »

42. *Et disois*. Pour l'ellipse, voir plus haut, p. 4, v. 10.

— *A par moy*. C'est une orthographe alors usuelle, la bonne sans doute, car *par* suivi d'un pronom : *moi, toi, lui*, est une construction qui en vieux français se rencontre fréquemment et signifie *moi seul, toi seul*. *A* marque la manière. Beaucoup de patois ont conservé ce tour.

— Le proverbe est vieux. On le trouve à la suite du *Thresor* de Nicot et partout ailleurs.

Ja des-ja tout devot contrit et penitent,
Je fus à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand, par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille ou j'ay ma fantaisie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours

45

46. — B : *fantasie*.

47-50. — B remplace ces trois vers par les suivants :

Ceste vieille chouette, a pas lents et posez,
La parole modeste et les yeux composez,
Entra par reverence, et resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit Sainte Nitouche,
D'un *Ave Maria* luy donnant le bon-jour,
Et de propos communs, bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui j'ay la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,
Qu'aymans et bien aymez, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contans.
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, et de fil en esguille,
Se laissant emporter au flus de ses discours,
Je pensé qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, dague je me recule
Pour voir à quelle fin tendoit son préambule,
Moy, qui voyant son port si plein de sainteté,
Pour mourir d'aucun mal ne me feusse doubté,
En fin, me tapissant au recoin d'une porte

43. *Ja desja*. Redoublement commun au xvi^e siècle (v. Godefroy). Il est condamné par Malherbe, IV, 399.

Les mots ne se répètent pas. Régnier commence par éprouver des sentiments de piété, puis la contrition qui est « la douleur que sent un pénitent dans le regret qu'il est d'avoir offensé Dieu », et il se dispose à la pénitence qui consiste proprement « dans la contrition, la confession, l'absolution et la satisfaction ».

44. *Esmeu de*. Maupas (1607, p. 320-321) place tour à tour le verbe *émouvoir* parmi les verbes qui se font suivre de *de* et ceux qui se font suivre de *à*. *Esmouvoir* signifie ici simplement : *mouvoir, inciter, pousser à*.

45. La langue ne connaît pas encore l'obligation de joindre l'article à un nom qui va être déterminé.

— *Hait*. Régnier préfère cette forme à *hait*, quoique l'analogie eût déjà rendu à cette époque : *nous haïssons, vous haïssez* plus communs que *nous hayons* et *vous hayez*, et que plusieurs conjugussent toutes les personnes du verbe d'après les inchoatifs (V. Caucius, *Gram. gall.*, 1570, p. 139, et Maupas, 1607, p. 251). *Je hait* n'est pas donné par Masset (*Thr. d. l. l. fr.* de Nicot, 1606).

46. *Fille*. Le sens péjoratif existe ; v. *Sat.* XI :

Mais au reste, honneste homme et payez bien les filles.

Mais ce n'est pas celui que le mot a ici. Cf. *Sat.* III :

Suborner par discours une femme coquette...
Débaucher une fille, ..

— *Ou* : en laquelle. L'antécédent est *fille*.

— *Fantaisie*. Très employé par les poètes de la Pléiade, Montaigne,

La vieille me rendit tesmoin de ses discours.

Tapy dans un recoin et couvert d'une porte,

J'entendy son propos, qui fut de cette sorte :

50

Ma fille, Dieu vous garde et vous vueille benir !

51. — B : *veille*.

commenté par Henri Estienne, ce mot a alors, dans sa nouveauté, le sens de : *imagination, pensée, idée*. D'où des expressions comme : *il me vient en fantaisie* (Brant., *D. gal.*, 289) et *suivre en cela ses fantaisies* (114); ici le sens de *caprice amoureux* se marque déjà.

49. On sait que *couvert*, au sens de caché, est encore tout à fait classique ; cf. Corn., *Hér.*, IV, 127 :

Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte.

Of. v. 117 et 121.

50. Maupas (242) donne encore les deux désinences *is* ou *i* comme indifférentes. Malherbe se servait aussi de la forme en *y* (*couvry* : *Ivry*, Cf. éd. Lal., V, LXXXI, *Obs. gram.*), Oudin (*Gram.*) ne connaît plus que la forme en *is* et Vaugelas condamne l'autre (I, 227).

— *Son propos*. Singulier collectif.

— *Qui fut de ceste sorte*. Vaug. I, 84 : « Un historien venant de rapporter une harangue d'un général d'armée, dira : *ayant parlé de la sorte*, et s'il le va faire parler, il dira : *il commença à parler de cette sorte*... Du temps du cardinal du Perron et de M. Coeffeteau, cette remarque s'observoit exactement. »

— La mise en scène rappelle exactement l'élegie d'Ovide qui a servi de type à toutes ces saynètes (*Am.*, I, 8) :

Fors me sermoni testem dedit. Illa monebat
Talia. Me duplices oculuere fores.

51. *Garde*. Le subjonctif analogique *garde* a alors triomphé. *Gart* ne subsiste plus que dans des locutions : *Dieu gart la compagnie*, *Dieu vous gart de mal*. Mais Maupas qui les cite croit qu'elles doivent s'écrire par une apostrophe : *gard'*. C'est la même erreur que pour *grand'*. Elle prouve combien *garde* était devenu général.

Brossette a rapproché avec raison Molière (*Éc. des F.*, II, 5) :

Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir !

La salutation *Dieu vous garde* n'a rien de particulièrement hypocrite. Elle est alors si usuelle qu'elle signifie presque *bonjour*.

— Il y a une double raison ici pour que *vous* précède les deux verbes au lieu de se mettre entre eux : 1° c'est la règle quand l'infinitif est précédé des verbes *venir, pouvoir, aller, falloir, devoir, croire*, etc. (Vaug., II, 84) ; 2° c'est aussi l'usage quand il y a deux impératifs : « Que si vous subjoignez un second commandement lié au premier par une conjonction, lors le pronom peut retourner en son lieu prépositif après la conjonction,

Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir !
Qu'eussiez-vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche !
L'ayant, je n'en seroy plus pauvre ny plus riche :

et sera mieux. Ex. : *Si vous voyez mes amis, saluez les et leur dites que je me porte bien. Servez moy à mon gré ou vous en allez.* » (Maupas, 1607, p. 133.)

53. Le vers forme un souhait, c'est la traduction du latin, Ov. *Am.*, I, 8, 27 :

Tam felix esses quam formosissima vellem.

C'est pourquoi nous mettons un point d'exclamation. Ce qui a dû faire supposer qu'il s'agissait d'une hypothèse, c'est l'emploi de la forme *qu'eussiez-vous*, aujourd'hui inusitée dans les phrases optatives. Mais elle est de la langue du temps. V. Maupas, 303 : « De l'auxiliaire actif nous n'employons (que je sache) que le premier imparfait en tel sens et langage : « Qu'eusse-je aussi bien de quoy que vous. » Et le plus-que-parfait : « Qu'eusse-je eu tel advertissement de bonne heure. » Je pense bien qu'on se pourroit servir de même des autres verbes... Et parce que nous avons deux imparfaits, il faut noter que notre premier tiré du défini a une signification mixte entre présent et passé, voire semble présent comme es souhaits cy-dessus. Fussè-je aussi riche que vous, qu'eussè-je aussi bien de quoy. »

— *Chiche* est usuel au xvi^e siècle comme synonyme de *avare*. (V. H. Estienne, *Préc.*, éd. Huguet, 106.) Au xvii^e siècle, il est décrié par les puristes, en particulier par Marg. Buffet (*Obs.* 58). Richelet, sans approuver cette exclusion, le trouve « un peu burlesque » dans les phrases figurées. Il est certain qu'en parlant du ciel on eût dit plutôt *avare*.

54. *Seroy*. Maupas donne en 1607 la seule forme *serois* pour le conditionnel. C'est aussi la forme donnée par Duval (221). Soulas (1604) donne *je seroye*, mais Bernhard (1607) et Ph. Garnier (1607) donnent *je seroy*.

— *Pauvre*. Il n'y a pas eu de prononciation ni d'orthographe plus contestée au xvi^e siècle. L'ancienne orthographe par *o* est conservée par quelques-uns. Moigret y entend *ao*. Cauchie n'y entend pas *d'a*. Somme toute, sous l'influence du latin, on tend à la fin du siècle à écrire généralement *pauvre* (Tabourot et Lanoue). Du Val en 1604 (p. 72) donne néanmoins encore les deux. (V. Thurot, *Pron. fr.*, II, 430-431.)

— Pour tenir le sens exact de ce vers, il faut d'abord se reporter au latin dont il est imité (Ovide, p. c., 23) : « Non ego, te facta divite, pauper ero. » *L'ayant* est visiblement la traduction de *te facta divite*, ce qui exclut toute interprétation qui attribuerait pour sujet à *l'ayant* la vieille : *si je l'avois*. Le sens est : *si tu l'avais*. (Sur la construction, voir p. 2, v. 6.) Mais le vers n'en devient pas plus clair. Le latin lui-même est douteux. On peut entendre : « Du jour où tu serais riche, je ne serais (ou matériellement ou métaphoriquement) plus pauvre, je cesserais d'être ou de me considérer comme pauvre. » Pourquoi ? La pensée n'est pas très nette.

En ajoutant *ny plus riche*, Régnier achève d'embrouiller les vers. On ne peut plus interpréter : Je cesserais de me considérer comme pauvre ou riche », cela n'a aucun sens. Il ne reste donc que le sens banal : « Si tu l'avais, je ne serais par là ni appauvrie ni enrichie. Cela ne changerait rien à ma situation. » C'est bien plat. Il faut noter cependant que les prédé-

Car n'estant plus du monde au bien je ne pretens, 55
Ou bien si j'en desire, en l'autre je l'attens,
D'autre chose icy bas le bon Dieu je ne prie.

cesseurs faisaient tous dire à leur Macette quelque chose comme : « Une fois toi riche, je le serai aussi ». Voir Lespine :

Ma belle, je sçay bien que ta main libérale.
Ne me verroit jamais misérable auprès toy.

Régnier en ajoutant *ny plus riche*, corrige la rudesse de ce calcul. Les autres font de Macette une intéressée, lui une désintéressée.

Pour marquer plus fortement ce sens, ne peut-on supposer que le vers se coupe en deux? Régnier suit d'abord son latin. « Si tu l'avais, je ne serais plus pauvre » (entendant dans les deux sens et que la vieille en sera moralement enrichie, et surtout qu'elle sera matériellement assurée de savoir où trouver de l'argent). Puis il se souvient qu'il présente une hypocrite raffinée, bien différente de l'entremetteuse latine. Après s'être oubliée elle se reprend, ajoutant, ce qui sera expliqué dans le vers suivant : « Je n'en serai pas plus riche non plus, car... » La traduction serait donc : « Si tu l'avais, je ne serais pas plus pauvre — ni plus riche non plus — car n'étant plus du monde au bien je ne prétends. »

Cette traduction a cependant des défauts : celui de faire jouer à *en* un rôle un peu difficile, de prendre *plus* dans deux sens différents, et, surtout, celui de supposer un style un peu plus raffiné que n'est d'habitude celui de Régnier. Il y a pourtant une reprise du même genre au vers 69 : « Le grand regret que j'ay ! Non pas à Dieu ne plaise... »

55. L'ellipse de *pas* n'était plus qu'une licence poétique. Malherbe exige que *pas* soit exprimé, s'il n'y a pas dans la phrase quelque autre complément de la négation (Brun., *Doct.*, 466).

56. *Desire*. La prononciation au xvi^e siècle est en *e* et non en *é*. C'est au xviii^e siècle qu'on se décide pour *é*.

— *En l'autre*. L'ordre des mots sert à marquer ce que nous serions obligés d'exprimer par la formule : *c'est en l'autre que je l'attends*.

57. *Icy bas* est encore en concurrence avec *ça bas*, et *cy bas*. Maupas donne encore *ça bas*. L'équivoque de *sabbat* fit proscrire cette forme. « Sans pointe, ce *ça bas* veut dire appeler Robinette » (Malh., IV, 350).

— *D'autre chose... je ne prie*. « Malaisément dirois-je *je prie une chose*, mais *je vous prié d'une chose*. » (Malh., IV, 373; cf. Brun., o. c., 429). Régnier est donc d'accord avec la règle du xvii^e siècle où on dit : « Je m'en allai chez vous vous prier d'une grâce. » (Mol., *Ec. d. F.*, V, 2, 1369. Voyez Haase, *Synt. du xvii^e siècle*, 290-291).

La construction se trouve fréquemment au moyen âge. Malherbe n'admet pas cette transposition, qu'il souligne chez Desportes, quoiqu'il l'emploie lui-même. La Fontaine se sert encore de ce vieux tour :

Puis en autant de parts le cerf il dépeça.

A propos, sçavez-vous? on dit qu'on vous marie.
Je sçay bien votre cas, un homme grand, adroit,
Riche, et Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit! 60
Il vous aime si fort! Aussi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il? Vous estes si gentille,
Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide aupres de vous.

58. Le vers est imité d'Ovide, p. c. :

Scis, hera, te, mea lux, juveni placuisse beato.

Cf. le début du discours de Lespine :

Sçais-tu, mon petit cœur, disoit lors ceste lyce,
Que ton œil s'est aquis un nouveau serviteur?
Mais outre le present qu'il te fait de son cœur,
Qu'il est jeune et gaillard, qu'il a fort bonne mine,
Le favorable aspect d'une estoile benine
Esclaira sa naissance, et la bonté des cieux
Lui donna des escus...

Noter que Macette ne fait allusion qu'à un mariage possible. Le mot a son importance à un endroit du discours où il ne faut pas effaroucher.

59. *Votre cas.* Cotgrave cite cette expression, qu'il traduit par *votre affaire, ce qui vous convient. Ce sera bien votre cas.* This will fit you well, or bee for your turne.

— *Adroit* a ici son vieux sens de *bien tourné*. « En la forest fu Berte qui est gente et adroite » (*Berte*, 29, Littre). Cotgrave traduit par *handsome*, qui a les deux sens de *adroit* et *bien fait*; cf. l'Estoile, 647 : « *Estant le plus beau de mes enfans et le plus adroit.* » On forcerait peut-être en traduisant par *joli*, sens que Nicot, Oudin, Monet, etc., ignorent : c'est plutôt *dégourdi*, qui n'est pas un lourdaud. Cf. Lespine, p. 14 :

Croy qu'il est noble, beau, bien adroit, bien disant.

62. Cf. Ovide : « Et cur non placeas? Nulli tua forma secunda est. »

63. On pourrait trouver qu'il y a abus d'épithètes. C'est voulu. Ce sont des sortes de caresses dont la vieille essaie d'étourdir sa victime. Régnier ne se soucie même pas de la répétition *belle, beauté*. C'est chose commune dans son style. Voyez plus bas : « *Plus beau qu'un image... vous devriez estant belle avoir de beaux habits.* »

64. *La beauté plus grande.* Malherbe a posé la règle moderne et prescrit l'emploi de l'article. « Il faut dire : *le cœur le plus dévot*. Si la comparaison était devant le composé, il faudrait dire : *le plus dévot cœur*. Règle infaillible. » C'est la même que donne Maupas (p. 94). (Brunot, o. c., 369.)

— *Auprès de.* Vaugelas avait écrit sur ce tour très usuel au xvi^e siècle : « *Auprès pour au prix* est un vray barbarisme... Il y a des fautes si grossières, comme est celle-cy, qu'on dira que je n'avois que faire de les remarquer. » Il n'a pas publié cette observation (*Rem.*, II, 474).

Mais tout ne respond pas au traict de ce visage 65
 Plus vermeil qu'une rose et plus beau qu'un image.
 Vous devriez estant belle avoir de beaux habits,
 Esclater de satin, de perles, de rubis.
 Le grand regret que j'ay! non pas, à Dieu ne plaise,

66. — A et B : *rivage*. Voir les notes.

65. Littré cite un exemple d'Amyot : « En considérant la force de la taille dont il estoit et le traict de son visage » (*Marcel.*, 50). Nicot donne également ce singulier : « *Le traict de la personne : conformatio habitus corporis; le trait et conformation de quelque chose : figura.* »

66. *Rose*. Le mot a été tant de fois repris qu'il n'avait déjà plus au temps de Régnier aucune fraîcheur. Il est dans *Berte*, XXX (Littré) :

Vermeille ert comme rose, blanche com fleur de lis.

— J'adopte la correction évidente, proposée par M. Dezeimeris : paléographiquement très simple, elle fait un sens excellent, tandis que la leçon de toutes les éditions, *qu'un rivage*, n'en a aucun. La comparaison est ailleurs, par exemple dans Mellin de Saint-Gelais :

Ne cherchez rien en autre image
 De plus beau qu'en votre visage.

On la retrouverait bien souvent.

M. Dezeimeris propose d'écrire *un'*; il croit que l'apostrophe a pu contribuer à faire lire *r* pour *i*. Je préfère, quoique Régnier semble employer ailleurs *image* au féminin (XI, 338), donner à ce mot le genre qu'il a si souvent au xvi^e siècle.

67. *Devriez* compte ici pour deux syllabes seulement. C'est au xvii^e siècle que la diérèse se produit. Elle ne devient de règle que dans la deuxième moitié. A l'époque où nous sommes, *l'e* se prononce déjà ouvert comme de nos jours.

68. *Esclater* se dit très bien alors dans ce sens. Monet : « Les armes du combatant éclatent de toutes parts : coruscant, fulgent. » Cf. Corn., *Pomp.*, II, 4 :

Quoi! pour voir sur sa tête éclater ma couronne.

Ce qui est particulier, c'est de donner au verbe pour sujet un nom de personne. Toutefois le voisinage de *beaux habits* rend la hardiesse moins sensible.

— Les mots n'ont pas la banalité que la diffusion du luxe leur a donnée. Il ne faut pas oublier que le luxe était encore réglementé par des ordonnances. Un édit préparé en 1609 par Henri IV avait fait grand bruit. Dans le discours de Lespine (p. 22), l'entremetteuse fait aussi briller aux yeux de la jeune femme :

Bagues, perles, rubis, joyaux d'orfèverie,
 Coiffes, gands, et collets, dentelles, broderie.

Que j'en ay' de vous voir belle et bien à vostre aise : 70
 Mais pour moy je voudroy que vous eussiez au moins
 Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins,

70. Cette orthographe de *ay'* est une licence poétique, du genre de celles qu'autorisait Ronsard et que l'usage du xvi^e siècle avait adoptées. Malherbe rétablit l'*e* dans son exemplaire de Desportes (Brunot, *o. c.*, 518). Deimier est encore plus explicite. Il demande qu'on cesse de supprimer l'*e* muet par apocope : *Thésé'*, et qu'on cesse aussi de le compter pour une syllabe : je m'escrie, je plains. Le vers, suivant lui, n'est « gentil » que s'il est composé « à ce règlement » qui est notre règle moderne d'élision : « Je m'escrie après vous et vous prie en mon âme. » (V. Thurot, *Pron. fr.*, I, 177.)

— *A vostre aise* n'a pas le sens que nous lui donnons, qui possède des ressources suffisantes. Sinon on ne comprendrait pas le souhait qui suit ; *aise* signifie *joie, bonheur*. Dans une foule de cas au xvi^e et au xvi^e siècle il est même synonyme de volupté : « *Ces deux bains de délices et d'aise* » (Brant., *D. gal.*, 87, cf. 435). L'*aise* auquel il est fait allusion, c'est donc le contentement d'amour dont Régnier a parlé plus haut. Cf : « *Il n'avoit point resenty plus de contentement... aux premiers jours de cest aise.* » (*Heures perd. d'un cav. fr.*, éd. Liseux, 45.) Cf. encore Noel du Fail, *Cont. d'Eut.*, I, 238.

Cotgrave traduit : *commoditie, delight, pleasure, full content*. Nicot : *voluptas*. Le dictionnaire de Monet donne l'expression à son *aise* avec le sens général : *frui rebus commodis, uti rebus secundis*.

Aise est alors généralement masculin.

72. Le vers est très vague. On peut interpréter à la rigueur : « *Assez pour suffire, pour fournir aux soins de votre personne.* » Mais alors l'expression *en amour* devient superflue, à moins qu'on ne la justifie en la rapportant aux vers 91 et 92. La vieille estimant que si l'on est habillée avec soin, c'est toujours pour aider à l'action des doux yeux, et non pour l'être tout simplement. *Vos*, employé objectivement, ne serait pas un obstacle. Les possessifs sont souvent au xvi^e siècle, et encore dans Malherbe l'équivalent de *de plus un personnel* (v. Brunot, *o. c.*, 392).

On peut traduire aussi : « *Que dans vos amours vous trouviez assez pour vous dédommager de vos soins,* » le dernier mot étant pris dans le sens que lui donnent si fréquemment les romans du début du siècle. *Satisfaire* a alors le sens de *payer*. C'est même son sens ordinaire. V. Nicot, qui cite *satisfaire à l'acheteur : emptori damnum prestare; satisfaire à la peine : expendere scelus. Comment satisfieras-tu à cela : Quomodo hæc lues?* Cf. *Cab. Sat.*, 162.

Et puis après la satisfît
 D'un bel escu d'or tout contant.

On peut même supposer que le texte n'est pas plus clair, parce que le moment n'est pas venu de parler brutalement de paiement. Il ne s'agit encore que de la dédommager, de la récompenser, de répondre à sa tendresse.

Comparer le passage de Lespine (p. 9) :

Penses-tu le regret et l'ennuy que je sens
 De voir que ta beauté, qui peut charmer les sens,
 Amolir le glaçon des âmes plus rebelles,
 Manque de l'ornement que méritent les belles?

Que cecy fust de soye et non pas d'estamine.
Ma foy! les beaux habits servent bien à la mine.
On a beau s'agencer et faire les doux yeux, 75
Quand on est bien paré on en est tousjours mieux.
Mais sans avoir du bien, que sert la renommee?
C'est une vanité confusement semee
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,

75. — B : *s'ageancer*.

73. L'étamine est restée longtemps un type d'étoffe grossière. (Voyez les exemples de Gresset et Chateaubriand dans Littré.)

75. *S'agencer* veut dire à cette époque *s'habiller*, *se parer*. Il se dit par conséquent aussi bien de quelqu'un qui ajoute des ornements, que de quelqu'un qui cherche simplement à ajuster coquettement sa beauté naturelle. Régnier a employé le mot dans la *Sat.* IX avec le premier sens, comparant dédaigneusement les poètes qui cherchent la parure à des vieilles qui mettent des rubans. Ici par l'opposition avec *parée*, *s'agencer* est vraisemblablement dans le second sens. Cf. d'Urfé, *Astr.*, 1614, II, 734 : « Elle avoit un miroir, duquel... elle avoit accoustumé de se servir pour *agencer* son visage. » et *Cab. Sat.*, 146. Pour des exemples du premier sens voir aussi l'*Astrée*, I, 22 B : « Le jardin, *agencé* de toutes les raretez », II, 770 : « Maison... *agencée* de plusieurs singularitez. »

76. Ne faut-il pas lire *parée*?

77. Sans prétendre démontrer que la morale de Macette : « foin de l'honneur pourvu que la richesse y supplée » était alors courante, il importe cependant de marquer qu'on voit des écrivains la prendre sérieusement à leur compte. Il faut lire dans les *Dames galantes* de Brantôme (p. 417 et suiv.) l'algarade adressée à Zénobie, qui ne sut pas, une fois vaincue, se faire entretenir par l'empereur ou « ouvrir et dresser par sa permission boutique d'amour... afin de s'enrichir et accumuler force biens et bons moyens au travail de son corps et branlement de son lit ». L'auteur argumente même : « N'eut-il pas mieux valu pour elle de traicter cette vie en bombances, magnificences, chevances et honneurs, que de tomber en la nécessité et extrémité qu'elle tomba... car enfin c'est un grand mal que la pauvreté, et qui la peut éviter, en quelque forme qu'on se puisse transmuier, fait bien, ce disoit quelqu'un que je sçay. » L'histoire de la fortune de Flora hantait les cerveaux.

78. C'est une chose vaine, sans réalité, qui se répand sans distinction, pêle-mêle, par conséquent sans souci de vérité et d'exactitude, dans l'esprit des hommes. Dès lors pourquoi s'attacher à la régler?

79. C'est un mal qui ne gît qu'en l'opinion, qui n'a point d'existence réelle, mais dont toute l'importance est dans l'idée qu'on s'en fait, imaginaire. Il faut sous-entendre une idée intermédiaire : quand la réputation est mauvaise.

L'expression est dans d'Ouville, *Contes*, 1644, éd. Jouaust, II, 196 :

Un faux germe avorté dans nostre affection. 80
Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les Dames
Ne sont que des appas pour les debiles ames

« S'il n'y avoit que le vain honneur du monde, je ne me soucierois pas beaucoup; car, entre vous et moy, je tiens que ce n'est qu'un mal d'opinion, en laquelle nous sommes plus blessez qu'en l'effet mesme. » Cf. Mol., *Amph.*, I, 4 :

Ma foi! veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots.

80. On notera *dans* qui n'est pas encore très commun. Ici Macette revient à la considération de la renommée en général, surtout de la bonne. Et elle explique par une image le cas qu'on doit en faire. Nos affections, ce sont nos sentiments de désir pour certaines choses et de répulsion pour d'autres : « L'affection de l'appétit concupiscible nous a été imprimé en l'âme, pour le pourchas des choses utiles à notre entretien, et l'affection irascible, pour le rebut et anvoi des choses nuisibles. » (Monet). La renommée n'est dans ces affections, ici dans nos desirs, que ce qu'est dans le ventre de la mère un faux germe avorté, c'est une espérance que nous couvons et qui avorte.

Faux germe est un terme technique, qu'on retrouve dans les lexiques : *Un faux germe de femme* : Mola (Nicot). *Faux germe de femme, mole, matière superflue dans le ventre de la femme qui la fait paroître anceinte ne l'étant pas* : Mola (Monet). En se reportant au *Traité de la génération* de Paré, ch. xxxvii et xl, on voit qu'à proprement parler les techniciens distinguaient la *mole* ou *mauvais germe* et le *faux germe*, résultat d'une fausse couche. En cas de faux germe il y a effluxion et non avortement, comme on peut le voir dans Paré. Ce dernier mot ne s'applique qu'aux cas « où l'enfant est jà tout formé et a reçu vie ».

Macette ne parle donc pas en spécialiste. En outre, les mots sont trop répandus alors pour qu'on puisse penser que Régnier a voulu, dans les images qu'il lui prête, faire passer quelque chose de son caractère.

Ces trois vers se comprennent, en somme, de la manière suivante : La renommée! c'est une chose vaine, qui se répand à tort et à travers dans les esprits; la mauvaise n'a d'importance que celle que notre imagination lui donne; la bonne est une chimère que notre attachement couve, comme la mère porte un avorton.

81. *Contes d'honneur*, comme on dit *contes d'amour*, où l'honneur fait le fond de l'histoire. Cf. Malh., I, 29 :

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères.

et le *Cab. Sat.*, 80 : *Des contes vains de vostre honneur*.

— *Dames* n'est déjà plus qu'un titre banal; mais *repaistre* a un sens très fort. Il signifie non seulement qu'on en régale les dames, mais implique que c'est là viande creuse. Cotgrave donne : *Repaître de bayes*: to feed with trifles, to entertain with fibs. Mol., *Dép.*, I, 4 : « J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissait ». — Régnier emploie ailleurs la même expression : « Ce sont contes frivoles dont se repaist le peuple » (*Élégie zélotipique*).

82. *Appas* est encore le pluriel normal de *appast*, suivant la règle *sts = z* : *ostis* : *oz*; *s* remplace ensuite *z*. Cependant l'orthographe s'embrouille

Qui sans choïs de raison ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux saintet que l'on ne chomme plus.
Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse, 85
Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse,

84. — B : *sinon qu'un peu d'excuse.*

à cette époque. On voit naître un nouveau pluriel *appasts*. Au ^{xvii}^e siècle les deux formes donneront deux mots distincts.

— *Debile*. Malherbe a essayé de régler les emplois respectifs de *faible* et *débile* (Brunot, *o. c.*, 314). Régnier en fait comme le ^{xvi}^e siècle deux mots à peu près synonymes : *O debile raison, où est ores ta bride?* (*Sat.* XX). *Contre ce double effort debile est ma vertu* (*Dial.*).

Suivant Deimier (*Acad. de l'art poét.* 1610, p. 155), les adjectifs de plus d'une syllabe peuvent encore librement se déplacer.

83. Hendyadine fréquente au ^{xvi}^e siècle. Le sens est clair : qui sont incapables de choisir par raison, ayant l'esprit impuissant, étant hors d'état par suite de se déterminer contre un préjugé.

Régnier aime beaucoup ce mot *perclus* : « *Et croyez à frapper que je n'étois perclus* » (*Sat.* XI) ; « *Aussi perclus d'esprit comme Pierre Dupuis* » (VI) ; Boileau a repris l'expression : *cerveau perclus* (*Sat.* IV).

84. Le mot *chomme* qui vit encore, est reçu en ce sens pendant toute la période classique. Il avait eu, à un moment, l'approbation de Vaugelas (*Rem. posth.*, II, 436). La prononciation est alors *choume*, ce qui est indiqué par les deux *mm*. (Thurot, *Pr. fr.*, II, 520.)

— Ce vers resserre très heureusement une pensée déjà exprimée dans la *Sat.* III, 147-148 :

L'honneur estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.

Le vers de Régnier fit fortune dès le ^{xvii}^e siècle. En 1646, du Laurens (*Satyres*) le cite en le retournant :

L'honneur est un vieux saintet qu'on chomme tous les jours.

85. Sinon qu'il sert un peu d'excuse, c'est-à-dire de moyen de s'excuser, de décliner des demandes pressantes.

86. C'est un moyen à l'aide duquel ceux qu'on remet sont entretenus dans leur dévotion et se laissent sottement faire. L'originalité de l'expression est dans la réunion de l'adjectif *sot* au mot *entretien*. Cf. *Cab. Sat.*, 558 : *facheux entretien*. Il ne semble pas qu'on puisse donner à *entretien* le sens moderne de conversation. Il ne l'a guère à cette époque que lorsqu'il est question de conversations courtoises, affectueuses, gracieuses (v. Nicot, Cotgrave et Régnier, *Plainte.*) Cf. Brant., *Dam. gal.*, 353 : *les belles conversations et entretiens des honnêtes gens*. On ne pourrait guère y joindre le mot *sot*. En outre la suite des idées s'accommode mal de ce sens. Il y a deux espèces de soupirants : ceux qu'on écarte, ceux qu'on berne et qu'on veut conserver. Ces derniers, il s'agit de les *entre-*

Ou d'honneste refus, quand on ne veut aymer.
Il est bon en discours pour se faire estimer :
Mais au fonds c'est abus, sans excepter personne :
La sage le sçait vendre ou la sotte le donne.
Ma fille, c'est par là qu'il vous en faut avoir ;
Nos biens comme nos maux sont en nostre pouvoir.
Fille qui sçait son monde a saison oportune.

90

93. — B supprime les vers 93 à 106.

tenir, les autres, de les congédier. De là les deux mots qui s'opposent : *entretien* et *refus*.

— *Ceux-là qui, cela qui* sont condamnés par Malherbe, Maupas, etc., lorsqu'il ne s'agit que d'employer un simple déterminatif. (Brunot, o. c., 394.)

— *Amuser*. C'est le vieux sens de *retarder*, *remettre*, *lanterner* : « *Cyrus amusa une armée plusieurs jours à se venger de...* » (Mont. I, 22. Littré). « *Je l'amuseray cependant : interea illum mora frustrabor* » (Nicot). « *Ne vous amusez à ce qu'elle est venue au cinquième mois de votre mariage.* » (*Heures perdues d'un cav. fr.* éd. Liseux, 45.)

87. *Honneste*. Le refus est poli envers celui à qui on refuse, honorable pour celle qui refuse. Cf. Nervèze, *Les Am. de Flandre*, 1602, p. 18 : « Marizée... rendit inutiles les attaques, renvoyant par un honneste refus une demande injuste. »

89. L'orthographe de *fonds* est alors indifférent e. On l'écrit le plus souvent avec une s. La distinction date de Vaugelas (II, 35).

— *C'est abus : frustratio est* (Nicot.)

— *Sans excepter personne*, quel que soit le cas.

90. *Ou* signifie *au lieu que*. Le mot est très fréquent en ce sens au xvi^e siècle, et chez Régnier, X, 8-10 :

Souvent le plus mattois ne passe que pour dupe,
Ou par le jugement il faut perdre son temps
A choisir dans les mœurs ce milieu que j'entens.

Cf. un exemple particulièrement intéressant *Sat.* IX, 83.

Lenglet-Dufresnoy avait proposé bien inutilement de lire : *se sçait* vendre. *Le* représente *honneur*, qui est le sujet de tout le passage.

91. *En* veut dire : du bien. *En avoir* est une expression toute faite qui signifie : *avoir de l'argent*. Elle est notée par Oudin (*Cur. franç.*).

93. *Sçavoir son monde* signifie à peu près ce qu'il signifie aujourd'hui. Toutefois il ne faudrait pas trop y voir la nuance : *qui a de la politesse, du savoir-vivre*. Le sens est plus général : *filles qui a de l'entregent, qui n'est point empruntée*. Au xvii^e siècle, avec le développement de l'esprit de politesse, l'expression prend de plus en plus le sens de : *qui sait les belles manières*. (Voir de très nombreux exemples dans Livet, *Dict. de Molière*).

— *A saison oportune* : une jeune fille, qui n'est point empruntée, à un temps propice pour faire sa fortune, elle a sa jeunesse dont elle doit savoir

Chacun est artisan de sa bonne fortune.
Le mal-heur, par conduite au bon-heur cedera. 95
Aydez-vous seulement et Dieu vous aydera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en sequestre,
Ont-elles aux atours eschangé le limestre
Et dans les plus hauts rangs eslevé leurs maris!

profiter. Saison, équivalent de temps, est tout à fait commun au xvii^e siècle. Monet donne des phrases comme celles-ci : « *La nuit est la saison du repos. La nature nous a distribué les saisons à faire chaque chose.* »

94. Artisan. Cf. *Sat.* XIV :

Nous sommes du bonheur de nous-mesme artisan.

95. *Par conduite.* C'est la prudence, le savoir faire. Cf. Rotrou, *Venc.*, IV, 6 :

Menagea nostre vie avec tant de conduite.

— *Cédera : céder la place, faire place à :* to give place (Cotgr.).

96. Le proverbe est déjà vieux et banal.

97. *En séquestre.* Il faut traduire sans doute à l'écart. Le verbe *séquestrer* a dès lors communément ce sens. Littré en rapporte des exemples de Montaigne et de Paré : « *Et sçauront ceux qui seront pestiférés et les feront séquestrer* » (Paré, XXIV, 11). On peut y ajouter cette phrase de Montfleury (*Coméd. poét.*, II, 5) :

Ce quartier est fort beau, quoiqu'un peu séquestré.

Mais on ne trouve qu'un seul exemple de l'expression *en sequestre* : à part, de côté. Il est dans Richer (*Ov. bouff.*, 1662, p. 231) :

Ce troupeau donc qu'il fripona

Fut mis dans un bois en sequestre.

Godefroy cite en v. fr. un exemple de *à sequestre* dans le même sens.

98. *Échanger à.* Syntaxe alors usuelle. (Cf. *changer.*) « *Cyrus luy demanda s'il le voudroit échanger à un royaume.* » (Mont., I, 217, Littré).

— *Atours*, a un sens général, qui est très usuel, et se dit de ce qui pare toute la personne : *la toilette*. Mais il a aussi un sens spécial : *mitra matronalis*, « chaperon de femme, soit de veloux ou de drap » (Nicot). Cotgrave donne la même définition : *a french hood*. Lequel des deux faut-il choisir ? *Limestre* désigne spécialement une sorte d'étoffe dont on faisait des chaperons. C'était une serge croisée, une espèce de drap. L'origine du mot est incertaine (cf. *Dict. gén.*, Ménage, et la petite dissertation de Viollet-le-Duc, dans son éd. de Régnier, sur ce passage), mais le sens paraît très établi. Il s'agit de changer du drap pour du velours. D'où sans doute la substitution dans les éditions postérieures de *velours à atours*. On peut objecter contre ce sens spécial qu'on ne voit pas pourquoi Macette parlerait spécialement du chaperon. Mais qu'on se la figure proposant de nos jours à une paysanne de changer son bonnet pour un chapeau.

99. Nous avons déjà remarqué *dans*. Il est alors régulier de construire *eslever avec en ou dans* : « *Il eust esté eslevé en plus grandes dignitez et*

Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris; 100
Et la vefve, aussi bien comme la mariee,
Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point prie.
Toutes au fait d'amour se chaussent en un point,

estats, n'eust esté que... Processisset honoribus longius » (Nicot). Corneille s'était permis d'écrire de même (*Cid*, 152) :

Et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'estoit dû qu'à moi.

L'Académie déclare que « cela n'est pas français » (*Sent. s. le Cid*, sc. 4).

101. Cf. *Cab. Sat.*, 164 : *vefve*. Vaugelas prescrit de renoncer à cette orthographe et d'écrire *veuve* ou *veufve*, tout en constatant que *vefve* se dit en plusieurs provinces (II, 134). *Vefve* est en tous cas étranger à la prononciation française, où *f* ne s'est jamais prononcée devant *v*. C'est un simple signe graphique, ceux qui le justifient comme Estienne, disent qu'il sert à marquer que *u* est consonne. (Thurot, *Pron. fr.*, II, 365.)

— *Aussi bien comme* est encore courant alors. Cf. l'Estoile, *Journ.*, 21 juin 1609 : *Vostre ancien bouffon et serviteur aussi bien comme lui*.

Il est cependant à remarquer que plus loin, v. 224, Régner dit : *aussi bien que*.

— *La mariée*. Suivant l'analogie de *la veuve* : la femme mariée. Très courant à l'époque. Cf. Brant., *Dam. gal.*, 155.

102. *Celle*. Le relatif ne pourra bientôt plus être séparé ainsi du pronom déterminatif antécédent. Mais de même que *celui-ci*, *celui-là* peuvent encore être rapprochés de *qui*, de même *celui* peut en être éloigné. Cf. Marot, III, 36 : « *Celuy n'escrit aucune chose duquel l'ouvrage on ne lit point*. » et Régner, *Sat.* VI, 199. Malherbe en offre encore de nombreux exemples (II, 6, etc.). Au XVII^e siècle la construction va se perdant.

— *Sans plus* : et aucune autre. L'expression se trouve encore souvent au XVII^e siècle : *Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour* (La Font., *Fab.*, III, 18).

— *Castæ est quam nemo rogavit* (Ovide, p. c., 43). *En être priée*, c'est être priée de « la chose ». Le vers latin se citait fréquemment, cf. Brant., *Dam. gal.* 161 : *Comme dit le poète, casta quam nemo rogavit, c'est-à-dire chaste qui n'a jamais été priée*. Il faut rapprocher un passage de Boccace, 3^e journ., 9^e nouv. : « Quand est de la honte et perte de leur honneur, cela ne consiste sinon aux choses qui sont sceues : pourquoy ne fay aucun doute que quand elles le peuvent faire secrettement elles le font, ou bien que si elles s'en abstiennent, c'est sottise, et tien cecy pour tout certain que celle seule est chaste, laquelle n'a jamais esté priée de personne. » (Trad. Ant. le Maçon.)

103. *Au fait d'amour*. Cf. *Cab. Sat.*, 334. Les éditions de 1642, 1652. 1665, 1667 corrigent : *en fait*. Le sens est le même, *en* et *au* s'échangent si facilement qu'on trouve *en fait* là où on attend *au fait* : « *Ce qui touchoit de près en fait du royaume*. » (Brant., *Dam. gal.*, 434.)

— Oudin, *Cur. fr.* : *se chausser à même point* : être égal. *Je ne chausse pas à son point* : je ne suis pas de même humeur, volonté, nature.

Et Jeanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple et la discrete, 105
Elle n'est pas plus chaste, ains elle est plus secrete.

104. Presque toutes les éditions modernes donnent une virgule après *que tu vois*. Le sens de cette proposition devient alors assez difficile à préciser. Il est plus probable qu'il faut lire : « Et Jeanne, que tu vois dont on ne parle point, c'est-à-dire : « *Et Jeanne, dont tu vois qu'on ne parle pas.* » Ces constructions sont très populaires. Elles ont été longtemps de la langue écrite. C'est Vaugelas qui a condamné la phrase : les ennemis qu'il sçavoit qui avoient passé la rivière (I, 187). Ce qui rend celle-ci curieuse, c'est que le second terme est un relatif adverbial : cf. Ruteb. II, 484 : « *l'avoir departirent A ceux qu'il sorent... ou il mieulz emploiez seroit.* » (Sur ces phrases voyez Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 105.)

— Sans insister trop sur la différence entre *pas* et *point*, qui, au dire de Balzac a occupé Malherbe jusqu'à sa mort, il faut tout de même noter, que *point* nie beaucoup plus fortement que *pas*. (V. Brunot, *Doctr.*, 467. Cf. Maupas, éd. 1607, 355, et Vaug., II, 126.) Le sens est : dont personne ne parle jamais.

105. Comme l'a signalé M. Vianey, toute cette exhortation est empruntée à Desportes, *Elégies*, II, 3. (Ed. Michiels, 1838, p. 295-296.)

Je ne refuse point qu'en si belle jeunesse
De mille et mille amants vous soyez la maistresse :
Mais je crève de rage...
Quand en despit de moy vous faites que je sçache
Le mal qui n'est point mal lorsque bien on le cache...
Pour Dieu ! prenez y garde et devenez discrete :
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrette.
Faites les mesmes tours et plus si vous pouvez.
Joignez d'autres amans à ceux que vous avez,
Et donnez, non ingrate, à tous la récompanse.
Mais qu'est-il de besoin qu'on en ait connoissance ?
Prenez en le plaisir, fuyez en le renom :
Celle ne peche point qui peut dire que non.

— Le sens de *simple* est *naïf*. *Discret* a plusieurs sens à cette époque, il signifie d'abord *habile*, qui a du discernement ; il signifie aussi *modéré* ; ici il semble qu'on peut le traduire par *réservé*. Voyez plus loin : « *Et cache ses amours sous sa discretion.* » Cf. *Sat.* VIII, 17. Dans Brantôme, le mot revient à chaque instant. (*Dam. gal.*, 121 et surtout 92-93 où il est commenté par des exemples : « *J'ai cogneu une dame belle et honneste, laquelle, le jour qu'un grand seigneur son serviteur mourut, elle parut en la chambre de la reyne avec un visaige aussi gay et aussy riant que le jour paravant. D'aucuns l'en estimoient de cette discrétion.* » C'est ainsi souvent l'art de se taire et de se dissimuler.)

106. Cf. *Cab. sat.*, 75, 241, 243. « *Ains* est un vieil mot qui ne vaut rien », dit Malherbe. Vingt ans après, il était abandonné. (V. Brunot, *o. c.*, 254.) La Bruyère l'a regretté. Il est vrai que, comme le montre l'exemple de Régnier, ce n'était pas un simple synonyme de *mais*, il avait l'avantage de jouer avec d'autres rôles celui, vacant depuis, de l'allemand *sondern*, dans une antithèse.

— *Secret* : qui sait se cacher, se taire. Ce sens est classique : « *Ces*

Elle a plus de respect, non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discretion.
Moy mesme, croiriez-vous, pour estre plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fust desja mangée? 110
Non ma foy, je me sents et dedans et dehors,
Et mon bas peut encor user deux ou trois corps.
Mais chasque âge a son temps, selon le drap la robe,
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le desrobe,
Estant jeune j'ay sceu bien user des plaisirs, 115

deux capitaines... n'étaient pas assez secrets dans leurs entreprises. (Fén., Tél., XVI, 1.2.) Cf. Brant., *Dam. gal.*, 493 : « *Discret en propos et secret en ce qu'il faisoit.* » A cette époque le *c* se prononce encore comme un *g* : *segret*. D'après les témoignages des grammairiens, à partir de 1620, cette prononciation n'est plus générale, mais elle se conserve longtemps, malgré l'autorité de Vaugelas, qui décide contre elle. (Thurot, II, 204.)

109. Le conditionnel s'emploierait encore dans le même sens : *Vous imagineriez-vous? Est-ce que vous vous figureriez par hasard? Vous auriez bien tort.*

110. Le *comme on dit*, s'il n'est pas une cheville, semble faire allusion à une expression presque proverbiale. Il est étrange alors que les dictionnaires ne l'aient pas recueillie. On ne voit pas du reste ce qu'elle aurait de spécial. Les mots sont français : *manger sa part*, le sens est clair, la figure on ne peut plus simple. Il ne faut probablement pas attacher grande valeur à *comme on dit*.

111. *Se sentir*, se dit des jeunes gens qui commencent à ressentir les atteintes de la puberté : « *Dans les premiers temps que le comte de Toulouse commença à être hors de page et à se sentir, elle (M^{me} d'O) lui plut fort par ses facilités.* » (St-Sim., 59, 202, Litttré.) Macette a conservé sa jeunesse. *Et dedans et dehors* veut dire *de partout*.

112. Oudin : « le bas d'une femme ; la nature. » Cf. *Cab. Sat.*, 133, 145.

113. Cf. *Sat.* V : « Chasque age a ses façons... » et plus loin : « Chasque age a ses humeurs ».

— *Selon le drap...* On ne trouve pas cette expression dans les Recueils de proverbes. Mais le sens en est clair, on fait suivant l'étoffe dont on dispose. Un adage du même ordre se retrouve dans la *Sat.* VI : « *Selon le corps on doit tailler la robe.* »

114. *Un temps* se dit encore au xviii^e siècle. Cf. Mol., *Mis.*, I, 2 :

L'espoir, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui.

115. *Bien* auprès de *user des plaisirs* n'a nullement le sens moral que nous lui donnerions aujourd'hui. Il renforce l'idée exprimée par le verbe. Le sens est donc *user sans réserve ni gêne aucune, en bien jouir*. On pour-

Ores j'ay d'autres soins en semblables desirs,
Je veux passer mon temps et couvrir le mystere.
On trouve bien la cour dedans un monastere
Et apres maint essay en fin j'ay reconnu

rait aussi le rapporter à *j'ay sceu*. L'adverbe *bien* a encore souvent cette fonction. Il l'avait bien plus souvent encore au xvi^e siècle, même auprès du verbe *vouloir*.

116. *Ores*. Cf. X, 234 :

Or il vous prend Macrobe et lui donne le foit.

« *Or* pour maintenant ne se dit point. Ce mot est la cheville ordinaire des vieux poètes français; surtout du Bellay s'en est fort escrimé », dit Malherbe. Et il l'a barré plus de cinquante fois dans son *Desportes*. Après quelque temps, l'exclusion du vieil adverbe devint définitive. (Brunot, *o. c.*, 268-69.)

— *Soins* signifie ici *soucis*. Cf. Malh., III, 92 : « Je n'en perdrai jamais une (une commodité) de vous témoigner le soin que j'ai que vous me continuiez votre amitié. » Ce sens est commun aussi au xvii^e siècle.

117. *Passer son temps* ne doit pas probablement être entendu au sens vague de *se distraire, se couler la vie douce*, quoique l'expression ait souvent ce sens alors. (Brant., *Dam. gal.*, 333.) Oudin nous avertit : « *passer son temps* se dit d'une femme, i. e. se prostituer (*Cur. fr.*) ». Ce sens se trouve dans le *Cab. Sat.*, 308 et dans Brant., *Dam. gal.*, 151 : parlant de Lesbiennes il dit : « *Car telles deux dames ont bien eu tousjours cette réputation de faire et continuer l'amour de cette façon et de passer ainsi leur temps.* » C'est peut-être un peu trop précis pour notre passage. Cotgrave traduit plus vaguement : « To passe his dayes in all fulnesse of sensuall contentments; to take his full ease, to studie, or follow nothing but his delights. »

— Voilà l'autre souci de Macette « dans de semblables desirs », se satisfaire et cacher « la chose ». Le mot *mystère* est resté dans le style galant. La Fontaine l'emploie plusieurs fois de la même manière; *Daphn.*, II, 1 :

Il faut peu pour changer ces âmes si sévères.
L'exemple à ce doux nœud les amène toujours.
Des bergers chantant leurs amours...
Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères,
Apprivoisent les cœurs qui, devenus plus doux,
S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux,
Des mots on en vient au mystère.

118. *Bien* renforce le verbe, comme il a été expliqué plus haut. Il est probable que le sens de ce vers obscur est que dans un monastère on trouve parfaitement tout ce qu'offre la cour, considérée comme centre des intrigues amoureuses. Cette manière de la considérer s'explique par des témoignages comme celui-ci : « A la cour, on ne parle que de duels, puteries et maquerélages... » Nous sommes obligés de renoncer à citer la suite. (*L'Est.*, *Journ.*, 31 août 1608.)

Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu. 120
Puis outre le saint vœu qui sert de couverture,
Ils sont trop obligés au secret de nature,
Et savent plus discrets apporter en ayant
Avecque moins d'esclat plus de contentement.
C'est pourquoy desguisant les bouillons de mon ame, 125

120. Malherbe condamne cette transposition de l'attribut. (Brunot, o. c., 499.)

121. Cf. Nervèze, *Les hasards amoureux de Palmélie...*, p. 130 : « La mémoire de son destiné époux qui ne sert que de couverture à son affliction. »

122. Outre que le vœu de chasteté écarte les suppositions, les moines sont, par nature (ou, avec plus de précision ici : par état), liés au secret.

De nature, comme *par nature* est une locution toute faite qui signifie *naturellement* et doit se rapporter à toute la phrase, non au mot *secret*.

124. Cf. Molière, *Tartufe*, III, 3 :

Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles.
De leur progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrette, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toujours on est sûr du secret :
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

— *Avecque* sans *s* est encore admis par Vaugelas, qui en règle longuement l'usage (I, 425).

— *Moins d'esclat*, moins de bruit. Cf. Malh., I, 70 :

Les funestes éclats des plus grandes tempêtes.

Comparez les expressions : *faire éclat*, *faire un éclat* i. e. *du bruit*, *du scandale*.

125. *C'est pourquoy* semble une formule un peu bien logique pour introduire cette phrase. Il est bien vrai que Macette vient de donner les raisons de ses préférences pour les monastères. Mais sa conclusion n'est pas assez précise pour être liée aussi fortement à ce qui précède.

On peut se demander aussi si *desguiser les bouillons d'une âme* serait une image acceptable. Mais il est probable qu'il n'y avait plus là aucune image sensible, le mot *déguiser* étant alors usuel dans le sens tout à fait abstrait de *cacher*, *dissimuler*.

Quant à *bouillons*, il était aussi noble qu'aujourd'hui *bouillonnements* : Cf. Rons., 256, L : « *Ne souffre de mon sang le bouillon refroidir*, » et encore Boil., *Sat.* VII : « *Modère ces bouillons de ta mélancolie*. »

D'un long habit de cendre envelopant ma flamme,
 Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
 Le péché que l'on cache est demi pardonné,
 La faute seulement ne gist en la deffence,
 Le scandale et l'opprobre est cause de l'offence, 130

126. M. Lenient avait compris que Macette était vêtue d'une longue robe couleur de cendre. Rien dans ce vers n'autorise cette interprétation. Dans tout le passage il s'agit de choses abstraites. L'extérieur de Macette n'apparaît nulle part. Il y a ici vraisemblablement une simple image empruntée au style ecclésiastique, et analogue à celle du vers précédent. Macette déguise les bouillons de son âme, elle couvre de même sa flamme sous la cendre, symbole de la pénitence. Cf. Brant., *Dam. gal.*, 92 : « *Et de telles amours il en faut couvrir si bien les feux par telles cendres de discrétion.* » Toute la hardiesse consiste à dire qu'elle l'en revêt, qu'elle l'en drape, comme on dirait aujourd'hui.

L'embarras vient de ce que Macette, au lieu de parler de son âme, parle toujours de ce qui s'y passe. Au lieu de dire qu'elle la déguise, elle en déguise les bouillons, au lieu qu'elle l'enveloppe, elle en enveloppe la flamme, au lieu qu'elle la cache, elle en cache le dessein.

L'Estoile à propos de la mort d'Henri IV, parle de même de la société Judéique, « *de laquelle le long manteau de dévotion n'est qu'une couverture de sédition.* » (Ed. Mich. et Pouj., p. 579.)

127. Je cache des visées tout entières dirigées vers le plaisir. *Adonné* est alors plus usuel qu'aujourd'hui dans le sens de *deditus*.

128. M. Vianey rapproche ce vers d'un proverbe italien : « *Peccato celato e mezzo perdonato* » qui se trouve dans le *Recueil de Florio* (1597), très répandu en France à cette époque. Mais ce même proverbe était courant en France au x^v^e siècle : « *Péché celé est demy pardonné.* » (Cf. Leroux de Lincy, *Prov. fr.*, I, 39.)

129. Le sens de ce vers très mal écrit paraît être : « La faute ne consiste pas seulement à faire une chose défendue, elle n'est pas par cela seul qu'il existe une défense que vous enfreignez ; il n'y a pas faute pour la seule raison qu'il y a défense. »

Il est possible que ce soit une raison de versification qui ait fait déplacer seulement. *Gist* est tout à fait reçu alors en ce sens. Cf. Nicot : « *Le danger gist en cela ; la victoire gist en cela ; ma vie gist et consiste en cela : salus mea in eo vertitur.* »

130. *Le scandale et l'opprobre.* « Donner du scandale, c'est faire une chose qui blesse, qui soulève les autres et qui peut être en même temps une occasion de chute et de péché par l'impression que font les mauvais exemples. Dans le vice même on doit des égards au public pour lui en épargner le scandale. » (Trévoux.) « Opprobre, c'est le terme relatif au mépris de la société dans laquelle on vit. C'est proprement le dernier degré de honte et d'infamie qui est attaché à l'action vile et basse. » (Id.)

Il est à remarquer que Molière en imitant ce vers en a retranché le mot *opprobre*, comme s'il le trouvait impropre. Tartufe dit :

Pourveu qu'on ne le sçache il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne peche nullement.
Puis la bonté du Ciel nos offences surpasse,
Pourveu qu'on se confesse on a tousjours sa grace,
Il donne quelque chose à nostre passion ; 135
Et qui jeune n'a pas grande devotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce.

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. (*Tart.*, IV, 5.)

— *Est.* Dans un cas tout pareil Malherbe exige que le verbe soit au pluriel, « répondre à cela, c'est faire le sot. » (Brunot, *o. c.*, 422-423.)

131. *Pas* est supprimé deux fois dans ce vers. Malherbe l'eût exigé dans la subordonnée. (Cf. Brunot, *o. c.*, 466, où on trouvera de nombreux exemples de cette même licence dans Rénier.)

Brantôme a tout un chapitre, dans sa *Vie des Dames galantes*, consacré à montrer avec quel soin les rois eux-mêmes voulaient éviter que les dames de la cour, dont les débauches les réjouissaient cependant, fussent « scandalisées et diffamées ». « S'il estoit permis de le faire, il ne faloit qu'il fust permis de le dire. » (V. p. 468 et suiv.)

132. C'est la transcription d'un vers de Desportes, cité plus haut. Cf. v. 105, note.

133. *Offence* est déjà plus haut. C'est un terme propre, qui signifie en théologie *faute, péché*. La bonté de Dieu est plus grande qu'elles ne peuvent être. Malherbe blâme des transpositions de ce genre, moins « nettes » toutefois que celle-ci, qui demeurera encore longtemps usuelle. (Brunot, *o. c.*, 498.)

135. *Nostre passion*. Cf. plus haut :

Elle a plus de respect, non moins de passion.

Dieu donne à cette passion quelque chose, c'est-à-dire lui concède, lui sacrifie quelque chose. L'Estoile (Mich. et P., p. 579) parle des gentilshommes « *donnant, à la mort du Roi, leurs querelles au bien public* ». On trouvera dans le *Lex. de Corn.* de Godefroy, au verbe *donner*, de nombreux exemples de ce sens : « *Donner leurs passions, leurs querelles, leurs vengances et leurs ambitions au bien de la France, leur mère, au service de leur roy, à leur repos et au nôtre.* » (*Let. mis. de Henri IV*, II, 456.) Corneille a dit (*Nicom.*, IV, 3) :

Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint.

137. *Qui...*, *il*. *Qui* ainsi construit équivaut à *si quelqu'un* suivi d'un imparfait. Il peut même s'employer sans que, dans la phrase qui suit, un pronom antécédent lui corresponde. « Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc. » (La Font., I, 390 et note 2.) « Elle est plus puissante que les lois, et qui l'auroit bien établie dans les royaumes, il ne faudroit plus de tourmens ni de supplices. » (Senault, *Us. des pas.*, 2^e partie, 1^{er} trait., 2^e disc.)

— *La*. C'est Vaugelas seulement qui fera une règle de ne pas rapporter un pronom tel que celui-ci à un nom indéterminé.

C'est entre les devots un estrange commerce,
 Un trafic par lequel au joly temps qui court
 Toute affaire fascheuse est facile à la Cour : 140
 Je sçay bien que vostre âge encore jeune et tendre,
 Ne peut ainsi que moy ces mysteres comprendre :
 Mais vous devriez, ma fille, en l'âge ou je vous voy,
 Estre riche, contente, avoir fort bien de quoy,
 Et, pompeuse en habits, fine, accorte, et rusee, 145

142. — B : *mistères*.

138. *Estrange commerce*. Le mot *estrange* a alors deux sens, l'un, d'*étranger*, l'autre, moderne, de *surprenant*. C'est bien entendu dans le second qu'il faut l'entendre ici : *un commerce qui sort du commun, puisqu'il porte sur pareille matière*.

140. On se demande d'abord si Macette pense à quelque aventure fâcheuse qu'un peu de tartuferie permet d'arranger. Cela semblerait plus en rapport avec l'ensemble de ses idées. Mais il est probable que dans tout ce court passage, abandonnant un peu son propre caractère, elle exprime surtout les idées de Régnier sur la manière dont on fait son chemin à la cour.

Le mot *fascheuse* est en effet tout à fait précis : il signifie *pénible, difficile* et s'oppose à *facile*. Corneille dit encore de même :

Mais ces secrets pour vous sont fascheux à comprendre (*Pol.*, V, 2).

Affaire est encore souvent masculin. Maupas et Oudin le considèrent comme de commun genre.

141. *Age* est sans doute encore féminin, mais rien ne l'indique.

142. *Ainsi que moy*. C'est un tour bien connu en latin, au lieu de dire : « Votre âge ne peut comprendre ainsi que le mien. » Il est resté longtemps usuel en français.

143. *Devriez* compte dans le vers pour deux syllabes. C'est la règle alors. Corneille s'en écarta dans *le Cid* (II, 7) et fut repris par l'Académie d'avoir compté *meurtrier* pour trois syllabes. Au temps de Richelet la diérèse était faite aussi bien dans *-iez* verbal que dans le suffixe *-ier*.

144. *Avoir de quoy* ne signifie pas autre chose que *être riche, posséder*. Cf. *Cab. Sat.*, 539.

145. *Pompeuse*. Littré cite une expression semblable de Commynes : « *Et estoit fort pompeuse en habillements*. » Malherbe (I, 46) a appliqué l'épithète à Vénus, qui

sort pompeuse et parée
 Pour la conquête d'un amant.

Sur la construction en *habits*, cf. *Sat.* IX : *qui gentes en habit*, où le substantif est au singulier.

— *Fine, accorte et rusée*. Cf. *Cab. Sat.*, 570 : *fin et accort*. Les trois adjectifs sont dans Lespine, p. 11-12 :

Reluire de joyaux ainsi qu'une espousee :
Il faut faire vertu de la nécessité,
Qui sçait vivre icy bas n'a jamais pauvreté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,

Car au temps d'aujourd'huy la fille est abusée
Qui tasche d'acquérir le bruit d'estre rusée,
Le plus accort la fuit et va disant en soy
Hors de là, ceste femme est trop fine pour moy.

On les trouve souvent joints ensemble, au moins par deux (v. *Hist. mac. de Merlin Coccaie*, éd. Jacob, 135). Ils expriment sensiblement la même idée, car *accort*, italianisme emprunté au xvi^e siècle (v. Pasq., *Rech.*, VIII, 3) veut dire alors « avisé d'entendement, clairvoyant, de bon esprit et jugement : ingeniosus, solers, acutus, providus, cautus » (Nicot). Quelquefois même il signifie plus que cela. C'est une des épithètes que l'Estoile, qui n'aime pas les jésuites, leur décoche de temps en temps : « *Au reste, homme du monde aussi bien que les jésuites, mais non si accort et retenu qu'eux* » (p. 604). Cf. encore p. 642 : « *Les juges qui sourdement et accortement favorisoient cette meschante cause jésuistique.* »

146. *Reluire* est alors tout à fait commun, soit au propre, soit au figuré :

Leur visage reluit de céruse et de peautre (*Sat.* IX).

Cf. Malh., I, 245 :

Tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

« Je trouve quelque différence entre *luire* et *reluire*, a-t-il dit dans son *Commentaire de Desportes* (IV, 373). Les astres ne *reluisent* point, le feu, ni la chandelle. Il faut dire *luire* en ces lieux-là. L'or, l'argent et autres telles choses *luisent* et *reluisent* : l'un et l'autre se disent là indifféremment. »

147. Leroux de Lincy (II, 299) cite parmi les adages du xvi^e siècle : « Faire de nécessité vertu ». Il figure dans le *Thesaurus adagiorum gall. latinorum* de Ph. Garnier, 1612, p. 506. Cf. encore De Luna, *Dial. fam.*, Bruxelles, 1625, p. 56.

148. *Savoir vivre* doit s'entendre : être habile à conduire sa vie.

— *N'a jamais pauvreté*. Nous chercherions une expression plus précise et plus compliquée : *ne souffre jamais, n'éprouve jamais, n'est jamais sujet à*, etc. On aime alors les verbes simples, *avoir, faire*. C'est encore un des caractères du style de Corneille.

149. La suite des idées est bien intéressante à suivre ici : « Vous devriez être riche et couverte de bijoux. Vous ne l'êtes pas. Il faut faire de nécessité vertu. Quand on sait la vie, on n'est jamais pauvre — entendez, grâce au vague de l'expression qu'on ne l'est pas pour toujours — on a la pauvreté, mais elle ne vous a pas. Un temps elle empêche l'usage des dorures, seulement, la parure, on peut l'avoir sur le visage, et avec celle-là, en y

Il faut que les brillants soient en vostre visage, 150
Que vostre bonne grace en acquiere pour vous.
Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux !
S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse,
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,
A qui ne reste rien avec la pauvreté 155
Qu'un regret espineux d'avoir jadis esté,

150. — A : *nostre*. C'est évidemment une faute.

mettant un peu de bonne grâce, on acquiert l'autre.» Et Macette revient dans un élan à son refrain : « Se voir du bien ! il n'est rien de si doux. »

— *Défendre* est au sens de *empêcher*. Cf. Brant., *Dam. gal.*, 441 : « *Quand Cambray fut assiégé, elle y fit tout ce qu'elle pust... pour en deffendre la prise* », et Malh., I, 226 :

Un émail, dont la vive peinture
Défend a l'art d'imiter la nature,

150. *Les brillants* : ce sont proprement des bijoux composés de divers diamants : *compactilis adamantis monile*. (Monet). A défaut d'or sur ses vêtements, elle aura mieux sur son visage.

151. *En* semble se rapporter aux mots qui précèdent, puisqu'il a été question de brillants et de parures, et que c'est là ce que la pauvreté « défend ». Mais il ne serait pas impossible que nous eussions affaire à l'expression générale : *en acquérir, acquérir du bien*, analogue à *en avoir*, etc.

— *Vous* ne semble construit avec *pour* que pour faire le vers. On dit alors très bien : *vous en acquérir* (Cf. Malh. I, 26), *pour vous* ne dit rien de plus.

153. *Grand'*. Malherbe, comme Deimier, blâme l'emploi du vieux féminin semblable au masculin ; ils n'y voient plus qu'une licence poétique. (Brunot, o. c., 363.)

154. *Chemin d'acquérir*. *De* et l'infinitif après *chemin* se rencontrent souvent chez Corneille ; cf. *Nicomède*, 753 :

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner,

et *Pulchérie*, 1724 :

...Laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre et doux.

156. *Espineux*. L'image est ancienne. On la trouve aussi dans Malherbe, I, 87 :

...Ces matières de pleurs
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus ces pleurs.

L'adjectif a été employé de même par Ronsard (Marty-Laveaux, V, 92) :

Ou lors qu'on a du bien, il n'est si decrepite,
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.

Non, non, faites l'amour, et vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers, et vos embrassements, 160
C'est gloire et non pas honte en ceste douce peine
Des acquests de son liet accroistre son domaine,

Il n'y a chose au monde si heureuse
Que par malheur la tristesse épineuse
D'un soin mordant n'aigrisse.

Il est, du reste, du nombre des épithètes de la tristesse dans le *Recueil des Epithètes* de de la Porte.

Où signifie *tandis que*, comme plus haut, v. 90.

— *Decrepite*, quoique non cité par de la Porte, est une épithète usuelle de *vieillesse* ou de *vieille*.

158. *En donnant*. Cf. v. 200 : « Les fines, en donnant... ». Avec la construction de sa phrase, Régnier était obligé de donner à sa première proposition le sujet indéterminé *on*.

M. Vianey a rapproché ces deux vers d'un proverbe pris au *Trésor des sentences dorées*, de Gabriel Ménier (1583) : « Il n'y a si laid pot qui ne trouve son couvercle. » — Oudin (*Cur. fr.*) cite aussi cette expression : « Il n'y a si meschant pot qui ne treuve son couvercle » id est « si malheureuse ou laide folle qui ne trouve à se marier. » L'adage était usuel.

159. Pour les idées, comparez le filet que le *Moyen de parvenir* met dans la bouche de Bèze, p. 230.

— *Faire l'amour* a aussi été employé absolument à l'époque classique. Cf. Racine, *Bér.*, IV, 4 :

Ah ! lâche, fais l'amour et renonce à l'empire.

160. *Accueils*. Les dictionnaires ne citent pas d'exemple de ce pluriel, qui s'explique très bien ici par la multiplicité même des amants que Macette conseille de recevoir.

161. *C'est gloire*. Malherbe n'exigeait pas l'article en ce cas, mais Deimier estime déjà que l'attribut doit être précédé d'un article (Brunot, *o. c.*, 343). La langue moderne conserve encore bien des souvenirs de la vieille syntaxe : *C'est folie de croire*.

— *En ceste douce peine*. On notera que Régnier voulant faire un effet d'antithèse, n'est pas allé chercher plus loin que son épithète ordinaire de *doux*.

162. *Acquests*. Aujourd'hui terme de droit. Autrefois, tout en étant aussi un mot juridique, *acquest* s'employait au singulier ou au pluriel comme synonyme de *acquisition*, *profit*. Cf. Rons., Marty-Laveaux, VI, 375 :

Monseigneur, je vous donne en ceste carte icy
Les acquets de Henry et les vostres ausy.

Régnier retourne ici un vers d'Ovide :

Turpe tori reditu census augere paternos.

Mais M. Vianey (p. 104) se demande avec raison s'il n'a pas emprunté

Vendez ces doux regards, ces attraiets, ces appas,
Vous mesme vendez vous, mais ne vous livrez pas.
Conservez vous l'esprit, gardez vostre franchise, 165
Prenez tout, s'il se peut, ne soyez jamais prise.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour un petit plaisir a cent mille douleurs.
Puis un homme au desduit ne vous peut satisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire, 170
Il faut tondre sur tout et changer à l'instant,

une traduction toute faite à une élégie de Desportes (I, 9), où l'amour maudit la femme en ces termes :

C'est à vous que j'en veux...
Qui n'avez estimée estre chose vilaine
Du revenu du lit accroistre son domaine.

164. Evidemment, en se vendant, la jeune fille ne pourra pas refuser de donner ses faveurs. En ce sens elle « se livrera ». Ce n'est pas là ce que veut dire Macette. Ne pas « se livrer » quoiqu'on se soit vendue, c'est ne pas s'abandonner complètement, de façon à pouvoir se reprendre; il y a don du corps, non de toute la personne; l'esprit reste libre, et alors il n'y a pas livraison, si on veut prendre le mot dans son sens commercial, qui existe déjà, et qui est ici de circonstance.

165. *Franchise*, c'est alors *liberté* ou plutôt *indépendance*. Nicot traduit *retinere libertatem*.

166. M. Vianey rapproche du *Discours* de Lespine :

Soyez toujours geoliere et jamais en prison.

167. *Ces malheurs*. Les fâcheuses aventures qui arrivent à celles qui s'enchaînent.

168. *Cent mille*. On sait que Malherbe plaisantait ces nombres vagues *mille* et *cent*, et disait, quand il entendait parler de *cent tourments* : « Peut-être n'y en avait-il que quatre-vingt-dix-neuf. » Desportes avait vraiment abusé de *cent mille*, nombre un peu gros. (V. Brunot, *o. c.*, 372.) Comparez le développement des mêmes idées dans Lespine :

Tu peux jeune sçavoir ce que par long usage
Desja vieille je sçay. Non ; sans ores sentir
Les tristes aiguillons d'un trop tard repentir
Pour avoir fait la sottie et d'amour insensée
Trop aymé sans me voir estre récompensée.

169. *Desduit*. Les conteurs grivois de notre temps ont assez rajeuni le mot pour qu'il n'y ait pas besoin de le commenter.

171. *Tondre sur tout*. Pour la syntaxe, comparer l'expression : *tondre sur un œuf*. Quant au sens, il est d'ordinaire : *prendre de l'argent de partout*. Mais étant donné la suite des idées, on se demande si ce n'est pas du plaisir qu'il s'agit de prendre, avant de passer à un autre homme.

— *Changer à l'instant* : changer aussitôt.

L'envie en est bien moindre et le gain plus contant,
Sur tout soyez de vous la maistresse et la dame,
Faites s'il est possible un miroir de vostre ame,
Qui reçoit tous objects et tout content les pert, 175
Fuyez ce qui vous nuist, ayez ce qui vous sert,
Faites profit de tout, et mesmes de vos pertes,

175. — B : *tout contant*.

172. *L'envie en est bien moindre*. Comme il ne peut être question de l'envie qu'on provoque, il faut bien traduire : *le désir qu'on éprouve*. C'est du moins le seul sens qui se présente à l'esprit. Il s'explique du reste par les vers 169-170. Mais le vers est très obscur.

— *Le gain plus contant*. Nous avons probablement affaire ici à la vieille orthographe *contant* = *comptant*, que Cotgrave donne encore sans observation. Cf. *Cab. Sat.*, 540 : « si l'on a des escus contant ». Le sens est donc : plus immédiat, réalisé sur-le-champ. L'amant unique promet et tient ou non, l'amant de passage paie sur-le-champ.

173. *La maistresse et la dame*. C'est l'expression de la domination absolue. Lycurgue, au dire d'Aristote, renonça à réformer les femmes, parce que leurs maris « les honoroient et chérissoient outre mesure en les appelant dames et maistresses ». (Amyot, *Lyc.*, 57, B.) Cf. Ber. de Verv., *Le moy. de parv.*, LVII : « Les femmes hantans les gens d'église ne sont pas leurs femmes... non, elles sont chambrières, puis femmes, puis dames et maistresses.. », et *Cab. Sat.*, 533.

174. *Faites... un miroir*. Régnier a déjà employé l'expression (*Sat.* VII) :

Mon cœur....

Comme un miroir en soy toute image reçoit,

Il reçoit en amour quelque objet que ce soit.

C'est une comparaison vulgaire. Le *Thesaurus adagiorum* de Garnier, donne ce diction : « Il est de la nature des miroirs, qui reçoivent tout ce qu'on leur objecte » (473).

175. *Qui reçoit*. La note précédente explique pourquoi il y a ici l'indicatif. Tout ce vers est la définition du miroir.

— *Tous objects*. Maupas considère l'emploi de l'article au pluriel avec *tout* comme indifférent (p. 72, cf. Brunot, *o. c.*, 341).

— *Tout content*. Cotgrave, après avoir donné le sens ordinaire de *content* : *satisfait*, ajoute : « Also indifferent, which takes all things well. » C'est tout à fait le sens du présent passage : qui prend tout avec une parfaite indifférence. Nicot ne donne pas ce sens, mais le P. Monet l'indique aussi, et traduit en plusieurs cas *content* par *libens*, en expliquant : qui agréa sa condition, soit-elle bonne ou mauvaise, qui acquiesce.

177. *Faire profit*. Monet, dans son *Invantaire*, donne la locution, qui paraît cependant avoir été alors moins usuelle que *faire son profit*. On sait toutefois que le nombre des expressions juxtaposées ainsi formées

A prendre sagement ayez les mains ouvertes,
Ne faites s'il se peut jamais present ny don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon. 180
Parfois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits presents je ne suis pas contraire,
Pourveu que ce ne soit que pour les amorcer.

n'était pas limité. C'est l'introduction de l'article obligatoire qui a changé la syntaxe sur ce point.

— *Mesmes*. C'est Vaugelas qui essaiera de régler l'orthographe de *mesme*, suivant qu'il est adverbe ou adjectif. On le trouve avant lui très souvent, mais irrégulièrement, avec *s*, quand il est adverbe.

178. Ces vers sont inspirés du *Roman de la Rose* (*Disc. de la Vieille à Bel-Accueil*, 13989-14001) :

A doner aiés clos les poins,
Et a prendre les mains overtés.
Doner est grant folie certes,
Se n'est un poi por gens attraire,
Quand l'en en cuide son preu faire,
Ou por le don tel chose atendre
Qu'en ne le peust pas miex vendre.
Tel doner bien vous abandone.
Bon est doner, ou cil qui done,
Son don multiplie et gaaigne.
Qui certains est de sa gaaigne.
Ne se puet du don repentir :
Tel don puis-je bien consentir.

179. *Present ny don*. Malherbe blâme déjà cette syntaxe, et voudrait ni répété. Mais la règle sera lente à s'établir. (V. Brunot, *o. c.*, 489.)

180. *Chabot, gardon*. Deux sortes de poissons bien connus, et encore appelés ainsi. Tous les dictionnaires modernes citent, d'après Régnier, l'expression : *donner un chabot pour avoir un gardon*, et expliquent *donner peu pour avoir beaucoup*. C'est évidemment le sens. Mais l'expression existait-elle avant Régnier sous cette forme ? Le gardon, proverbial pour être vivace, n'a jamais passé pour délicat. C'est lui au contraire que le proverbe cite comme poisson de peu de valeur par rapport à d'autres. Cotgrave et Oudin rapportent la locution : *jeter les gardons pour tirer des brochets* : to reject small to obtaine great matters.

181. *Galands*. Voir sur les sens de *galant* une curieuse dissertation dans Vaugelas, II, 209. Une note de Patru enregistre encore le sens que le mot a ici de *amant*, en marquant la concurrence que lui fait *amy*, qui exprime la chose plus couverte.

— *Attraire* « est un mauvais mot ; *attrayant* et *attrait* me plaisent, mais non *attraire*. » (Malherbe. V. Brunot, *o. c.*, p. 256.) Il avait été rajeuni par la Pléiade (V. Marty-Laveaux, *Lex. de la Pl.*, I, 225 et II, 262.)

183. *Ce ne soit*. *Ce* ne représente pas rigoureusement *ces petits présents*, mais l'idée de donner.

— Sur l'idée même, qui est exprimée ici, et qui choque si fort nos

Les fines en donnant se doivent efforcer
 A faire que l'esprit et que la gentillesse 185
 Face estimer les dons et non pas la richesse,
 Pour vous, estimez plus qui plus vous donnera.
 Vous gouvernant ainsi, Dieu vous assistera.
 Au reste n'espargnez ni Gaultier ny Garguille,
 Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'estrille. 190

190. — A : *trouvere*; B : *trouvera*.

mœurs, il faut se rappeler qu'au xvi^e siècle les présents étaient mutuels. Brantôme nous montre par ses récits que les dames offraient souvent des cadeaux importants, voire des écharpes de cinq cents, mille et trois mille écus, et il ajoute naïvement : « Si j'eusse voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont présenté, et en arracher ce que j'eusse pu, je serois riche aujourd'huy, ou en bien, ou en argent, ou en meubles, de plus de trente mille escus que je ne suis. » (*Dam. gal.*, éd. Vign., 83-84.)

185. *A faire*. Maupas, p. 323, donne *s'efforcer* parmi les verbes qui se construisent indifféremment avec *à* ou avec *de*.

186. L'ordre des mots suffit, comme souvent alors, à exprimer ce que nous serions obligés de rendre par la périphrase : que ce soit l'esprit et la gentillesse qui.

— *Estimer*. Il a déjà le double sens qu'ont encore aujourd'hui *priser* et *apprécier*. L'enseignement de Macette, c'est : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

188. *Vous gouvernant ainsi*. Le sens de *se conduire* se trouve encore fréquemment au xvii^e siècle. « Ces femmes de bien qui *se gouvernent mal* » (Corn., *Ment.*, I, 1). « Je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui *se gouvernent mal* » (Mol., *Crit.*, 7).

189. L'introduction aux chansons de Gaultier Garguille (*Bib. elzév.*, 1858, p. LXXXI) donne quelques exemples qui montrent que le futur surnom du bouffon était déjà composé vers le milieu du xvi^e siècle par le rapprochement de ces deux types populaires : Gaultier, type de la grosse gaieté folle, et Garguille, type de la gourmandise.

Il ne faut prendre ici ni l'un ni l'autre de ces noms comme représentant des types quelconques. L'expression équivaut tout simplement à la nôtre : ne regardez pas si c'est Pierre ou Paul. Des Périers, éd. Lac., I, 10, l'a employée dans le même sens : « Riez seulement, et ne vous chaille si ce fut Gaultier ou si ce fut Garguille. » Cf. *Cab. Sat.*, 53.

L'expression est encore courante dans diverses provinces.

190. *Pri'*. Tabourot admettait encore cette apocope, très usuelle au xvi^e siècle.

— *Qui se trouvera... qu'on l'estrille*. Pour la construction, v. vers 136 et la note.

— *Estriller* signifie visiblement qu'on le dépouille, qu'on le plume,

Il n'est que d'en avoir, le bien est tousjours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille, et vous souviennne,

suivant une autre image également ancienne. Littré traduit à tort, en citant ce vers, par *battre, rosser*. Il est bien vrai que le sens de *battre* est très commun alors, comme au *xvii^e* siècle. C'est même le seul sens figuré que donnent les dictionnaires de Nicot, Monet, Cotgrave, etc. Mais on trouve déjà la locution *loger à l'étrille* c'est-à-dire dans une maison où on est écorché, d'où on tire très facilement *être étrillé* : *être écorché*. C'était sans doute une locution populaire, ce qui explique qu'on ne l'ait pas recueillie.

191. *Il n'est que*. Cette locution, toute classique, est encore de celles où Vaugelas juge qu'on emploie élégamment *il n'est* (II, 20).

— *En avoir*, c'est *avoir de quoi*. Le vers paraît imité. Juvénal (*Sat.* XIV, 204) a dit :

Ne credas ponendum aliquid discriminis inter
Unguenta, et corium : lucri bonus est odor ex re
Qualibet.

Et dans la *Sat. Ménippée*, de Rieux s'écrie : « Vive la guerre, il n'est que d'en avoir, de quelque part qu'il vienne. »

192. *Chaloir*. Voici les formes données par Maupas (259) : *il chaud, il chalut, il a chalu, chaloir, chalant et chaillant, chaudra*. Il ajoute : « Ce verbe sert plus en propos négatifs ou autres de semblable construction qu'autrement. » Oudin dit en 1645 (p. 169) : « *Chaloir* impersonnel ne s'écrit plus. »

Ny combien. On attend comment, et combien surprend tout à fait. Il n'est guère possible de supposer que Régnier a écrit l'un pour l'autre. Il n'est pas admissible non plus que Macette dise : « Vous ne devez vous inquiéter de qui vous recevez ni combien vous recevez. » C'est un vrai contre-sens, puisque c'est l'abondance de l'argent qui est tout à ses yeux. Je pense qu'il faut sous-entendre *de* devant *combien*. Il arrive encore souvent à Régnier de ne pas répéter la préposition en pareil cas (v. *Sat.* XI) :

Qui n'avoit pas le goust de musc, civette ou d'ambre.

C'est Malherbe qui a exigé une préposition devant chaque terme. Le sens est alors qu'il ne se faut pas inquiéter de qui on reçoit ni de combien d'amants. Peu importe leur nombre comme leur qualité.

193. *A toutes mains*, locution toute faite qui passe de verbes où elle est très appropriée comme *prendre, voler*, à une foule d'autres : *se signer à toutes mains*. C'est un époux à toutes mains. (Mol., *D. J.*, I, 1.) Le sens est presque équivalent à celui de *sans distinction*.

— *Vous souviennne*. Le subjonctif se rencontre encore souvent sans *que*, surtout quand il y a un sujet derrière le verbe, cf. Corn., IX, 568 :

T'adorent à jamais les esprits bienheureux.

Mais même en d'autres cas, cf. La Font., II, 1 :

On le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse.

Ce qui aide ici à l'ellipse, c'est que *vous souviennne*, sans être précédé d'un autre subjonctif est tout de même le deuxième verbe exprimant un souhait.

Que le gain à bon goust de quelque endroit qu'il vienne,
Estimez vos amans selon le revenu. 195

Qui donnera le plus, qu'il soit le mieux venu,
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme,
Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme,
Je ne juge pour moy les gens sur ce qu'ils sont :
Mais selon le profit et le bien qu'ils me font. 200
Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du serviteur d'avec celuy du maistre.

195. Selon ce qui vous en revient, ce qu'ils vous rapportent, et non selon leur revenu.

196. Ce pléonasme n'est pas alors banni de la langue écrite.

197. *Laissez la mine à part.* On dit plus souvent : *mettre à part*, mettre de côté. Cependant *laisser* se trouve aussi : « *Laisse la feinte à part.* » (Corn., *Clit.*, I, 9.) Properce avait dit (*El.*, IV, 5) :

Aurum spectato, non quæ manus afferat aurum.
Versibus auditis, quid nisi verba feres ?

— *Prenez garde à la somme.* *Prendre garde* signifie *faire attention à, considérer*. Cf. Malh., II, 21 : « *En ne prenant pas garde qui donnoit la bourgeoisie, mais qui étoient ceux à qui on la donnoit, il la reçut fort volontiers* », et Corn., *Ment.*, II, 5 : « *Je prends peu garde au bien.* » L'expression est très classique. Les vers de Régnier avaient frappé l'attention. On les trouve imités dans l'*Espadon satirique*, sat. I, p. 15 :

L'on n'y regarde plus, soit sot ou gentilhomme,
Massette de Régnier, on prend garde à la somme.

198. Le vers n'est que l'expression rythmée d'un adage populaire, qu'on trouve dans le *Thesaurus* de Garnier : « *Il vaut mieux estre riche vilain que pauvre gentilhomme* » (p. 769). Dans son discours que nous citons plus haut, le sieur de Rieux s'inspire d'idées analogues : « *Je veux estre vilain de quatre races, pourveu que je reçoive tousjours les tailles.* »

199. *Sur ce qu'ils sont.* Entendez sur leur qualité, leur naissance.

200. *Qu'ils me font* se rapporte uniquement à *bien* et forme avec ce mot une expression qui renforce en la répétant l'idée de profit.

202. *Quand l'argent est mêlé.* Comparez. : « Les ducats reluisent tout autant dans la main des laquais que dans celle des maîtres; de même que les écus d'un porteur d'eau mêlés à ceux d'un épicier sont de la même valeur, et que celui qui les reçoit ne fait aucune différence entre ceux-ci et ceux-là, de même du moment qu'il y a de l'argent il faut ouvrir au valet tout aussi bien qu'au roi : » (L'Arétin, *Dialogues*, 2^e partie, 2^e journée, *Les Roueries des hommes.*)

L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celui d'un fripier ou d'un aide à maçon.
Que le plus et le moins y mette différence, 205
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du jour au lendemain,
Et tousjours retenez le bon bout à la main,

203. *Cordon bleu*. Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fondé le 31 décembre 1578 par Henri III, dont le ruban était bleu. Ne pouvaient entrer dans l'ordre, que les cardinaux, archevêques et évêques, les chevaliers de la Toison et de la Jarretière, ou ceux qui étaient faits commandeurs par le roi. Ils devaient pour cela prouver qu'ils étaient gentilhommes de nom et d'armes de trois races paternelles pour le moins. (Art. XV des statuts.)

— *N'est pas d'autre façon* : est le même que. Il y a une locution toute faite : *être d'une façon* (le monde sera toujours d'une façon) qui signifie *être de même*.

204. *Fripier* signifie alors comme maintenant : *revendeur de vieilles hardes*. (Cf. Malh., II, 454.) *L'aide à maçon*, qui est encore au-dessous du maçon, est le manœuvre qui apporte les matériaux dont l'ouvrier a besoin. Cotgr. traduit : « *Masons boy, or servant*. » L'expression est encore en usage au XVIII^e siècle. Littré l'admet à côté de *aide-maçon*. A s'explique par la syntaxe du verbe : *aider à quelqu'un*.

205. *Le plus et le moins*. Que ce soit l'importance de la somme offerte qui fasse la différence entre eux. Sur l'idée, cf. *Ep. d'Aristenet*, 62 : « *Se mesure l'ardeur des jeunes hommes au poix de leur argent*. »

— *Mettre différence*. L'expression se trouve chez Corneille, VI, 78, *Perth.*, 1366 :

Et mettra différence entre un tyran et moi.

206. *Tenir la partie en souffrance*. Il semble que Macette parlant argent, affecte ici le langage des gens de finance, mais elle ne semble pas le parler avec une complète exactitude. *Tenir une partie en souffrance*, c'est proprement surseoir au sujet des articles d'un compte « qui ne sont pas assez justifiés pour être alloués, ni assez peu pour être rayés ». Rétablir l'article, c'est le coucher de nouveau dans le compte, quand il en a été rayé, comme n'étant pas dû. Ce n'est donc pas le mot qui conviendra rigoureusement après tenir en souffrance.

208. *Tenir le bon bout par devers soi* : conserver son avantage (Oudin, *Cur. fr.*).

Détruire l'affaire : la ruiner, la perdre. Régnier emploie même comme ses contemporains *détruire* en parlant des personnes : « Le pauvre tu détruis. » (*Sat.* XV.)

Le sens de tout ce passage est très difficile à saisir. Il se peut que quelques gros calembours obscènes se cachent sous certains mots, quoique Régnier, comme nous le disons ailleurs, ait évité, dans ce sujet scabreux, les obscénités avec plus de soin que ses prédécesseurs. C'est entre les vers

De crainte que le temps ne détruise l'affaire,
Il faut suivre de pres le bien que l'on differe, 210
Et ne le differer qu'en tant que l'on le peut,
Ou se puisse aisement restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee,

205 et 206 qu'il est difficile d'établir la liaison. *Seulement*, avec les habitudes syntaxiques du xvi^e siècle peut s'entendre ou bien par : *ne fasse que tenir la partie en souffrance*, ou bien par : *soit seule à tenir la partie*, ou bien par : *tienne en souffrance la seule partie que*.

Avec la première interprétation la suite des idées qui s'impose est : que cette quantité (si elle est insuffisante) ne fasse que tenir en suspens l'amant (et ne le fasse pas rejeter tout à fait). On le rétablira ensuite du jour au lendemain. Surtout ne pas lâcher le bon bout, puis, comme le temps peut mettre l'œuvre à néant, ne pas perdre de vue le bénéfice que l'on remet à plus tard, et ne le remettre qu'autant que cela est possible, ou qu'on peut sans peine le retrouver quand on voudra.

Mais pourquoi tenir en haleine cet amant qui ne peut payer assez ? Dans l'espérance qu'il aura de l'argent, c'est peu vraisemblable. Quelle est l'œuvre qu'il faut surveiller pendant qu'il est momentanément écarté ? Où est le bénéfice dont Macette dit qu'on ne doit le remettre qu'en cas de certitude de le recouvrer ?

D'autre part, il est bien évident que ce n'est pas l'amant riche qu'on peut tenir en suspens.

La deuxième traduction ne modifie pas essentiellement ce premier sens : que cette seule considération fasse tenir l'amant en suspens...

Avec la troisième on pourrait entendre : Que la quantité d'argent (si la somme promise est importante) vous fasse accorder un délai dans le cas seulement où vous pouvez réaliser (remettre la dette dans vos comptes) du jour au lendemain. Mais tenez toujours avec lui le bon bout, de crainte que le temps ne compromette l'affaire. Un bien que l'on diffère doit être observé de près, et il ne le faut différer que dans le cas où cela est possible et où on est sûr de réaliser quand on le désire.

En ce cas, Macette, à l'idée d'avoir beaucoup d'argent, ajouterait cette idée nouvelle d'avoir de l'argent comptant. On sait que *partie* signifie alors couramment *dette*.

212. *Ou se puisse*. Il manque un pronom et une conjonction (v. plus haut).

Le mode change. Il est probable que l'auteur suit ici l'analogie des doubles propositions, dont la première commence par *si* et la seconde par un *que* qui en tient lieu : « *Si nous sommes jamais heureux, et que la Fortune se lasse.* » (Vaug., *Rem*, II, 137.) Le sens est en effet bien le même : que si on le peut ou qu'il se puisse rétablir.

213. *Beaux suffisans*. On trouve le plus souvent le mot au xvi^e siècle avec le sens de *capable*. Voyez Régnier lui-même (*Sat.* IX) : « Homme fort entendu et suffisant de teste. » On peut cependant admettre que le sens ici est voisin du sens moderne de : homme qui a haute idée de son mérite et le laisse voir, sens déjà assez commun, car le P. Monet traduit : « *Suffisant, qui fait l'antandu,* » par : « *Sibi sumens egregie intelligentis opinionem.* » Ant. Oudin, dans ses *Recherches ital. et fr.*, traduit par

Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumée,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton : 215
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,

superbo. A la fin du xvii^e siècle, ce sens nouveau est tout à fait acclimaté. Nous traduirions donc : « *Tous ces beaux vaniteux*. » Il est possible que l'expression *faire le suffisant*, alors très répandue (v. Brant., *Dam. gal.*, 596 et suiv.), ait contribué au changement de sens.

214. *Ne sont que triacleurs*. Vaugelas (II, 132) recommande encore cette forme, de préférence à *thériacleur*. Le triacleur est proprement celui qui vend de la thériaque, drogue encore précieuse aux yeux des gens de l'époque, mais qui avait souvent été sophistiquée par des charlatans, qui en vendaient sur les places. *Thériacleur* était devenu par suite, dès le xvi^e siècle, synonyme de charlatan. (V. les ex. de Littré et particulièrement la *Ménippée*.) Cf. Noël du Fail, *Cont. Eutrapel*, Hipp., I, 267 : « Ces rapetasseurs et thériacleurs de branles... et vendeurs de vent à la livre. » Boileau a dit (*Sat.*, IX, 36) :

Et par l'espoir de l'or votre muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.

L'Académie, en 1694, explique la locution : « On dit figurément d'un homme qui n'a qu'un crédit apparent dont il fait parade, pour en tirer quelque utilité, quelque avantage, que c'est un homme qui vend de la fumée, que c'est un vendeur de fumée. »

215. Cf. *Ep. d'Arist.*, éd. Lis., 151 : « Il y a un jeune fils, bien peigné, à qui la barbe ne fait que cotonner. »

— La construction libre de ce vers serait encore possible. Elle est très fréquente au xvi^e siècle. V. l'Estoile, 30 août 1608 : « Le commencement de ce mois fust chaud et ardent, le reste assés tempéré et beau, gardant sa constitution naturelle; peu de fruits, hormis de prunes; le pain et le vin chers, et tous les autres vivres à l'équipolent, etc. »

216. *Au diantre*. Cette forme euphémique de *diable* ne paraît pas très ancienne (v. Livet, *Lex. de Mol.*). On ne la trouve pas dans les dictionnaires avant Cotgrave. Elle entre alors non seulement dans les jurons, mais dans des phrases quelconques : « Il courroit à travers pays, comme si le diantre l'eust emporté. » (Despériers, *Contes*, XXIX.)

Le teston (prononcez *s*) était une monnaie d'argent qu'on commença à frapper sous Louis XII, et qui ne cessa d'avoir cours qu'au xvii^e siècle; elle valait 6 deniers moins que le quart d'écu; elle avait la tête du roi d'un côté et les armes de France de l'autre. Cf. l'Estoile, *Journ.*, 27 juillet 1606 : « Ung petit livret... lequel m'a cousté ung teston, relié en parchemin. » *Teston* se disait pour argent en général et entraînait dans une foule de locutions : « *Ne pas valoir un teston, avoir le teston au gousset, docteurs d'un teston*. »

L'expression : *au diable le teston*, qui resta longtemps proverbiale, et qui est encore citée par Trévoux, signifie : « *Mais pas d'argent! pour de l'argent, va-t'en voir s'ils viennent!* » On trouvera dans le La Fontaine de l'édition des Grands Ecrivains, V, 305, une riche collection d'exemples du xvi^e au xvii^e siècle.

Et faisant des mourants et de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie.
Mais c'est pour leur beau nez! Le puits n'est pas commun,
Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un. 220
Et le Poëte croté, avec sa mine austeré,

217. — A et B : *mourants*.

217. *Faisant des mourants*. C'est Brossette qui a proposé de lire *mourants*. M. Dezeimeris le suit. Mais M. Courbet a estimé que l'on pouvait justifier *mouvant*, il a apporté pour cela des textes où il a trouvé *mouveau* et *mouveux* dans le sens de *fringant*, *pétulant*. Godefroy depuis a donné mieux encore, en particulier un texte de d'Aubigné où le mot *mouvant* lui-même figure. Mais le sens est nettement partout celui de *remuant*. Comment le passage peut-il s'accommoder de ce sens? Surtout avec le verbe *faire* = *contrefaire*?

L'âme saisie n'est guère plus clair. Faut-il penser à *saisie d'étonnement* (c'est l'interprétation la moins probable) ou à *saisie d'amour*? Cf. *Cab. Sat.*, 163 : « Si l'amour d'une pucelle vient la poitrine saisir. » Il est visible que le choix dépend de la leçon adoptée pour *mourants*. Cf. Brant., *Dam. Gal.*, 94 : « *Ils contrefont des transis comme une chèvre qui est en gésine, et des langoureux* ».

On sait que *faire du* est encore au XVII^e siècle de la langue classique.

218. *La courtoisie* signifie ici sans nul doute *ses faveurs*. On disait dans le même sens : *faire la gracieuseté*. Cf. *Cab. Sat.*, 33 et 60. Le mot est encore en ce sens dans La Fontaine, VII, 136. Cf. *Cent Nouv. nouv.*, p.330 : « Ordonna néanmoins à sa gouge qu'elle entretenist le prebstre, voire sans faire la courtoisie. » Brantôme (*Dam. gal.*, 426) joue sur ce sens. Parlant d'un gentilhomme qui avait rendu service à une dame dans l'embarras, il raconte : « A telle offre elle se laissa aller, et l'accepta fort librement, et, après l'avoir accommodée de ce qui lui estoit nécessaire, elle reprit son chemin et luy la conduisit deux lieues, elle pourtant luy celant son voyage; dont depuis de cette courtoisie, à ce que j'ay ouy dire, en cette guerre, elle s'en acquitta à l'endroit du gentilhomme par force autres courtoisies. »

219. Oudin cite l'expression : « *C'est pour vostre nez, ce n'est pas pour vostre nez*, c'est-à-dire : Vous n'aurez pas ce que vous demandez. » L'addition de l'adjectif *beau* ne change rien à l'expression. Cf. *Sat.* III. Nous l'employons aujourd'hui avec la négation : *Ce n'est pas pour votre nez*. Au XVIII^e siècle Leroux la cite encore sans négation.

— Le puits commun est celui qui sert au public. Régnier est-il le premier à avoir créé l'emploi figuré que nous avons ici? En tous cas les dictionnaires n'enregistrent pas le sens.

220. M. Vianey a rapproché avec raison : « Maudites sont ces sottes qui le prêtent aux causeurs. Si j'en avais cent, je n'en presterois pas la moitié d'un à telles gens. » (Ber. de Verv., *Moy. de parv.*, 56.)

Malherbe se moquait de ces chiffres ronds. Cf. la note du vers 168.

221. *Poëte*. Les théoriciens du XVI^e siècle : Peletier, Lanoue, Tabourot

Vous diriez à le voir que c'est un secretaire,
Il va melancolique et les yeux abaissez,
Comme un Sire qui plaint ses parens trespassez,

considèrent déjà le mot comme trissyllabe, mais accordent qu'on peut le faire dissyllabe en poésie (Thurot, I, 545).

— *Croté*. Le sens propre de ce mot est alors le même qu'aujourd'hui : *lutulentus*. Mais figurément il se dit de tous ceux qui attrapent de la boue en allant à pied. Oudin a noté qu'on l'employait d'une façon générale par mépris : *un procureur croté*. Brant., *Dam. gal.*, 458, a dit : *une duchesse crotée*. Trévoux cite un exemple de l'expression même de *poète crotté* dans Du Cerceau :

De vivre en poète crotté
Je paroistrois bien dégoûté.

Regnard l'a reprise dans *le Divorce*, III, 6 : « Cent petits poètes crottés, vrais chardons du Parnasse. »

222. « Le secrétaire est proprement celui qui reçoit le secret d'autrui, mais le François en use en plus large signification, pour celui à qui est dit tout bas et comme en l'oreille, par le Roy, Prince, ou autre grand seigneur, ce qu'il veut estre par luy mis par escrit, soit en lettres missives ou autres depesches, dont aucuns le veulent en latin » (Nicot). La Pléiade appelle les Evangélistes les « secrétaires du Christ ». Le mot était souvent à peu près synonyme de confident, depositaire de secrets. Voyez une série d'exemples très curieux et anciens dans le *Lexique de Corneille* de Godefroy. On en trouvera où secrétaire s'applique même à des objets inanimés (Rons., *Sonn.*, LXXVI) :

Vous, ruisseaux, vous rochers, vous antres solitaires,
Soyez de mon malheur fidelles secretaires.

223. *Mélancolique*. Ronsard a déjà appliqué le mot aux poètes : « Celui seroit bien mal accompagné de jugement qui voudroit fonder quelque raison ou tirer en conséquence les verves et caprices d'un Poète mélancolique et fantastique » (VI, 442). Cf. 452 : « Inventions fantastiques et mélancoliques. » Régnier s'est souvenu des deux épithètes ; il avait déjà employé *fantastique* dans la *Sat.* IX, 24. Ici *mélancolique* semble plus voisin de son sens propre.

— *Abaissez* : demissi (Nicot). *Abaisser les yeux, la tête*, se disait en ancien français. Godefroy cite : Li oilh abaissiet (*Q. l. d. Rois*, p. 517, *Ler.*).

Encore dans Malherbe : *Abaisser la tête* (Malh., I, 173, v. 11) et dans Corneille (*Don Sanche*, I, 1) :

Montons, de grâce, au trône ; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous *baisserons* les yeux.

— Vous les *abaissez* trop : une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme.

224. *Sire*. On trouvera dans La Fontaine, surtout dans les *Contes*, un grand nombre d'exemples du mot employé comme ici dans un sens très effacé, tout à fait voisin de celui de *homme* ; *drôle, galant* ont été dits de même et alternent souvent avec *sire* (La Font., V, 261, 347, etc.).

— *Plaint* est à peu près synonyme de *pleure*. Godefroy (*Sup^t*), cite Marot,

Mais Dieu sçait, c'est un homme aussi bien que les autres,
Jamais on ne luy voit aux mains des patenostres, [225
Il hante en mauvais lieux, gardez vous de celà,
Non, si j'estoy de vous, je le planteroy là.
Et bien, il parle livre, il a le mot pour rire :

Ep. à Gontier. Cf. Du Bel., I, 110 : *Cest oyseau qui en chantant plaint la fin de son aage.* Cotgrave et Nicot donnent ce sens : *plaindre et pleurer les maux de cette vie : vitam deplorare* (Nicot). Cf. Brant., *D. gal.*, 355 : « *Je ne m'en soucie, ny ne plains point le passé,* » et Malh. : « *La perte que nous plaignons à cette heure est faite il y a longtemps* » (II, 247 et suiv.).

225. *Dieu sçait.* La même satire nous offre deux exemples de l'expression avec un régime. Le peuple l'emploie encore fréquemment comme Régnier fait ici et tout à fait dans le même sens. Cf. Brant., *D. gal.*, 97 : *Et Dieu sçait possible on ne leur donneroit pas l'aumône.* Cf. *ib.*, 106, et La Font. VII, 413 : *Avec plaisir, Dieu sait!*

— *Aussi bien que.* Nous avons vu plus haut aussi comme. Les deux syntaxes sont alors en concurrence.

226. *Des patenôtres.* Brossette a corrigé *des* en *de*. C'est pour se conformer à une règle posée dès le temps de Malherbe qui a censuré ce vers de Desportes : « *Ce tyran sans merci qui pour moi n'eut jamais des ailes.* » (V. Brunot, *o. c.*, 346.) Sur ces habitudes, voir l'Estoile, p. 189 : « En ce mois, se promenoit par Paris un hermitte qui portoit une croix au bout d'un baston, de grandes patenostres à la ceinture, et une clochette à la main; laquelle sonnant il crioit : « *Amandez-vous.* »

227. *Hante en mauvais lieux.* Le verbe *hanter* est déjà souvent transitif. Cependant Malherbe dit aussi : « *C'est une maison où je ne hante plus* » (III, 114). La Fontaine connaît de même cette syntaxe (V, 583) :

En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs.

On disait aussi *hanter chez*. (Poisson, *l'Apr.-dîné des Auberges*, sc. 2; Furet., *Rom. bourg.*, 194, 196, etc.)

228. *Si j'estoy de vous.* Au XVII^e siècle on disait encore indifféremment : *si j'estois de vous*, ou *si j'estois que de vous*. (V. le *Lex. de Mol.* de Livet, II, 286-287.)

229. *Et bien.* Nicot écrit également *et* ce que nous écrivons *eh*.
— *Parle livre* se trouve déjà dans la *Sat.* VII, v. 117 :

Que l'autre parle livre, et face des merveilles :
Amour, qui prend par tout, me prend par les oreilles.

Cela signifie non : qui parle de livres, mais qui parle comme les livres. On se rappelle l'expression de Molière *parler Vaugelas*. On a dit de même *parler Balzac*, *Phébus*, *Belisandre*, *Fouilloux* ou avec des noms communs : *parler précepteur* (La Thuillerie, *Crisp. précepteur*, sc. 12), *parler pasteur* et *guerrier* (Trist. l'Herm., in-4°, 1648, 337-338).

Mais au reste apres tout, c'est un homme à Satyre. 230
 Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer.
 Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer,
 Ces hommes mesdisans ont le feu sous la levre,
 Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chevre,

230. Le mot est expliqué par la satire précédente, v. 51 :

Les femmes vous diront : « Fuyez ce mesdisant ;
 Fascheuse est son humeur, son parler est cuisant.
 Quoy ! monsieur, n'est-ce pas cest homme à la satire,
 Qui perdrait son amy plustost qu'un mot pour rire ?
 Il emporte la pièce.

231. Ce vers est obscur par suite de l'emploi de *deust*. Signifie-t-il : *Vous croiriez qu'il serait tenu, obligé* (après ce que vous faites pour lui) *de vous adorer* ? Mais alors pourquoi les mots à *le voir*. Ce n'est pas en voyant son attitude que la jeune fille pourrait avoir cette idée, c'est par raisonnement.

Dès lors faut-il abandonner l'idée de *dette, obligation* contenue dans le verbe *devoir*, et le prendre pour un semi-auxiliaire signifiant comme souvent probabilité. Ex. : « *Il a vingt ans, il doit être raisonnable.* » Le sens serait alors : « A le voir, vous croiriez qu'il doit vous adorer. » On dirait de même : « *J'estime ou j'estimerai à ses manières qu'il doit m'en vouloir.* »

Il ne reste plus à expliquer que ce subjonctif conditionnel. Il s'explique par l'attraction modale, comme dans la célèbre phrase de Bossuet : « Si Babylone eût cru qu'elle eût été périssable. » Cf. Haase, *Synt. du XVII^e siècle*, 67 c.

Le tour est très fréquent au xvi^e siècle : voici un exemple tout pareil de l'Estoile., oct. 1609, fin : « *Si son père eust sceu que son fils eust du estre tel.* » Cf. p. 596 (éd. Mich.) : « *Vous seriez bien estonné, si je soustenois que ce fust vous qui me l'auriez fait faire.* » Et d'Aub. (*Conf. Sancy*, 431) : « *Vous diriez qu'il auroit lu ces vers de Senèque.* »

232. *Gardez : prenez garde.* Généralement le verbe est suivi d'une phrase complétive introduite par *de* ou *que*. Mais on le trouve aussi avec un régime direct. *Garde le jarret et les embusches de ces marys jaloux* (Brant., *Dam. gal.* 333).

233. *Feu sous la lèvre.* Nous ne savons si cette expression se rencontre ailleurs. Il semble cependant possible d'en déterminer le sens, car *avoir le feu sous la lèvre* doit équivaloir à *avoir le feu en bouche*. (Cf. *Sat.* XII, 52, *son parler est cuisant.*) C'est visiblement le contraire de *avoir la bouche fraîche*. Or cette dernière expression ne signifie pas seulement : *avoir bon appétit et bon estomac* ; elle se dit ironiquement de gens qui sont « mal embouchés », qui ont un langage brutal. Cotgr., v^o *frez* : *tant vous avez la bouche fresche. What fine tearms you use; what gcodly words you come out with* (Ironically).

234. *Matelineurs* : on prononçait *matelineux* : qui ont le mal saint Mathelin, fols. Ce mot est très commun au xvi^e siècle (v. Godefroy, *Dict.*). Mais déjà Nicot, Monet ne le donnent plus.

— *Prendre la chevre.* L'expression est déjà dans la *Sat.* X., v. 352 :

Et tournent leurs humeurs en bijarres façons, 235
Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons :
Mais non, ma fille, non, qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité.
En amour autrement c'est imbecilité, 240

235. — A : *bijarres*; B : *bizarres*.

Et n'est Job, de dépit qui n'en eust pris la chevre.

Elle est commune alors et signifie *se fâcher, s'emporter*. H. Estienne l'a commentée (*Dial. l. fr. ital.*, éd. Liseux, I, 163). Elle se retrouve au xvii^e siècle dans Molière et ailleurs.

235. *Leurs humeurs en bijarres façons*. Dans la *Sat.* V, 104, Régnier confesse lui-même ces humeurs que Macette l'accuse ici de tourner en bizarreries :

Faut-il doncq' à present s'estonner si je suis
Enclin à des humeurs qu'eviter je ne puis ?

— *Bijarre*. Le mot hésite encore à cette époque entre les deux formes *bigearre* et *bizarre*, que Vaugelas admet toutes deux. Mais dès ce moment *bizarre* est beaucoup plus fréquent. Le mot est à peu près synonyme de fantastique, fantasque : morosus.

236. *Chansons*. Cf. *Sat.* X, 19 :

Qui baillent pour raisons des chansons et des bourdes.

et *Ep. d'Aristenet*, p. 61 : « Nous autres faisons joug seulement à l'argent et ne nous repaissons des chansons. » L'expression est devenue proverbiale : *payer de chansons*. Mais ici on peut la prendre presque au sens propre. Dans Jean Doublet la même idée est exprimée à peu près de la même façon :

... Qu'auriez-vous autre chose
Qu'une Ballade, un Rondeau ! Voila tout :
Mais mieux vaut un ecu en prose
Que mille rimes sans un sout.

De même Lespine (*Discours*, p. 18) :

Il dit qu'il reviendra t'apporter un sonnet.

237. *Qui...*, *il*. (V. plus haut, v. 137.)

— *A son aise* : heureusement. (V. plus haut, v. 70.)

238. *Simplement*. Pour que la phrase fût rigoureusement construite, il faudrait que cet adverbe fût dans la proposition relative. Pour ce déplacement comparez plus haut :

La faute seulement ne gist en la defense.

Il faudrait en outre un devant *qui*.

240. On supplée aisément ce qui manque dans cette phrase elliptique : *Faire* ou *agir autrement*, c'est ... Régnier du reste use et abuse de ce mot *autrement*.

En amour. Cf. *Cab. Sat.*, 241 :

Mais il faut, en amour, faire choix d'un bon maître.

Qui le fait à credit n'a pas grande ressource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse,
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers,
Dont depuis cinquante ans, les peres usuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille, 245
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille,
C'est là que vostre main peut faire de beaux cous.
Je sçay de ces gens là qui languissent pour vous :

241. *Le se rapporte sans doute à amour.*

— Malgré l'apparence de simplicité, nous ne croyons pas qu'il faille prendre à *crédit* dans le sens de : en accordant des délais pour le paiement. *A crédit* s'emploie dans le sens de *inutilement, sans profit, pour rien*. On trouvera dans l'historique de Littré des phrases comme *se faire battre à crédit; nous croyons, jugeons, agissons, vivons et mourons à crédit; craignoient tous, à crédit, un que personne n'avoit veu*. Cf. l'Estoile, p. 596, qui parle d'un pauvre « innocent et idiot » qui veut se mêler de l'affaire Ravailiac « se voulant faire de ceste feste à *crédit*. »

L'expression était restée au xvii^e siècle. Corneille a dit : « Quiconque aime de la sorte se donne au diable à *crédit* (X, 173). Cf. Livet, *Lex. de Mol.*, I, 522. Nous avons dans l'argot moderne un changement de sens tout à fait analogue : *avoir l'œil dans une maison*, c'est *y avoir le crédit*, et à *l'œil* signifie *sans payer : donner à l'œil* ou *avoir à l'œil* c'est donner ou avoir sans paiement.

245. Le participe s'accorde régulièrement en nombre. (Maup., *Gr.*, 331.) Ici pourtant la forme est d'un participe, mais le sens est d'un gérondif : *en volant à toutes mains*.

— Cf. plus haut : *Prenez à toutes mains* (v. 193).

246. Brossette dit sur ce passage : Un auteur contemporain de Régnier nous apprend que le trésor des rois de France a été gardé tantôt au Temple, puis au Louvre, après dans une Tour près de la Chambre du trésor, en la cour du Palais; et à présent (1611) il est gardé, dit-il, dans la Bastille Saint-Antoine. (Miraumont, *Mémoires sur les Cours et justices étant dans l'enclos du Palais*, chap. des Trésor. de France, p. 508.) Henri IV avait sept millions d'or dans la Bastille en 1604 (*Mém. de Sully*, 2^e part., ch. xxxix.) Et en 1610, qui est l'année en laquelle ce grand roi mourut, il avait, disent les *Mém. de Sully* : « Quinze millions huit cens soixante et dix mille livres d'argent comptant dans les chambres voutées, coffres et caques, étant en la Bastille: outre dix millions qu'on en avait tirez pour bailler au Tresorier de l'Epargne. » (4 partie ch. LI.)

247. *Faire de beaux cous*. Nous disons encore : *un coup de main*. On remarquera que la locution *faire des coups* se retrouve à trois vers de distance, avec un sens tout différent.

248. Au début Macette ne connaissait qu'un prétendant.

Car estant ainsi jeune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouvez sçavoir tous les coups que vous faites, 250
Et les traicts de vos yeux haut et bas esclancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire,
Et tel vous rit de jour qui toute nuit souspire,
Et se plaint de son mal d'autant plus vehement, 255
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.

254. — A : *vois rit.*

249. Etant jeune comme vous l'êtes, avec vos beautés parvenues à leur point de perfection. Le pluriel de beautés est tout à fait usuel en langage amoureux. Cf. Lespine, *Discours*, p. 18 :

Par des charmes si forts tu trouveras domtez
Les plus avarés cœurs au gré de tes beautez.

250. *Coups que vous faites.* Cf. Malh., I, 23, v. 6.

Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre...

251. *Traits esclancez.* Littré cite Garnier, *Hippol.*, V :

La poussière s'élève et le char balancé
Vole dessus les cieux comme un trait esclancé.

Cf. : flammes qu'eslancent les beaux yeux. (*Cab. Sat.*, 566.)

C'était une expression courante ; *eslancer un trait* : *jaculum vibrare, adigere* (Monet). La périphrase est du reste hors de sa place, car si on peut remplacer *regards* par *traits de vos yeux*, lorsqu'il s'agit de blesser, il est étrange de le dire de *regards* qui doivent apercevoir les blessés.

— *Haut et bas* est synonyme de *de toutes parts*. On dit de même de *gauche et de droite, de côté et d'autre*.

253. *Le vous dire.* « Me, te, nous, vous peuvent estre placez indifféremment devant ou après. *J'ay envie d'apprendre la langue françoise, je vous prie la me monstrez ou me la monstrez.* Et en propos négatif, toutes les règles susdites ont lieu. *Je ne la vous: ou, je ne vous la donneray pas. Si ce cheval n'est bon, ne me le faites: ou, ne le me faites pas acheter.* » (Maupas, *Gr.*, p. 135.)

254. *Toute nuit.* V. Brunot, *o. c.*, 341. Malherbe a souligné l'ellipse de l'article et Deimier note formellement qu'il est nécessaire dans cette expression, qui cependant s'est conservée au XVII^e siècle telle qu'elle est ici.

255. *Mal véhément.* Cf. Desportes, *Diane*, I, 20 :

L'apre fureur de mon mal vehement.

En l'amour l'innocence est un sçavant mistere,
Pourveu que ce ne soit une innocence austere,
Mais qui sçache par art donnant vie et trespas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas. 260
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Avec elle il nous faut et blesser et garir,
Et parmy les plaisirs faire vivre et mourir.
Formez vous des desseins dignes de vos merites, 265
Toutes basses amours sont pour vous trop petites,

257. *Un mystère* est souvent une entreprise soigneusement cachée, et aussi un *moyen secret* d'arriver à une chose ou à l'autre. Cf. *Sat. Mén.* à la suite de la harangue du recteur Rose : « *Ce fol icy gastera tout notre mystere.* »

259. *Par art.* Il semble que ces mots se rapportent à *sçache*. C'est une locution toute faite : *savoir par art* qui se dit des choses que l'on a apprises selon les règles.

On trouve de même dans Nicot : « *Dire quelque chose par art : via et arte dicere.* »

260. *Avecques.* Vieille forme que Vaugelas rejettera, mais qui est encore usuelle alors.

— *Avecques douceur.* Sur le sens, comparez plus haut : *qui fait si doucement la simple et la discrete.*

Chez Lespine la vieille recommande par deux fois de ne pas laisser voir qu'on est experte (*Discours*, p. 12) :

Mais je demande aussy que tu prennes bien garde
A cacher l'artifice... Et tu dois bien sçavoir
Qu'il faut faire tousjours semblant de n'y rien voir.

263. Ces deux expressions sont du langage galant du temps. Cf. Lespine, *Discours* :

Alors que ma guerrière avec un oeil si doux,
Après m'avoir blessé vouloit guerir ses coups.

Au xvi^e siècle, la vieille forme *garir* est encore acceptée par la plupart des grammairiens. Oudin la donne encore. C'est Vaugelas qui a déclaré que *guérir* était la vraie forme, ce que Lamothe le Vayer contesta. (Thurot, *Pr. fr.*, I, 18).

265. *Formez vous des desseins.* Cf. Boss., *Conn. de Dieu*, IV, 1 : *un dessein formé*. Cet emploi de *former* est très classique ; Cf. Corn., *Cid*, III, 5 :

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

266. *Toutes basses.* « Au nombre pluriel il (l'emploi de l'article) semble être indifférent : *Tous hommes et tous les hommes sont sujets à tous les accidents de fortune.* » (Maup., p. 72).

Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez,
Ils ont laissé jadis les cieux des-habitez.

Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience !

Mais comme elle a tousjours l'œil à la deffiance, 270

Tournant deçà delà, vers la porte ou j'estois,

Elle vist en sursaut comme je l'escoutois,

Elle trousse bagage, et faisant la gentille,

Je vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille.

Ha vieille, dy-je lors, qu'en mon cœur je maudis, 275

Est-ce là le chemin pour gagner Paradis ?

Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes

275. — A : dy-je, lors.

267 *Avoir dessein à quelqu'un* signifie, d'après Littré, *viser à, faire des projets sur*. Il cite un exemple de Rotrou, mais où à est remplacé par *dessus* (Vencesl., IV, 6) :

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté.

Le sens ne serait-il pas plutôt : Imitiez les Dieux, réglez-vous sur eux.

268. *Deshabitez*. Vieux mot qui est dans Ronsard plusieurs fois, et partout au xvi^e siècle. (Cf. God., St.) Littré en cite encore un exemple de Balzac ; mais Nicot et Monet ne l'ont plus. Toutefois Furetière le mentionne sans observation.

270. *Avoir l'œil à la deffiance*. Littré cite cet exemple de l'expression, mais aucun autre. Les lexiques du temps ne la connaissent pas. A-t-elle réellement existé ? On dit bien : *avoir l'œil à une chose, avoir un œil au bois et l'autre à la ville*, ou plus brièvement : *avoir un œil au bois* dans le sens de : *être sur ses gardes*. Régnier n'a-t-il pas croisé l'expression avec la locution abstraite qui dit la même chose : *être en défiance* ?

271. *Deçà delà vers la porte*. A force de se tourner d'un côté et de l'autre, elle se tourne vers la porte et là voit qu'on l'écoute.

272. *En sursaut*. On serait tenté de traduire : elle sursauta, en voyant comme je l'écoutais.

Mais *en sursaut* est une expression toute faite, qui signifie aussi *inopinément, soudain*. Nicot : « *Il m'a pris en sursaut : inopinantem nilque tale cogitantem me oppressit.* » Monet : « *La tempête nous a pris en sursaut : inopinata procella nos repente oppressit.* »

273. *Faire le gentil*. L'expression est encore dans Rousseau. (V. Littré).

275. *Dy* (Cf. Brunot, *Doctr.*, 413, note, et Thurot, *Pron.*, II, 39-58). On écrivait indifféremment *je dis* et *je dy*, ou *je di*.

277. *Doint*. (Cf. Du Bel., I, 279.) Maupas donne encore cette forme comme régulière : *doint* pour *donne* et *pardoint* pour *pardonne* (230).

— *Guerdon*. Le mot se trouve partout au xvi^e siècle. Malherbe blâme *guerdonner*. Au xvii^e siècle, toute la famille de *guerdon* disparaît. Furetière lui-même le note comme burlesque. (Brunot, *o. c.*, 263.)

Que soient avant ta mort tes prunelles esteintes,
Ta maison decouverte et sans feu tout l'Hyver,
Avecque tes voisins jour et nuict estriver,

280

277-282. — Brossette rapproche ce passage d'Ovide :

Vox erat in cursu, cum me mea prodidit umbra :
At nostræ vix se continuere manus
Quin albam raramque comam lacrymosaque vino
Lumina, rugosas distraherentque genas.
Di tibi dent nudosque lares inopemque senectam
Et longas hiemes, perpetuamque sitim.

Pour M. Vianey, Régnier n'imité point Ovide, mais condense deux imprecations de Ronsard :

Pour sa punition, *en temps d'hyver* la foudre
Sa cave et son grenier puisse reduire en poudre,
Et luy en la plus dure et plus froide saison
Se puisse rechauffer au feu de sa maison,
Pleurant *sans reconfort* : ses fils venus en age
Contre luy animés luy puissent faire outrage
Par procez embrouillez de mille meschans tours,
Pour la punition de m'oster mes amours. (14^e Elégie.)

Quiconque fut la vieille ententive au message
Qui première brassa ton maudit mariage...
Que *la soif en tous temps* la gorge lui desseiche ;
Tant plus elle boira, tant plus sente une meiche
De chaleur en la bouche... (29^e Elégie.)

En réalité, Ronsard ne fait ici qu'imiter lui-même le passage d'Ovide, thème d'imprecation sur lequel s'exercent les poètes du xvi^e siècle. Et nous sommes beaucoup moins frappés du rapport de l'imprecation de Régnier avec les vers de Ronsard que de sa ressemblance presque absolue avec la fin de l'élégie de Jean Doublet :

Dieu pour loyer te doint, vieille damnée,
Sans feu, sans vin, le reste de tes jours
Rien qu'hyver par toute l'année
Et gosier altéré toujours.

Cf. aussi, quoique plus éloignée de Macette, l'imprecation finale du *Discours* de Lespine :

Vieille, pour le loyer de ta belle harangue
Que la soif pour jamais te tourmente la langue,
Qu'une éternelle toux ulcère tes poulmons,
Que les charbons d'amours t'enflamment les roignons...
Que cent fois pour un jour, miserable ici-bas
Tu sentes mille morts, et si ne meures pas.
Mais si la mort un jour du monde te retire,
Qu'au chevet de ton lit tes enfants puissent rire !...

278. L'inversion rapproche cette phrase d'une phrase au style direct.

280. *Avecque tes voisins*. La construction change. Pendant longtemps encore il sera possible de faire suivre un verbe principal de régimes d'ordre différent, proposition complétive et infinitif, par exemple. Malherbe avait cependant commencé déjà à réagir (Brunot, *o. c.*, 509).

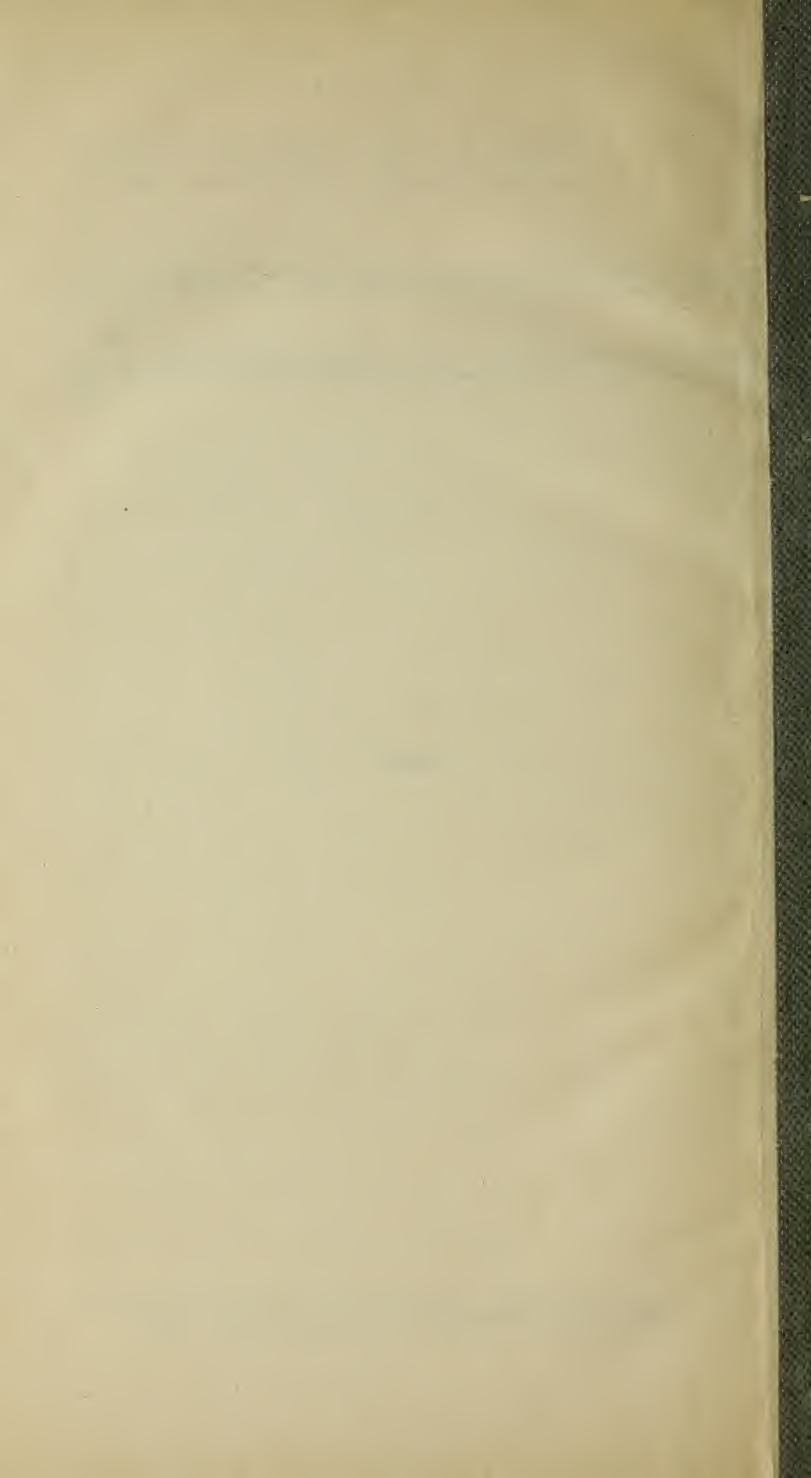
— *Estriver* : être en lutte. Nicot : *estriver contre aulcun* : combattre forment à lui. Le mot était encore usuel au xvi^e siècle. L'Académie, en 1694, le déclare vieux.

Et trainer sans confort triste et desesperée
Une pauvre vieillesse et tousjours alterée.

281. *Confort* = *réconfort*. Le mot nous est revenu d'Angleterre avec autre sens. Malherbe l'avait déclaré « hors d'usage et fâcheux ». (Bruno. o. c., 258.)

282. *Pauvre vieillesse et tousjours alterée*. Au xvi^e siècle on peut séparer ainsi les deux adjectifs en mettant l'un devant le substantif et l'autre derrière.





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 066848745